

J. F. SIMON

# L'ECRIN DISPARU

ROMAN CANADIEN



EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427 rue Ste-Elisabeth

Montréal

—  
1927

**L'ECRIN DISPARU**

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation  
au théâtre et au cinéma réservés  
par Édouard Garand.

1927.

Copyright by Édouard Garand, 1927.

J. F. SIMON

# L'ECRIN DISPARU

ROMAN CANADIEN



EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427 rue Ste-Elisabeth

Montréal

—  
1927

*A Monsieur Léon des Laumes  
et à sa chère famille  
ce livre est respectueusement dédié.*

28

1535

1885

1885

# L'ECRIN DISPARU

PAR

J. F. SIMON

---

## PREMIERE PARTIE

### I

#### AU LAC NOMININGUE.

La mi-juillet est déjà passée et la superbe Villa des Cèdres demeure encore silencieuse, dans l'attente de ses hôtes coutumiers. Sise à l'extrémité d'une charmante presqu'île, dont l'éperon s'avance dans les flots bleus du lac Nominingue, la riche résidence jouit d'un horizon grandiose. La vaste nappe liquide, avec sa ceinture de collines boisées, dont les sommets indécis s'estompent dans l'azur d'un ciel éthéré, délecte les yeux, en élevant l'âme.

Au loin, de-ci, de-là, des terrains dévastés par les feux de forêts, dressent leurs troncs calcinés et nus sur des crépuscules aux reflets cuivreux. Dans les jeunes coupes, la vie renaît de toutes parts. La gelinotte à fraise et la grive des bois ont abrité leur couvée parmi les taillis; le mélilot odorant mêle ses senteurs à celles de l'ambrosie, tandis que la stellaire voisinant avec la léontice, pique le gazon de blancheurs étoilées.

Distante d'un mille environ du petit village de Bellerive, jadis terminus de la voie ferrée des Laurentides, la Villa des Cèdres, toute blanche avec son toit rouge et ses contrevents verts, à la Jean-Jacques Rousseau, apparaît au touriste connaisseur, comme l'oasis du calme et de la paix, le séjour enchanté de la poésie agreste. Ses spacieuses vérandas, toutes garnies de vigne grimpanche, font au rez-de-chaussée comme à l'étage, le tour de la gracieuse habitation et mettent en saillie, les vitres claires des fenêtres, ornées de rideaux à fines dentelles.

Cependant, la grande barrière à claire-voie, qui donne accès à la cour d'honneur, est entr'ouverte. Dans les allées latérales, des caisses éparses sont pleines de bégonias et de géraniums en fleurs. Penché sur une corbeille de rhododendrons, le vieux jardinier, coiffé d'un large panama, achève de piquer des boutures, qu'il arrose ensuite avec un soin méticuleux.

Aussi bon fleuriste qu'excellent gardien, le Père Laurendeau possède la confiance absolue de ses maîtres, pour tout ce qui a trait à l'entretien et à l'embellissement de la Villa des Cèdres. Jovial, sensible, infatigable à la besogne, chasseur et pêcheur de premier ordre, il ne recule pas plus devant une gasconade, un loup ou un ours de la montagne, que devant un service à rendre. Avec cela, droit et chrétien jusqu'aux moelles, pour rien au monde, il n'omettrait ni sa prière ni son chapelet quotidiens. Dépourvu d'instruction, il a le sens des affaires, et par le menu, connaît la faune des forêts du Nord, non moins que les goûts, les moeurs et les coins favoris de toutes les espèces poissonneuses que recèle le lac.

Il est 3 heures de l'après-midi; depuis le matin, le soleil darde, versant l'or de ses rayons sur le tapis vert des pelouses, qu'agrémentent d'élégants bosquets. Soudain, une voix claire se fait entendre du côté de la barrière : "Père Laurendeau, une lettre pour vous." Aussitôt, du revers de sa manche, essuyant la sueur qui perle à son front, l'ouvrier échappe cette exclamation : "Enfin les voilà." — Le jeune cycliste était déjà proche du bureau de poste, lorsque le gardien, après avoir ajusté ses lunettes, fut en mesure de lire la lettre qui ne contenait que ces simples mots :

*Montréal 28 Juillet 19 . . . .*

*Père Laurendeau,*

*Départ différé à une date ultérieure que je vous indiquerai dès qu'il me sera possible.*

*Léo GIRALDI.*

Devant ce laconisme aussi froid que bref, le Père Laurendeau ne dissimula point sa poignante déception. Singulièrement intrigué, il rangea ses boîtes de fleurs, serra les outils de jardinage et fort perplexe, prit la direction de Bellerive, dans l'espoir d'y trouver, soit de plus amples informations, soit une diversion à son ennui. Mon Dieu, se dit-il chemin faisant : "Qu'est-ce qui peut ben y avoir de nouveau par là-bas ! . . ."

L'année dernière, à pareille date, y avait quasiment un mois que nos Maîtres étaient rendus . . . Si Madame Lucie ou quelqu'un des enfants était malade, Monsieur GIRALDI n'eût pas manqué de me signaler ce motif. Mais non, rien . . . Comment expliquer un retard si anormal? . . . Car si la chaleur est déjà insupportable ici, qu'est-ce que ça doit être en ville! . . .

## II

## LA CATASTROPHE.

En effet, cette journée de juillet a été torride pour la région de Montréal. L'immense quartier du commerce et de la finance, qui de la rive du Saint-Laurent est enserré entre le boulevard du même nom et les rues Craig et McGill, s'endort sous une atmosphère épaisse et surchauffée. Au brouhaha des camions, des tramways et des automobiles, a succédé un calme et une fraîcheur relatives. Les énormes cubes de pierre, troués de douze à quinze étages de fenêtres, allongent graduellement leur ombre gigantesque, tandis que celle des tours de Notre-Dame va couvrir de sa pieuse protection, les nombreux vaisseaux ancrés au port.

L'asphalte noire et polie de la rue Saint-Sulpice semble mollir sous les pas rapides de deux hommes qui longent cette voie, conversant comme sous le coup d'une vive émotion. L'un d'eux, vénérable sexagénaire, qu'auréole une couronne de cheveux blancs, est aumônier de l'historique et vénérable chapelle de Notre-Dame de Pitié. L'autre, d'une taille moyenne, à la mise correcte, mais sans recherche, porte, avec un visage froid et ferme, des yeux vifs, un front pensif qui lui donnent l'aspect d'un homme réfléchi, quoique jeune encore. Il s'appelle Léo GIRALDI, et est dessinateur à la "Canadian Motors Limited." Brusquement séparé de son interlocuteur par l'impétuosité d'un automobiliste énervé, il a bientôt rejoint le prêtre.

—Comme je vous le disais, Monsieur l'Aumônier, le jeune commis a trouvé Monsieur Raimbaud inanimé dans son Office, le corps renversé dans son fauteuil brisé, la tête maculée de sang, appuyant sur sa table de travail, dont un tiroir sorti, avait eu sa serrure forcée.

La blessure à la tête indique que dans sa chute, Monsieur Raimbaud a dû heurter contre l'angle de sa table; mais heureusement, la plaie n'est pas profonde et le Docteur attribue l'évanouissement du malade à une congestion cérébrale provoquée sans doute par quelque émotion violente.

—Et peut-on savoir la cause qui aurait déterminé cette impression, demanda l'Aumônier avec une anxiété croissante? . . .

Léo GIRALDI parut hésiter un instant, puis ajouta :

—Jusqu'ici, on n'a que des conjectures; mais, un fait est certain et il est bon que vous le sachiez, Monsieur l'Aumônier. Depuis la mort de sa jeune femme, ce pauvre Monsieur est demeuré quasiment inconsolable. Epouse dévouée, mère chérie de ses enfants, elle était la Providence du foyer. Sa disparition porta un coup si sensible à Monsieur Raimbaud, qu'il ne s'en est jamais complètement remis.

Puis, des trois enfants qu'elle lui laissa, une petite fille âgée de quatre ans, mourut l'année suivante, broyée dans la rue sous un lourd véhicule. Cinq ans plus tard, l'aîné de ses fils succombait à une méningite dans moins de huit jours. Navré de ces deuils successifs, le pauvre père concentra sur Rodolphe, le dernier survivant, toute la tendresse de son cœur ulcéré. Mais débonnaire à l'excès, plus assidu au "Club" qu'à son foyer désolé, Monsieur Raimbaud ne sut à temps, ni surveiller les relations de son fils, ni contraindre les saillies de son caractère fantasque et passionné. Incontrôlable à la maison, il fut successivement congédié des grands Collèges de la Métropole.

Le jeune homme contracta des liaisons suspectes, devint l'hôte régulier des salles de "Pool", de danse et des théâtres de réputation douteuse, se mit à jouer à l'argent et mena une vie de plaisirs. Aussi, plusieurs fois, le malheureux père avait-il dû solder des dettes de tous genres, contractées par le fils prodigue. Bien qu'indocile aux remontrances, Rodolphe n'y était pas insensible; parfois, les bons sentiments que lui avait inculqués sa tendre mère, essayaient de reprendre le dessus. Un jour même, cédant à la pressante exhortation d'un jeune homme-apôtre, il consentit à changer de vie; mais cette tentative de conversion n'eut pas de lendemain. La force des mauvaises habitudes triompha de sa bonne volonté débile.

Déjà plus d'une fois, en vue d'éviter les admonestations de son père, clandestinement, Rodolphe avait osé puiser dans la Casette familiale.

—Pauvre Monsieur Raimbaud, malheureux fils, laissa échapper le prêtre en soupirant. . .

—Quoi qu'il en soit, continua le narrateur, le jeune commis Dupras se trouvait dans une pièce voisine de l'Office, quand il entendit Monsieur Raimbaud parler seul et haut, sur un ton indigné. Il affirme même avoir nettement distingué les mots : "Bague" et "Volé". Un gémissement lugubre retentit alors, puis soudain, un tapage analogue à la chute d'un objet lourd sur un meuble qui se brise. Intrigué par ce bruit étrange, Dupras se précipite à l'Office, aperçoit Monsieur Raimbaud renver-

sé, évanoui; puis, comme affolé, au lieu de lui porter secours, sort précipitamment, traverse la rue et quatre à quatre, enjambant les degrés de l'escalier, arrive au bureau où je travaille, le visage blême, les yeux effarés. . .

Le reste vous est connu, Monsieur l'Aumônier, vous pouvez conclure.

—Oh! le malheureux enfant, fit le prêtre, il aurait dérobé à son père, une somme importante? . . .

—Oui assurément, car l'employé Dupras, bien au courant des affaires de Monsieur Raimbaud, dit que le lendemain, celui-ci devait livrer à un touriste de New-York, un écrin renfermant six superbes bagues en or, serties d'un riche diamant et valant deux mille dollars chacune au minimum.

—Est-ce possible : douze mille dollars! . . . reprit l'Aumônier avec un air de stupéfaction.

—Mais où est-il ce triste sujet? . . . Ne l'a-t-on pas fait chercher?

—Oui, le Poste de police No. 13 de la rue Craig, prévenu par téléphone, a dépêché aussitôt deux détectives, munis d'un signalement assez sommaire. Mais, où le trouver à cette heure? . . . nul doute qu'il n'ait avisé aux moyens les plus efficaces, pour mettre en lieu sûr et sa personne et les bijoux.

Tout en caversant l'âme angoissée, l'Aumônier et GIRALDI étaient arrivés Place Royale; ils s'arrêtèrent bientôt devant la façade d'un grand édifice, dont le rez-de-chaussée, en grosses lettres d'or, portait cette inscription :

“ RAIMBAUD & FILS, Bijoutiers ”

GIRALDI poussa la porte, fit passer le prêtre avant lui et traversant le magasin plongé dans une demi-obscurité, conduisit l'Aumônier vers une chambre du fond, où l'on voyait de la lumière.

Dans la pièce, se trouvaient le jeune Dupras, commis au magasin, et une femme d'âge moyen, préposée au ménage de Monsieur Raimbaud, connue sous le nom de mère Léonard. Tous deux, encore bouleversés par le tragique accident, se tenaient près du lit, où le malade, au visage congestionné, un sachet de glace sur le front, les yeux clos, était étendu tout habillé. Il ne faisait aucun mouvement; sa respiration, à peine perceptible, était courte et rapide. Une odeur violente d'éther et d'acide phénique, répandue dans la chambre, se mariait d'une façon étrange à l'arome d'une énorme gerbe d'oeillets, placée sur un meuble.

—Et le médecin, interrogea brièvement Monsieur GIRALDI?

—Il vient de le quitter, répondit Dupras; il n'a pas d'espoir; d'après lui, Monsieur Raimbaud peut encore vivre un jour tout au plus. Dans une heure, nous a-t-il dit, je serai de retour.

Le prêtre s'est approché; en fixant le malade, il songe à l'âme, qui sous ce visage défait, qu'encadre une chevelure déjà grisonnante, va bientôt s'envoler de sa prison! . . . Une immense pitié monte de son cœur, en considérant le triste destin qui s'achève là, sans un parent, sans un ami, au milieu d'étrangers. Il interroge :

—Monsieur Raimbaud n'a donc aucun parent ici?

L'employé fit un signe de tête négatif. . . non, personne sauf son fils.

—Et de ce fils, a-t-on des nouvelles?

L'autre eut un geste évasif.

—On le cherche. . .

À ce moment même, la porte du magasin s'ouvre, des pas hésitants se font entendre, puis une face blême apparaît silencieuse dans l'encadrement de la porte :

C'est Rodolphe Raimbaud.

Grand et fort pour ses dix-sept ans, sa physionomie, en dépit de ses traits tirés, garde encore une expression belle et régulière.

On devine sa surprise à la vue du prêtre, de ce groupe de personnes inquiètes parlant à mi-voix; la stupéfaction est à son comble, quand ses yeux tombent sur le lit où, étendu, immobile, son père gît comme mort déjà. . .

Tout à coup, dans le tragique silence, une voix se fait entendre, basse, tranquille et comme lointaine.

—Approche, Rodolphe, approche : je t'attendais. — C'était le moribond qui venait de parler. Il était demeuré sans mouvement et livide. Seules ses lèvres avaient remué.

### III

#### SCENE TRAGIQUE.

Et Rodolphe Raimbaud s'avance comme en chancelant. Pour lui livrer passage, chacun s'écarte avec horreur. Il s'arrête au milieu de la pièce, les yeux hagards.

Approche, répète la voix, avec une insistance marquée. Le malade ne remue toujours pas. Ses yeux, cependant, se sont ouverts et regardent en haut comme pour y chercher une inspiration, tandis qu'immobiles, les bras demeurent fixés le long du corps.

Attiré comme par une force invincible, le fils indigne a fait encore quelques pas : puis, brisé d'émotions, il joint silencieusement les mains, dans un pitoyable geste d'accablement.

La voix du moribond a repris :

—Eh bien! tu m'as encore volé, n'est-ce pas?

Rodolphe immobile et hors de lui, ne répond pas.

A le voir, on dirait qu'il n'a rien entendu. Alors, l'un des bras du mourant ébauche un mouvement. D'un geste vague, montrant la porte de l'Office :

—Il y avait là, dans un écrin, six bagues valant chacune deux mille dollars, que je devais livrer aujourd'hui même, et dont le montant m'est absolument nécessaire pour faire honneur à ma signature sous peine d'encourir demain la honte, la faillite, la ruine. — Tu le savais et . . . tu me les as volées . . . volées . . .

L'enfant frissonna; ses mains tremblèrent; baissant la tête, d'une voix hésitante et presque éteinte, il dit :

—Je . . . je n'en ai pris qu'une . . .

A ces mots, secoué comme par un choc électrique, le moribond d'un effort surhumain, se mit sur son séant, tandis qu'effrayé, l'Aumônier se précipitait pour le soutenir; mais du geste, il l'écarta.

De sourde qu'elle était, sa voix se fit presque tonnante.

—Comment? . . . tu nies, malheureux! . . . tu oses encore mentir à ton père qui est à deux pas de la mort? . . .

Tu lui mens, comme tu lui as toujours menti . . .

Tout à l'heure, j'ai voulu prendre l'écrin pour l'envelopper : il n'y avait plus rien! . . . plus rien entends-tu, que le tiroir vide avec sa serrure brisée! . . . Tu as tout pris, et tu oses le nier? . . . Tu vas remettre là . . .

Rodolphe ahuri, semblait pétrifié. Dans un effarement tragique, il regardait sans voir, avec des yeux hébétés, paraissant ne rien comprendre . . .

—Tout . . . tout pris . . . balbutiait le malheureux père. Remets . . . les bagues . . . tiroir . . . ah! faillite; autant de mots saccadés, que dans son délire, le mourant laissait échapper de ses lèvres.

Non . . . pas . . . banqueroute; ne veux pas . . . moi, poussa-t-il dans un gémissement sinistre! . . .

Un instant, le père et le fils se regardèrent; on eût dit deux spectres face à face.

Tous les témoins de cette scène tremblaient. . .

Soudain, terrassé par l'émotion, Rodolphe s'affalant sur ses genoux, aux pieds du lit, joignit les mains et balbutia :

—Pardon! Papa, Pardon. . . Oui, une seulement, mais pas les autres, ce n'est pas. . . ce n'est pas moi!

Outré de dépit, le père put encore articuler :

—Tu nies toujours! . . . tu continues à mentir, malheureux! . . . Personne que toi ne savait l'écrin là. . . Avoue. . . mais avoue donc, mauvais fils. . . je te pardonnerais peut-être encore. . . Dis à qui tu les as données ou vendues. . . Ah! voleur, misérable, tu m'as tué. . .

Epuisé par l'effort, Monsieur Raimbaud retomba si lourdement sur sa couche, que la tête heurtant avec violence le fer du lit, il en perdit connaissance. Pendant que chacun s'empres-  
sait de nouveau autour du malade, Rodolphe Raimbaud s'était relevé. L'air égaré, un moment il resta immobile; puis, tendant les mains au prêtre, d'une voix poignante :

—Ce n'est pas moi, Monsieur l'Abbé. . .

Le prêtre se retourna et dit doucement :

—Je serai à vous dans quelques minutes, mon ami. . . laissez-moi assister votre père qui se meurt.

Sans paraître entendre, le jeune homme alla vers GIRALDI, répétant :

—Ce n'est pas moi, Monsieur, ce n'est pas moi! . . .

Celui-ci détourna la tête.

Et d'un air toujours plus pitoyable, allant de l'un à l'autre sans trouver de compassion, l'enfant répétait :

—Ce n'est pas moi. . . ce n'est pas moi. . .

Mais nul ne l'écoutait; d'ailleurs le mourant absorbait toutes les attentions. Avec impatience, on attendait le retour du médecin que la mère Léonard était allée quérir.

Dans l'inquiétude et l'agitation que provoquèrent les déclarations du Docteur, on oublia le jeune homme.

Quand, quelques instants après, le prêtre le chercha du regard, il ne put le rencontrer. . .

Sans qu'on l'eût remarqué, Rodolphe Raimbaud avait disparu. Ce fut en vain qu'on tenta de retrouver ses traces; nul ne put fournir de renseignements et toutes les perquisitions faites à son sujet, demeurèrent infructueuses.

## IV

## EN FAMILLE.

Après une demi-heure de traitements assidus et énergiques, le Docteur était enfin parvenu à faire reprendre connaissance au moribond; ce que voyant, Léo GIRALDI l'avait laissé converser avec le prêtre, et avait repris le tramway de la direction d'Outremont; nul autre lien, d'ailleurs, que des relations de bon voisinage, ne l'attachait au mourant.

Il était près de onze heures du soir. La fraîcheur de la nuit, jointe au silence relatif de cette heure tardive, avait apaisé la nervosité du Dessinateur. En son esprit plus calme, il repassait les tragiques péripéties de cette soirée.

Bientôt, il fut en face de sa coquette et paisible demeure. A une fenêtre de l'étage, brillait encore de la lumière; il pensa :

—Lucie m'attend.

C'était son épouse, qu'une union de douze années lui avait rendue de plus en plus chère, en dépit de certaines divergences d'idées, résultant de la diversité de leur race.

Dans le salon modeste, mais d'une propreté méticuleuse, Lucie, en effet, l'attendait. Grande et bien faite, le regard clair et franc, tout, dans sa physionomie, dénote une virile et sympathique distinction. Elle brodait à la clarté d'une lampe, dont l'abat-jour emplissait d'une teinte rose tout l'appartement.

Ce modeste, mais convenable logis, où tout brillait dans un ordre parfait, cet aimable visage d'une mère de trois enfants, donnaient, dès l'entrée, une impression de quiétude et de douce sérénité.

Léo s'assit près de sa compagne, dont le regard affectueux, mais inquiet, s'était attaché à lui.

—Comme tu es en retard ce soir, Léo! . . . déjà de noirs pressentiments commençaient à me trotter dans l'imagination . . . Que t'est-il donc advenu?

Alors, posément, presque froidement, GIRALDI conta par le menu, tout le drame dont il venait d'être témoin. Elle l'écoutait émue, les yeux et les oreilles grands ouverts, buvant ses paroles, sa broderie tombée sur ses genoux.

—Pourtant, ajouta-t-elle rêveuse, quand il eut terminé, si vraiment Rodolphe n'a dérobé qu'une bague, comme il l'affirme, ne trouves-tu pas effrayante et injuste cette malédiction d'un père mourant? . . .

—Sans doute; mais alors, pourquoi s'est-il enfui? Et que serait devenu l'écrin des bagues?

Comme elle se taisait, frappée de la logique du raisonnement, il ajouta aussitôt :

—Des bijoux pour une valeur de douze mille dollars. . . trouves-tu que c'est peu de chose?

Le ton singulier, dont il articula ces mots, la surprit. Un instant, elle regarda la pâle figure, au front pensif, aux traits un peu durs, dont les yeux gris se baissèrent une seconde sous son clair regard.

—Voyons Léo, ce n'est pas bien ce que tu dis là. Tu es bon pour moi, bon pour nos enfants, mais il y a des moments où ton indifférence pour les autres m'effraye.

Dans ce drame, par exemple, où tu viens de passer, tu ne songes ni à la torture morale du pauvre père, ni à l'effroyable remords de son indigne fils. Faut-il te l'avouer, Léo, je me demande vraiment à qui va ta compassion en cette affaire, et ce que tu en penses. . .

—Inutile de t'expliquer, répondit-il presque sèchement. Ma pauvre Lucie, le sentiment, comme d'habitude, t'égare un peu, et longtemps encore tu demeureras romanesque! . . .

Parce que je ne m'excite pas, et que je raconte les choses comme un homme, tu me juges de suite, et sans coeur, et incapable de compassion! . . . Crois-moi, j'ai eu, et je garde encore pour ces deux êtres toute la pitié qu'ils méritent; mais dire qu'elle est excessive serait aussi déraisonnable que faux.—D'ailleurs, moi aussi, j'ai souffert et sans avoir rien à me reprocher! . . . Te souviens-tu encore Lucie, des dures années qui suivirent notre mariage? qu'avions-nous fait pour mériter la misère injuste qui fut la nôtre? Tu n'as jamais su les angoisses qui m'ont assailli lors de ta maladie, quand je faillis te perdre, toi que j'aime plus que ma vie, et cela, faute de pouvoir te soigner convenablement.

Qui alors, nous tendit la main? . . . qui s'occupa de nous, parmi nos connaissances et nos soi-disants amis? . . . Qui vint à notre aide Lucie? — Seul, un bon vieux Canadien me donna . . . sais-tu quoi? . . . des conseils! . . .

Léo GIRALDI s'animait en parlant, le sang colora ses joues pâles.

—Jamais, entends-tu, jamais je n'oublierai ces cruelles impasses, où je sentis toutes les cruautés de l'égoïsme humain. — J'avais partagé, jadis, de généreuses illusions, sur la bonté et la solidarité humaines! . . . Aujourd'hui, déçu, mon coeur s'est cuirassé contre les apitoiements stériles.

La vie n'est qu'une lutte sauvage, âpre, féroce parfois; il faut s'y frayer un chemin dans la mêlée et ici, comme toujours, il sera vrai de dire : "Malheur au vaincu!" à celui qui tombe : il sera piétiné sans merci. . .

Lucie relevant la tête :

—C'est parce qu'on oublie Dieu, dit-elle.

—Il parut piqué de ce doute, et ses yeux accentuant sa voix, il ajouta :

—Crois-tu que je n'aie pas foi en Dieu?

Elle ne baissait pas les yeux; mais du geste, atténuant un demi-sourire :

—Oui, je sais, murmura-t-elle; mais, tu n'y crois pas comme il faudrait! . . .

Le mot, prononcé avec une singulière netteté, tomba comme un froid. . .

—Nous y voilà, prononça-t-il d'un ton un peu caustique : Me préférerais-tu matérialiste, niant l'autorité et fanatique?

Lucie sourit mélancoliquement :

—Ne discutons plus sur ce point Léo. Je t'aime comme tu es, et puis crois-moi, il n'y a pas grand'chose qui nous sépare. Tu viendras à nous, parce que tu es droit et fier, et que les caractères de ta trempe, parviennent à la vérité suprême, qui n'est pas humaine.

Je connais tes aspirations, le noble but que tu rêves, et je sais que ta fierté naturelle méprisera toujours les voies basses et louches pour y parvenir. Mais ma joie et ma confiance seraient décuplées, si ta religion passait d'une foi purement spéculative, à une foi vraiment pratique.

Léo GIRALDI gardait au front un pli obstiné.

—Tel que tu me vois, dit-il, je n'ai jamais dévié du droit chemin.

—Je n'en ai jamais douté Léo, mais c'est ton plan, ton idée fixe, à laquelle tu ramènes tout, qui m'inquiète. . . En écoutant ton récit tout à l'heure, il me semblait que ta pensée s'hypnotisait sur un seul détail : l'argent!

GIRALDI ne s'en défendit pas.

—Pourquoi le nier, puisque tu sais comme moi, que c'est la seule question d'argent qui m'arrête! Que peut-on faire sans lui?

Pour moi, il n'est pas le but, mais un moyen. . . Ah! ce n'est pas à la richesse que je songe, quand je m'absorbe dans mon rêve, quand je me crois vainqueur, triomphant, glorieux. . .

Lucie répondit en soupirant :

—La gloire vaut-elle mieux? n'est-elle pas aussi vaine? . . . Et de quel prix ne faut-il pas la payer! Mon rêve à moi, mon cher Léo, c'est de rester dans l'état où nous sommes.

—Oublies-tu Lucie, qu'on ne vit pas pour soi; qu'on se doit aux siens? que c'est pour toi, pour nos chers enfants, que je voudrais réussir! . . . Seul? . . . je vivrais sans ambition, quasiment sans besoins. . .

Lucie savait bien qu'il disait vrai; que sous son air froid et égoïste il cachait des trésors de tendresse.

C'étaient les épreuves de la vie, qui l'avaient aigri, et son pessimisme paraissait incurable. Une fois encore la jeune mère soupira. Puis les douze coups de minuit sonnèrent à la pendule du salon.

—Entends-tu Léo? . . . il est grand temps d'aller reposer.

Déjà, il se levait sans répondre; puis, bientôt Lucie éteignit la lumière.

Sans bruit, pour ne pas réveiller les enfants, qui sous la lueur vacillante d'une veilleuse dormaient dans la chambre voisine, GIRALDI ne ferma que les persiennes, car, bien que rafraîchie, la température demeurait encore élevée.

Avant de prendre son repos, il voulut accorder à ses yeux comme à son cœur, le spectacle si doux de sa jeune famille reposant dans le calme de l'insouciance, auréolée de candeur. Voici le petit lit blanc de Madeleine; quelle quiétude; elle aura dix ans à la Saint-Michel; brune comme son père, à travers les paupières fermées, celui-ci voit les yeux bleus de la Maman. Dans l'autre, Gaston, enfoui sous ses oreillers, laisse apparaître un côté de son petit front volontaire et ronfle de tout son cœur. Le berceau est occupé par Jean, qui va atteindre ses dix-huit mois et demi, et dont l'heureux père ne se lasse pas d'admirer les petites mains potelées, la bouche rose et les jolis yeux clos sous les blondes boucles de ses cheveux en broussailles. Tandis qu'attendri, Léo s'attardait aux charmes angéliques de son chérubin, à l'autre extrémité de la pièce, déjà Lucie reposait, fatiguée par les émotions de cette longue veille.

GIRALDI quitta ce sanctuaire du sommeil serein, ému et pensif, ouvrit la fenêtre de sa chambre, s'y accouda rêveur. La douceur de l'atmosphère, le scintillement des étoiles, les sentiments si divers, qui dans cette journée, avaient traversé son âme, l'inclinaient plus à la rêverie qu'au sommeil.

Invinciblement, sa pensée allait à l'agonisant, qui là-bas, achevait sans doute de mourir. Puis, obsédante, cette idée revenait sans cesse :

—Douze mille dollars! . . . si je les avais! . . .

Oui, si je les avais . . . ces trois mots, martelés avec une âpre insistance, résonnaient au plus intime de son âme. Une colère grondait en lui : il s'exaspérait contre le fils indigne : il lui semblait, que le volé, c'était lui, Léo GIRALDI . . .

Il avait comme une impression vague, indéfinissable que des liens invisibles le rattachaient à ce drame, que sa vie n'allait plus être la même, et qu'il y avait désormais pour lui et en lui, quelque chose de changé.—Vaincu enfin par le sommeil, Léo se jeta sur son lit tout habillé.

## V

### BIOGRAPHIE.

Originaires de Florence, les parents de Léo Giraldi, l'année même de leur mariage, avaient échangé les douceurs du beau ciel d'Italie, pour le climat plus sévère, mais aussi plus rémunérateur du Canada. Les lettres enthousiastes reçues d'amis qui les y avaient précédés, leur dépeignaient le Saint-Laurent comme un nouveau Pactole, l'Eldorado de tous les prolétaires! . . . Au mois de mai suivant, vaincu par la fascination, le jeune couple s'embarquait au Hâvre, à bord de "La Savoie" dans la modeste classe des émigrants.

Bon catholique et musicien distingué, le jeune époux se forma rapidement une bonne clientèle d'élèves et obtint la place d'organiste dans l'une des nouvelles paroisses de la banlieue de Montréal. Les choses allaient à souhait, et le ciel bénissant leur union, Léo leur premier né, avait été reçu comme l'envoyé de Dieu, le soleil de leur foyer. Quinze années coulèrent, dans le bonheur paisible d'un modeste ménage, sans ambitions démesurées, sans nuages à l'horizon. Pour eux aussi, malheureusement, devait se réaliser le dicton: "On risque de tout perdre, en voulant trop gagner."

Poussé par le désir d'accélérer l'accroissement de sa petite fortune, le musicien avait, dans des spéculations minières, engagé toutes ses petites économies. Or l'entreprise était aussi aléatoire qu'imprudente; trompé par des prospecteurs malhonnêtes, le malheureux organiste vit dans un même jour, l'effondrement de sa fortune et de ses espérances. Le chagrin qu'il en ressentit, porta un coup fatal à sa santé; moins d'un an après le désastre, l'infortuné mourait, laissant sa veuve et son fils, dénués de toutes

ressources. Ils connurent alors des jours sombres, voisins de la misère.

Il fallut que la mère travaillât dur et que l'enfant, dont l'intelligence était remarquable, interrompît des études qui s'annonçaient brillantes et laissaient déjà entrevoir un avenir prospère, sinon glorieux. Le jeune Léo, en effet, en plus de la langue italienne apprise au foyer, maîtrisait parfaitement l'anglais et le français, avantages précieux qui lui seront d'un grand secours.

Devant la nécessité, il fallut songer au pain quotidien. L'influence d'un camarade de classe lui ouvrit les bureaux de la "Canadian Motors Limited" avec les appointements minimum d'un jeune débutant. Ses qualités natives heureusement, compensèrent en partie l'insuffisance de sa préparation professionnelle. Habile, sérieux et intelligent, le jeune employé donna complète satisfaction à ses chefs, et graduellement s'éleva aux positions comme aux salaires supérieurs.

A vingt ans, il eut le malheur de perdre sa pieuse mère. Désorienté par ces deuils successifs, Léo garda de ces épreuves et de cet isolement précoce, une sensibilité excessive et une défiance de la vie qu'il essayait de dissimuler sous une froideur plus apparente que réelle. Cette réserve, ce manque de spontanéité et d'expansion, ne lui ouvrait pas le chemin des cœurs; il n'eut jamais de vrais amis. Chacun l'estimait: on ne l'aimait point.

Tant qu'avait vécu sa bonne mère, il avait fidèlement pratiqué sa religion. Livré trop tôt à lui-même, il suivit l'influence du courant. La plupart de ses compagnons de bureau, étaient ou protestants de religion, ou émancipés des pratiques catholiques. L'instruction religieuse trop rudimentaire qu'il avait reçue, ne put tenir longtemps devant les sophismes de l'incrédulité. Incapable de réfuter ses adversaires, il prit le parti du faible devant le fort: se taire; cependant, son indifférence religieuse ne dégénéra jamais en hostilité; si l'Eglise ne le vit plus que rarement, du moins il fréquentait ses ministres sans déplaisir, et avait gardé pour l'Aumônier de la pieuse et ancienne Chapelle de Notre-Dame de Pitié, un culte et des relations que le digne prêtre entretenait en vue du plus grand bien de son protégé.

Après cinq années de services à l'emploi de la "Canadian Motors Limited" Léo Giraldi devint chef de Section au bureau principal. Cette situation nouvelle, qui en lui donnant autorité sur nombre de subalternes, l'obligeait au coudoisement quotidien d'individualités différentes, assouplit son caractère, lui fit mieux comprendre les hommes. Sa défiance de lui-même s'atténua; il

craignit moins la vie, parce qu'il se reconnut supérieur à beaucoup de ceux qu'il avait étudiés en psychologie sagace.

Il sentit que sa vie allait prendre une orientation nouvelle; les circonstances d'ailleurs, le servirent à souhait. Plusieurs fois, à l'occasion de procédures légales qu'avait nécessitées la mort de sa mère, Léo Giraldi avait remarqué dans l'étude du notaire, une jeune fille fort réservée et dont la distinction ne le cédait qu'à son habileté au maniement des affaires. La similitude d'âge, de position et d'aptitudes frappa le jeune homme qui garda dans sa mémoire l'image vivante, incarnant à ses yeux, l'idéal de ses rêves.

Depuis deux ans déjà le notaire était mort, et n'avait pas laissé de fortune personnelle. Sa veuve, Madame Robin, avait quelques biens, dont elle et sa fille Lucie subsistèrent durant ces deux années; mais la gêne ne tarda pas à se faire sentir au foyer.

D'autre part, plus d'une fois, les deux femmes avaient été frappées du sérieux de ce jeune homme, qui sortait rarement, s'amusait peu, si différent en cela des jeunes gens de son âge, et dont le front méditatif, semblait combiner de vastes projets. Madame Robin sentait sans le dire, décliner ses forces. Souvent, elle s'effrayait du sort que l'avenir réserverait à sa fille, si elle la laissait aux prises avec les embûches de la vie; et cette pensée, s'ajoutant à la langueur de sa santé chancelante, assombrissait ses derniers jours.

Instinctivement, elle avait songé, que ce jeune employé, dont elle appréciait la dignité et la réserve, serait pour sa tendre Lucie, le soutien qui lui conviendrait. Elle-même fit les premières avances, afin d'étudier à fond ce caractère qui ne se livrait pas. Bientôt, des relations s'établirent entre eux, et souvent le soir en des causeries qui lui devinrent de plus en plus chères, Léo Giraldi, délaissant sa froideur coutumière apparaissait aux deux femmes, tel qu'il était, avec sa droiture native, ses idées originales parfois, généreuses souvent et qu'il exposait avec une véhémence singulière.

Les liens de sympathie noués sous les yeux de la mère, parurent à celle-ci, aussi sincères que réciproques; aussi, quand elle vit Léo Giraldi faire près d'elle la démarche espérée, elle répondit par l'affirmative, sans la moindre hésitation. Il fut convenu que le mariage aurait lieu le mardi de la deuxième semaine après Pâques et que Madame Robin demeurerait avec ses enfants.

Très pieuse, Lucie exigea que Léo se préparât chrétiennement à la réception de ce grand sacrement; et, muni des autorisations voulues, ce fut l'aumônier de Notre-Dame de Pitié, qui

dans sa propre chapelle, unit par les liens indissolubles, ces deux âmes de race différente, comme de mentalité bien dissemblable. Madame Robin ne fit pas un long séjour au nouveau foyer. Moins de deux ans après le mariage de sa fille, elle s'en allait rejoindre au champ du repos, celui qu'elle n'avait cessé de pleurer. Cependant, la Providence lui avait ménagé la joie de se voir aïeule et de connaître le premier de ses petits-enfants, car Madeleine avait déjà trois mois quand mourut sa grand'mère.

Lucie, déjà éprouvée par la mort de sa mère, contracta une fièvre maligne, qui en quelques jours, la mit elle-même aux portes du tombeau. Son mari désespéré, et craignant de la perdre à son tour, connut des jours d'angoisses indescriptibles. Sa plus grande torture, fut de ne pouvoir lui faire suivre, (faute de ressources) le traitement, qui, aux dires du spécialiste, la rétablirait infailliblement. Cependant, le retour de la bonne saison, joint aux soins dévoués de Monsieur Giraldi, la rétablirent peu à peu et à moins de frais.

Il était écrit que la série de leurs épreuves, n'était pas close. Lucie avait à peine repris sa vie normale, que Léo tombait malade à son tour. Un mois durant, il dut garder la chambre, sans pouvoir aller une seule fois jusqu'à son bureau. Déjà fortement entamées par la maladie de la mère, les quelques épargnes accumulées disparurent rapidement, et le jeune ménage connut la gêne, sinon pire.

Ce dur passage, néanmoins, fut traversé, grâce au courage admirable de Léo et à la pieuse énergie de sa jeune épouse, qui était une chrétienne convaincue. Mais Monsieur Giraldi qui n'avait pas la foi virile de sa vaillante compagne, garda de cette dernière crise une sourde exaspération. Il estimait souverainement injustes les multiples épreuves, qui depuis le début de sa vie, n'avaient guère cessé de fondre sur les siens. Une indignation révoltée montait en son âme, à la pensée qu'aux jours de l'épreuve, aucun de ceux qu'il connaissait et qui s'étaient déclaré ses amis, ne lui avait tendu la main! . . .

## VI

### ESSAIS D'ORIENTATION.

Les remarquables aptitudes pour les sciences, dont Giraldi avait fait preuve, durant les trop courtes années de sa scolarité, s'étaient avivées avec l'âge et l'expérience. Il avait toujours

gardé le goût de l'étude; les livres lui souriaient plus que les relations mondaines, et, dans leur compagnie, aux heures de loisir, il travaillait à parfaire son instruction. Mais, n'ayant personne pour le guider, il manqua longtemps de méthode et suivit un peu au hasard, le caprice de ses goûts. Il se sentait organisé pour produire quelque chose, mais, il ignorait cette chose. La littérature, un temps lui sourit; puis ce fut l'histoire. . . il eût aimé à écrire; mais il reconnut vite qu'entre une pensée et sa claire expression sur le papier il y a une marge considérable à franchir.

Du moins, il demeura lecteur passionné.

Des années passèrent sans changer sa modeste situation, qui ne manquait pas d'un certain aléa. Quelles nouvelles épreuves lui réservait l'avenir? Si la famille augmentant, les revenus demeureraient stationnaires, c'était la gêne, la souffrance en perspective. Puis, son pauvre logement dont l'exiguïté contrastait avec le montant du loyer, lui était une autre source d'inquiétudes: quand pourrait-il enfin quitter cette atmosphère malsaine d'une rue étroite, pour s'établir chez lui, dans la banlieue de la ville, en un site choisi, où le soleil et le grand air, joueraient dans ses appartements! . . .

Pour réaliser ce rêve, si naturel à tout père de famille soucieux du bien-être des siens, il lui fallait une position, ou du moins, un salaire bien supérieur à celui qu'il touchait; d'ailleurs, il supportait avec peine, le joug de la dépendance et aspirait à être un centre d'activité au lieu du rouage ignoré, au service d'autrui.

La naissance de Gaston, le premier de ses fils, sembla lui rendre l'énergie et l'enthousiasme de ses vingt ans; l'esprit d'initiative, qui avait paru l'abandonner, se réveilla et c'est dans le cadre de ses occupations journalières, qu'il songea à découvrir les ressources, d'où jailliraient à la fois sa fortune et sa réputation.

L'industrie de l'automobile ayant pris, à la suite de perfectionnements récents, une extension quasi phénoménale, Léo Giraldi comprit bien vite que sa profession de dessinateur industriel lui mettait en main la clé du succès. Il ne voulut plus désormais se borner à copier servilement des croquis de machines, ou de moteurs plus ou moins perfectionnés; Il résolut de comprendre afin de pouvoir lui-même combiner, inventer, puis réaliser. Le germe du talent, stimulé par celui de l'ambition, décuplant ses énergies, il se mit à l'oeuvre, bien résolu à chercher, à trouver, à réussir. Ses rares aptitudes pour les sciences exactes, lui furent de précieux auxiliaires. Il entreprit de connaître à

fond la technique encore imprécise de cette nouveauté qu'était l'automobilisme. Il lisait avec passion tous les ouvrages qu'il pouvait se procurer traitant de cette matière. Mais bien vite, il s'aperçut qu'il n'était pas outillé pour de semblables études, et qu'au point de vue scientifique, toute son éducation demeurait à faire.

Comprenant la nécessité d'une méthode qui résulte d'un cours suivi, avec vaillance, il alla s'inscrire comme élève libre aux cours de physique et de mathématiques de l'Université Laval à Montréal. Quatre fois la semaine, après ses heures de bureau et une courte soirée en famille, il venait s'asseoir au rang des disciples de Pythagore et au bout de six mois, il avait donné à ses conceptions encore assez vagues, une solide base scientifique.

Les années avaient passé, consacrant par des victoires chaque jour renouvelées, le triomphe de la découverte qui allait bouleverser la vie sociale par l'automobile.

Chacun sait, qu'aux courses de Marathon, par exemple, la célérité du début est loin d'être le présage infaillible du succès final et que l'athlète ne doit pas moins compter avec la résistance de son cœur ou de ses poumons, qu'avec son endurance pédestre.

Le moteur est à l'automobile ce que l'âme est au corps. Tant vaut le moteur tant vaut la machine. Les sources d'énergie sont multiples et se disputent la gloire de nous servir. À cette époque, les amateurs du tourisme, alors à ses débuts, suivaient avec le plus grand intérêt, la lutte passionnante que se faisaient le pétrole, la vapeur, le gaz, l'air comprimé, l'électricité, etc. . .

La science a fait des pas de géant depuis l'invention du générateur à vapeur de MM. Dion & Bouton. Les constructeurs français: Peugeot, Gautier et bien d'autres, qui employaient des moteurs "Daimler" sont aujourd'hui des personnages de l'histoire ancienne. Il faudrait des volumes pour faire l'historique du moteur; on y verrait défiler les noms de MM. Papillon, Léon Bolée, Klaus, Dawson, etc. . .

Léo Giraldi, nous l'avons vu, suivait avec un intérêt palpitant, les perfectionnements successifs réalisés dans la construction des moteurs. Au mois d'août de l'année 1894, MM. G. Salom et H. Morris gagnaient la médaille d'or de la course du "Times Herald" de Chicago. En dépit d'une défaillance de l'électrobat No. 2, le Jury lui décerna le prix, en raison de sa grande maniabilité, de l'absence de bruit, de trépidations, d'odeur et de chaleur, non moins que pour sa propreté et sa construction irréprochable.

Giraldi lut, dans la grande revue: "Scientific American" avec la graphique détaillé, la description minutieuse de ce moteur qui venait d'être primé; mais un fait surtout l'avait frappé; la revue disait:

"Le moteur peut fonctionner indifféremment au pétrole ou à l'essence, grâce à son carburateur tout spécial. Ce dernier comporte un tube en spirale qui vient entourer les brûleurs destinés à l'allumage, . . . etc" et suivait le reste de la description. A peine Giraldi en eût-il achevé la lecture, qu'une idée prompte comme l'éclair lui fit entrevoir un défaut capital de construction. Il connaissait à fond le moteur à explosions, et se faisait fort non seulement de supprimer le vice constaté, mais de tripler, par un dispositif, dont il avait le secret, le rendement d'énergie, tout en réduisant de moitié la dépense d'huile minérale.

Frappé de l'ingénieuse opportunité de son idée, il s'y cramponna avec l'énergique ténacité qu'il apportait à toutes ses entreprises. Parce que son principe était très sûr, il avait senti immédiatement, qu'il deviendrait non seulement pratique, mais d'une supériorité si évidente, que c'était toute une révolution qu'il entrevoyait dans l'industrie de l'automobile et des moteurs en général.

Durant de longs mois, Léo Giraldi poursuivit son idée, aligna des chiffres, fit des croquis, profitant de ses moindres loisirs, essayant d'arracher à l'inconnu ses secrets. Vingt fois, il crut toucher au but; vingt fois, il dut constater qu'une erreur de calcul ou de conception, lui avait fait faire fausse route. Loin de le décourager, l'insuccès semblait décupler la rigoureuse intensité de ses investigations. Il avait comme la vision intuitive du succès; il était persuadé, qu'avec des connaissances et une volonté inébranlable, il devait aboutir.

Son pressentiment ne le trompa point. Plus tôt même qu'il ne l'aurait cru, il put un jour pousser son triomphal "EUREKA" (j'ai trouvé.) Sa solution était non seulement bonne, mais la meilleure, à un degré qu'il brûlait de pouvoir démontrer d'une façon tangible. Epuisé par la tension d'esprit, il fut contraint d'éloigner sa pensée de l'objet qui l'avait passionnée. Cette détente, aussi légitime que nécessaire, était indispensable à sa santé. Après ce réconfort, son cerveau reprit un à un ses calculs, froidement, avec la rigueur d'un critique sévère et impartial. Il aboutit à la même conclusion et reconnut qu'il ne s'était pas trompé. Le dispositif rêvé, il l'avait enfin découvert, simple pratique, peu dispendieux et d'une supériorité qui tiendrait du prodige.

Jean, le dernier de ses fils, avait déjà quelques mois lorsque Giraldi se décida à faire part à sa femme de ses découvertes, de son succès, de ses espérances. Il était calme, à présent, parce qu'il se savait fort et tenait en main l'instrument de sa fortune et de son indépendance.

Lucie l'écouta rêveuse et ne parut pas s'enthousiasmer comme il l'aurait cru; elle ne nourrissait pas d'autre ambition que de rester dans leur modeste situation, cachant son bonheur entre son mari et ses enfants. De si grands projets n'étaient pas sans l'effrayer quelque peu:

—Sois prudent, lui disait-elle. Ne te lance pas avant d'être bien certain d'avoir réussi.

Et lui aussitôt de protester contre des doutes qui lui semblaient injurieux. Sa femme alors reprenait:

—J'admets que tu aies trouvé. Mais sans être au courant de toutes ces choses, je ne doute pas qu'il faille bien de l'argent, pour prendre tes brevets et construire un appareil d'essai.

Où l'auras-tu cet argent? Ce n'est pas ton dépôt à la Banque de "Ville-Marie" qui peut y suffire; puis, que l'un de nous retombe malade: que restera-t-il, comme ressources?

Plus optimiste, Léo tâchait de la rassurer. Il espérait trouver à bon compte un commanditaire assez éloigné pour ne pas éveiller l'attention de son entourage, et risquer le bénéfice de son invention. Lucie ne voulut point le détromper; mais son bon sens pratique, son sûr instinct de la vie, lui faisaient vaguement prévoir, que de ce côté, les choses n'iraient pas aussi simplement que son mari le prétendait.

Les événements devaient lui donner raison. En vain Léo frappa-t-il à plusieurs portes; partout il se heurtait à la défiance, au parti pris, ou à l'incompétence. On lui déniait à lui, simple employé, les capacités nécessaires pour réaliser un perfectionnement ayant l'envergure et les conséquences qu'il prédisait. Léo avait beau affirmer, réfuter les objections: celles-ci se multipliaient, se faisant de plus en plus spécieuses.

Bientôt, Léo Giraldi se rendit compte que le seul obstacle sérieux qu'il rencontrait au travers de son chemin, était précisément le seul qu'il n'avait pas prévu.

Il se lassa vite de quémander; son caractère se prêtait mal à ce rôle, n'ayant ni la souplesse, ni la modestie nécessaires pour y réussir. Un grand découragement l'envahit; fallait-il donc que fussent perdus tant de travaux, tant de réflexions et d'heures passées en d'exténuantes recherches, parce qu'il lui manquait cette inintelligente et brutale chose: l'argent? . . . Il finissait par le

croire, car des mois se passèrent sans qu'il pût trouver quelqu'un qui lui fit confiance et s'intéressât à ses projets.

Néanmoins, en dépit des apparences et de ses échecs réitérés, il ne pouvait se résigner à désespérer. Il lui semblait se trouver devant une porte fermée, derrière laquelle brillaient la fortune, le bonheur, peut-être la gloire; et cette confiance qui parfois semblait l'abandonner, il s'essayait à l'entretenir dans le coeur de sa chère Lucie. Mais au fond, le délai avait pour lui toute l'âpreté d'une humiliation injuste, qu'il subissait non sans de sourdes révoltes.

## VII

### LE FUGITIF.

Il est minuit passé; un ciel noir et chargé de lourdes vapeurs, semble présager l'orage. Sur le chemin solitaire qui conduit de Montréal à Lachine, se profilant comme une ombre, un jeune homme, à la démarche traînante et irrégulière, avance à pas incertains. Derrière lui, de la grande Cité qu'il n'ose regarder, à peine quelques lumières étagées au flanc du Mont-Royal, piquent l'horizon au travers d'un halo brumeux.

Cette ville, qui l'a vu naître, et à laquelle il tourne le dos, le nocturne voyageur n'y veut plus rentrer; non, il n'y rentrera jamais, car au coin d'une rue, quelqu'un le reconnaîtrait et le montrant du doigt, dirait :

"C'est celui qui a fait mourir son père; c'est le fameux Rodolphe Raimbaud, le voleur de bagues, que la police recherche."

Comment traversa-t-il la ville et sanglotant éperdûment, se retrouva-t-il solitaire sur ce chemin au milieu de la nuit? Il n'aurait su le dire; car dès le moment, où, sous la malédiction de son père mourant, il franchit le seuil de la maison paternelle, il ne se rendit plus compte de ce qu'il faisait, tant il était accablé de remords et d'épouvante.

Le voilà seul, par cette nuit sans étoiles au ciel, sans étoile en son âme, et la tempête fait rage en son coeur désesparé. Déjà aux récifs de la vie, il s'est à demi brisé; il n'a nul flambeau pour lui indiquer la voie, lui faire éviter le naufrage : le phare de la foi, dans son âme s'est éteint.

Craignant quelque rencontre inopportune sur la voie publique, il avise un sentier qui côtoie une habitation à quelque distance des établissements de la "Dominion Bridge". Bientôt,

devant lui, il aperçoit une lumière, dont les reflets rouges scintillent comme un oeil effrayant dans l'obscurité. Il est sur le bord du canal; un bateau est là amarré, un fanal éblouissant à l'avant. Du fond de cette masse liquide, malgré le silence profond, une voix aussi mystérieuse qu'impérative semble lui crier : "Viens à moi; dans mon sein, tu trouveras la délivrance de tes maux; la vie est mauvaise, les hommes injustes; la somme des douleurs l'emporte sur celle des plaisirs; quitte cet esclavage où tu ne peux plus vivre que misérable et déshonoré; mieux vaut la mort que la torture."

Ecrasé sous le poids de sa propre existence, le malheureux jeune homme hésite, désespéré, ne sachant quel parti prendre. Il fait encore quelques pas, comme pour s'enfoncer dans une ombre plus profonde, et s'affaisse sur le talus du canal, telle une loque humaine, triste épave d'une famille naguère honorée. Au sortir de cette prostration inconsciente, l'infortuné reprenant ses sens, s'assied, la tête dans les mains. L'instinct de la vie, lui inspire de lutter contre cet affolement atroce, dont l'issue pourrait être la folie.

Alors, dans cette ombre silencieuse, dans cette profonde solitude, Rodolphe, devant ses yeux, comme dans une vision, voit se dérouler le tableau de sa vie. Tout d'abord, au premier plan de ses souvenirs, surgit une physionomie douce, belle, aimante : c'est celle de sa mère si tendre, qu'il a perdue trop tôt, hélas! . . . il y a quatre ans passés. Il se remémore les douceurs de la vie de famille, alors que docile et sage, agenouillé près d'elle, le soir, il répétait les prières touchantes qu'elle lui avait apprises et qu'il trouvait si belles. Comme elle l'aimait, sa mère! . . . et comme il la payait de retour! . . . Puis l'âge monte; il se revoit au beau jour de sa première communion; il se rappelle sa consécration à Marie dans la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours; il songe à cette formule apprise par coeur et prononcée la main sur l'Évangile : "Je renonce au démon, à ses pompes et à ses oeuvres et m'engage à Jésus-Christ pour toujours.." Ah! comme il en comprend le sens aujourd'hui et comme il a honte de sa vie de parjures.

Voici la date fatale : la disparition de cette mère bénie, enlevée en moins de huit jours, par une maladie foudroyante. Dans l'affreux chagrin de son père, la vie change; la maison devient morne, privée de celle qui la peuplait de sa foi sereine, de sa tendresse douce et ferme, de ses sourires qui étaient une lumière et une récompense! . . .

Son père, sans doute l'aime et il aime son père; mais une mère peut-elle se remplacer? il n'aura pas pour l'auteur de ses jours, ces élans de tendre confiance qui le portaient à confier à sa mère ses joies puérides comme ses chagrins d'enfant. Et puis, privé de sa compagne chérie, Monsieur Raimbaud chercha trop souvent au club, la compagnie qui lui faisait défaut au foyer. D'un caractère froid et posé, il savait moins se mettre à la portée des enfants.

Rodolphe avait treize ans à la mort de sa mère. Une année encore, le père avait essayé de le maintenir au Collège, mais ses études n'avançaient pas, d'ailleurs son indiscipline s'accroissait chaque jour. C'est alors que Monsieur Raimbaud le fit entrer comme clerc, chez un notaire de ses amis, résidant au Carré Victoria. La liberté plus grande dont il jouit, la rencontre de camarades suspects, l'âge critique de la jeunesse, la surveillance trop molle du père, furent autant de causes qui accélérèrent la déroute de l'enfant.

Abandonnant la bride à un vice déjà naissant, Rodolphe pour alimenter ses excès, et d'ailleurs sollicité par des amis pervers, osa puiser impudemment dans la caisse paternelle. La première fois que Monsieur Raimbaud s'en aperçut, il y eut une scène terrible et Rodolphe pliant sous l'orage, crut que son père allait le chasser à tout jamais de sa présence. Mais une fois sa violence épuisée, ce faible père pardonna! . . . Et . . . Rodolphe, enhardi par l'impunité, renouvela ses larcins.

Il en était arrivé là de ses réminiscences, quand un douloureux soupir s'échappant de sa poitrine, il passa la main sur son front comme pour y chercher les traces manifestes de son déshonneur. Oui, il avait volé son père et souvent; mais ce jour-là, il n'avait dérobé que ce joyau, dont la valeur ne dépassait pas \$2000 dollars. Les autres, il les avait laissés dans l'écrin, et avait remis ce dernier à la place même où son père l'avait déposé. Et voilà que tout avait disparu! . . . ce devait être vrai, puisque son père l'avait dit; et son père avait cru qu'il avait tout pris et ceux qui étaient là l'avaient cru, et tout le monde le croirait et il ne pouvait pas se défendre.

Oh! comme ces souvenirs l'accablaient; mieux informé, le père eût sans doute pardonné, cette fois encore, mais pour la dernière, car l'enfant était sincère dans son repentir, et il aurait changé, serait redevenu honnête, bon, affectueux, travailleur comme autrefois. Combien ses excès, ses vols lui faisaient horreur maintenant. . . comment avait-il pu en venir là? Pourquoi avait-il oublié le souvenir de sa mère qui l'aimait si tendrement, qu'elle en serait morte de chagrin, si elle l'avait vu dans cet état.

Enfin une vague mémoire du Prodiges de l'Évangile lui revint en pensée, et aussitôt, il se leva. Son parti était pris; peut-être que son père n'était pas mort. Et cet écrin, si mystérieusement disparu! . . . nul autre que lui et son père n'en savaient l'emplacement. . . qui donc aurait pu le dérober? . . . Peut-être lui-même, ne l'avait-il pas remis à sa place primitive; peut-être, dans sa stupéfaction, Monsieur Raimbaud, comme affolé, avait-il mal cherché, n'ayant pas eu l'idée de regarder partout. . . Alors, lui, Rodolphe, allait retourner à la maison, il retrouverait l'écrin, et le brandissant triomphalement, dirait à son père :

—Vous voyez bien, père, que je ne vous avais pas menti; vous aviez mal cherché, voilà tout : votre fils n'est pas aussi méchant que vous le pensiez. Il faut me pardonner cette fois encore, car je vous le jure ce sera la dernière occasion que vous en aurez. Je me repens, je veux changer; vous allez guérir et ensemble, nous vivrons heureux; un jour vous serez fier de celui qui vous a causé tant de chagrin durant sa jeunesse.

Sous l'empire de ces pensées généreuses et réconfortantes, malgré l'épuisement où il se trouvait, Rodolphe avait repris le chemin de la ville. Il avait hâte d'en finir avec ce cauchemar affreux; son cœur n'était pas encore endurci : confusément, il songeait à Dieu qu'il avait oublié, à sa mère chérie, à son père, dont il allait être le sauveur, peut-être la gloire un jour, et il marchait d'un pas résolu.

Tout à coup, il s'arrête : ses jambes semblent fléchir, le courage l'abandonne; est-ce la fatigue qui l'accable? . . . — Non. . . une soudaine pensée de désespoir a traversé son âme :

—Même si je retrouve L'ÉCRIN, on ne me croira pas; on pensera que je l'avais volé et qu'ensuite, je l'ai remis en feignant de le retrouver. . . Et impitoyable par sa logique, cette idée, était impossible à réfuter. On ne verrait dans sa démarche généreuse qu'un mensonge de plus et une scène ajoutée à cette indigne tragédie. Non, personne, pas même son père, supposé vivant, n'aurait foi dans ses dires. Il ne pouvait donc retourner à la ville. . . La situation était affreuse, inextricable. C'était fini. . . bien fini. . .

Et de rechef tournant le dos à la Cité, il revint sur ses pas, cherchant l'ombre pour s'enforcer de plus en plus dans l'obscurité, comme dans un refuge.

Il n'espérait plus rien, il ne pleurait pas; dans son égarement, il remuait des pensées confuses, faites de remords et de stupeur. Par moment, il aurait voulu prier : "Mon Dieu. . . mon Dieu. . ." étaient les deux seuls mots qui s'échappaient de

ses lèvres; tout le reste, il semblait l'avoir oublié. Parfois levant ses yeux désespérés vers la nuit noire, il cherchait un guide, une étoile, comptant peut-être voir se détacher là-haut, nimbée de lumière, la douce, la sereine figure de sa mère tant aimée. . .

Puis, comme si elle n'avait pas pu l'entendre, il s'arrêtait, et tandis que des larmes coulaient de ses yeux enflammés, joignant les mains dans une infinie et pitoyable plainte, il allait répétant :

—Maman, ce n'est pas moi ! . . . ce n'est pas moi . . . qui l'ai dérobé.

## VIII

### DERRIERE LA FRONTIERE.

Honteux de lui-même, traqué par la police, craignant la rencontre de personnes connues, et jugeant impossible la vie dans son propre pays, Rodolphe résolut de mettre le 45ième parallèle entre lui et la ville où il s'était perdu de réputation. Pour prendre le train, il se rendit prédestinement jusqu'à une station de campagne, afin d'éviter tout regard connu, paya sa place du peu d'argent qui lui restait; ayant heureusement échappé à l'inquisition faite à la frontière, il débarqua à Troy, sur l'Hudson, à onze heures et quarante-sept du soir.

Après une semaine de séjour aux Etats-Unis, les ressources du pauvre exilé étaient plus que modiques. . . Or, ce jour-là, il lui restait cinquante sous, tous comptes faits; non sans effroi, il palpait l'unique pièce dans sa poche, qui bientôt serait absolument vide. Il avait faim, et n'osait se décider à entamer sa dernière réserve; quand elle aurait disparu, que lui resterait-il pour se nourrir, s'abriter? . . . Dans cette cité de plus de quatre-vingt mille habitants, il ne connaissait âme qui vive; il était là, perdu dans un bruyant centre industriel, comme l'atome roulé dans un tourbillon.

Dès le lendemain de son arrivée, il s'était mis à la recherche d'une position; déjà, il avait frappé à plus de dix portes: magasins, bureaux, ateliers, etc. . .

Partout, on lui demandait :

—Avez-vous déjà travaillé? Quelles sont vos aptitudes? Que pouvez-vous faire? . . . Le ton embarrassé de ses réponses, l'accent étrange de sa prononciation, ses traits tirés, l'apparence minable de ses vêtements, tout contribuait à le faire éconduire de chaque endroit, pas toujours poliment.

Bientôt, pressé par la faim, il pénètre dans la première boulangerie qui s'offre à sa vue; au moment de payer son emplette, il constate avec stupeur, que sa dernière pièce a disparu. La doublure déchirée de sa poche de veste, laisse deviner le chemin qu'a pris son argent. Honteux, craignant d'être soupçonné de fourberie, il s'excuse de son mieux, veut sortir, lorsque, mue par un sentiment de pitié devant cette jeune infortune, la boulangère lui dit :

—C'est bon : allez, emportez votre pain, on voit bien que vous ne faites pas la noce tous les jours.

Il reprend alors sa marche incertaine, va au hasard, couvoyé brutalement par les passants dans la nuit peuplée de lumières éblouissantes. Épuisé de fatigue, il avise un banc sur une grande place, à proximité d'une fontaine jaillissante; il a juste de l'eau et du pain . . . ce sera son menu de ce soir . . . Mais : "De quoi demain sera-t-il fait, aurait-il pu se demander avec le poète," . . . Accablé par la fatigue l'angoisse, la honte, sous la fraîcheur du soir, bientôt engourdi, il s'abandonne aux bras de Morphée.

Il dormait depuis un assez longtemps, lorsqu'un homme vint s'asseoir à ses côtés. A la lueur d'un globe électrique tout proche, l'étranger, d'un coup d'oeil, a deviné une proie facile à capter.

—Eh bien! ça ne va pas l'ami? dit-il en lui secouant fortement l'épaule. Sans remarquer l'accent traînant et la physiologie équivoque de l'individu, le jeune homme balbutia ces simples mots :

—Non, j'ai faim.

L'autre se rapprocha, semblant s'apitoyer.

—Et sans le sou, hein? ça se devine. Tiens, viens avec moi, on va tâcher de te tirer d'affaire.

Osant à peine en croire ses oreilles, le malheureux affamé, s'affectionnait déjà à l'inconnu. Ils entrèrent dans un piètre restaurant qui semblait désert. Bientôt Rodolphe vit devant lui la moitié d'un pain de quatre livres, du fromage et du jambon. Il y avait longtemps qu'il n'avait fait pareil festin. L'homme fit déboucher deux bouteilles de liqueurs douces, en vida une et dit à son protégé :

—Avale ça d'abord, puis tu finiras ceci; en même temps, il sortait un flacon de sa poche, s'administrant les deux tiers du contenu, et tandis que l'odeur du brandy se répandait dans la pièce, le jeune homme achevait la consommation.

A présent qu'il n'avait plus ni faim, ni soif, Rodolphe néanmoins, se sentait accablé d'une lourde fatigue.

Ils sortirent du restaurant et l'homme s'empara de son bras.

—A présent, causons. Demain, je te donnerai de l'ouvrage. Tu veux bien, en attendant, me rendre un petit service hein?

—Oh oui! fit Rodolphe d'un élan: vous êtes si bon...

L'autre eut un petit ricanement:

—C'est la première fois que je me l'entends dire!... eh bien, voilà... il semblait chercher ses paroles.

—Nous sommes deux ou trois qui avons résolu de jouer une farce à un copain; elle sera drôle, tu verras; mais on ne voudrait pas être dérangé, comprends-tu? Alors, tu demeureras dans la rue; on te donnera un sifflet et si tu vois quelqu'un approcher, tu siffleras... C'est pas difficile hein?

Abruti par la fatigue et la boisson, Rodolphe répondit d'un signe de tête, sans se rendre compte du rôle bizarre et équivoque qu'on lui assignait.

—Oh! dit l'homme, j'oubliais: si tu vois des policiers tu siffleras aussi hein? car ces gens-là, vois-tu, ça n'aime pas nos jeux.

Rodolphe attendit, incapable de réfléchir et de comprendre. Un homme alla se poster au bout de la rue; les deux autres, bientôt à proximité d'une belle résidence, s'arrêtèrent en face d'une fenêtre, paraissant absorbés dans un travail mystérieux. Appuyé à un mur, le jeune homme, n'ayant ni la force de penser, encore moins celle de surveiller, tomba dans une indicible somnolence.

Un coup de sifflet strident le fit tressaillir, puis ce fut une course affolée; près de lui, deux hommes passèrent comme des flèches puis disparurent au coin de la rue. Avant que Rodolphe eût compris, deux agents de haute stature et pas mal ventripotents, étaient sur lui et le secouaient rudement.

—Ah! tu faisais le guet, gibier de potence: si les autres nous échappent, du moins, nous te tenons. Allez ouff, en route et au Poste de police...

Revenu à lui, par la violence de l'émotion, le jeune homme éprouva la sensation d'un abîme s'ouvrant sous ses pas. La stupeur étouffait les mots dans sa gorge. Il ne saisissait pas encore le sinistre rôle qu'on lui avait fait jouer: il savait seulement qu'il était entre les mains de la police, qu'on allait l'interroger, qu'il serait forcé de dire son nom, et que demain, peut-être, les journaux des deux côtés de la frontière, avec son nom et sa

photographie, publieraient à tous les échos, tant du Canada que des Etats-Unis que Rodolphe Raimbaud méritait le mépris, l'exécration de tous les honnêtes gens.

Cette cruelle pensée, entrant comme un poignard dans son coeur, qui était bien moins pervers qu'on ne l'aurait cru, y souleva une tempête si violente, que d'une brusque secousse, il s'arracha à l'étreinte des agents, et prompt comme un éclair se mit à fuir à toutes jambes. La peur lui donnant des ailes, il ne s'arrêta que, lorsque à bout de souffle, il se crut en sécurité. Mais, depuis longtemps, les agents de police, qui n'avaient ni son âge, ni son agilité, avaient renoncé à la poursuite.

Jusqu'au matin Rodolphe fit mine de marcher comme un commissionnaire affairé, pour dépister tous les soupçons de la police. Cependant, vaincu par l'épuisement, le soleil le surprit somnolant sur un banc en face de l'Hudson. Une fièvre intense faisait battre ses tempes; sentant le besoin de changer de lieu pour ne pas attirer l'attention, il se leva péniblement pour traverser l'Avenue Lincoln; mais voilà que pour éviter une automobile qu'il n'avait pas entendue, il recula si malencontreusement qu'il vint heurter un fiacre au trot, eut l'impression d'un choc extrêmement violent à la tête, entendit des cris, puis . . . plus rien . . .

## IX

### A L'INSTITUT GRANT.

Quand Rodolphe revint à lui, ses yeux ahuris aperçurent deux rangées de lits blancs, où des gardes-malades empressées faisaient leurs services quotidiens. Il est là, isolé, inconnu de tous ne connaissant personne; un bandeau entoure sa tête endolorie d'où s'échappent des odeurs pharmaceutiques.

L'interne de service s'approchant, examine la blessure, lui fait raconter le détail de l'accident. Mais, à peine le malade a-t-il achevé, qu'il retombe épuisé sur sa couche. Bientôt, des mots incohérents sortent de ses lèvres; son front est brûlant, une fièvre cérébrale se déclare, conséquence du choc reçu; cependant il n'y a nulle fracture et faisant constater à l'infirmière l'état d'épuisement du patient, le médecin passe au suivant; il en voit tant, défiler chaque jour sous ses yeux, qu'il n'a pas le temps de s'apitoyer sur cette misère anonyme et pauvre.

Et désormais, Rodolphe n'a plus de nom: il n'est plus qu'un chiffre: c'est le No. 17 de la salle "Carnegie". Pendant dix jours, il délire malgré le sachet de glace qui ne quitte pas sa

blessure. Il appelle sa mère, supplie des inconnus et veut se lever pour retrouver un écrin perdu. Sa surexcitation est telle, que parfois le gardien de la salle, doit prêter main-forte à l'infirmière, pour maintenir le malade sur son lit. Puis, les crises s'espacent et . . . finalement disparaissent.

Un beau matin, il ouvre des yeux dont l'expression est devenue normale; mais la faiblesse est toujours grande; un sommeil paisible et réparateur achève de lui rendre ses forces.

Il est sauvé.

Tout le temps de sa convalescence, Rodolphe l'employa à songer. Il sentait bien qu'il n'avait échappé à la mort, que pour retomber dans la misère. Qu'allait-il devenir, en sortant de cette maison hospitalière? Absorbé en lui, il ne répondait que par monosyllabes aux questions et quand on lui demanda son nom, il balbutia: "Je ne sais plus."

Il mentait, se souvenant de tout, hélas! mais la crainte d'être reconnu, d'être renvoyé par la police dans ce milieu qu'il avait fui, lui inspirait une horreur indicible. On n'insista pas, imputant son défaut de mémoire, à la violence du choc, peut-être au dérangement du cerveau.

Et lancinante, cette pensée lui revenait: que peut-être, son père avait mal cherché, et que depuis ce temps-là, l'écrin aurait pu être retrouvé. . . Ah! si cette hypothèse était juste. . . c'était la fin de la misère, la réhabilitation, le salut pour lui dans une vie faite de repentir et de travail. Mais comment savoir la vérité? Inutile de songer au retour avant cette heureuse certitude.

Un jour, il vit non loin de son lit, un vieillard moribond qu'un ministre religieux disposait à faire une mort chrétienne; bien qu'en costume de clergyman, par quelques paroles de l'exhortation, le jeune homme avait vite deviné le prêtre catholique; ce fut un soulagement pour sa pauvre âme, une fiche de consolation dans sa misère, quelque chose comme la lumière d'un phare qui se rallumerait pour le nautonnier en détresse. C'était un de ces hommes, que tout enfant, sa mère lui avait appris à révéler, comme le médecin des âmes, le dispensateur des dons célestes.

Ayant achevé son ministère, le prêtre s'en retournait quand passant non loin du lit de Rodolphe, il entendit cet appel spontané:

—Monsieur l'Abbé!

Emu autant que surpris, celui-ci se retourna, devinant une âme à guérir, un service à rendre, une misère à consoler.

—Vous désirez me parler, mon enfant?

—Oui, Monsieur l'abbé, je voudrais . . . , je voudrais . . .

Il ne savait plus dire . . . tant son appel avait été instinctif, comme tout ce qui s'adresse à un appui qui n'est pas celui des hommes.

Aurait-il le courage de tout dire à ce prêtre, de décharger son âme du fardeau de remords et de misères qui l'accablait?

Hélas! une crainte chimérique, l'orgueil humain se cabra devant l'humiliation de l'aveu. Ce qu'il voulait, c'était savoir avant tout . . .

D'un regard profond, le prêtre sembla lire le désarroi de cette pauvre âme blessée: il en eut pitié et s'offrit à lui rendre tous les services en son pouvoir.

—Monsieur l'Abbé, je désirerais que vous gardiez pour vous seul ce que j'ai à vous dire.

Et sur un signe d'assentiment du prêtre:

—Je vous prierais de vouloir bien écrire au Chapelain de Notre-Dame de Pitié à Montréal et de lui demander . . .

. . . Il s'arrêta, puis reprit très vite:

—De lui demander ce qu'est devenu Monsieur Raimbaud, bijoutier, et si on a retrouvé L'ÉCRIN.

—“L'écrin?”

—Oui, cela suffit, Monsieur l'Abbé: il comprendra.

—C'est tout?

—Oui, Monsieur l'Abbé, . . . Vous voudrez bien me faire connaître la réponse.

Le prêtre insista:

—C'est tout ce que vouliez me dire, mon enfant?

Son regard très droit, semblait aller à l'âme. Rodolphe détourna les yeux, refusant la grâce qui passait.

—Oui, pour aujourd'hui, Monsieur l'Abbé. Plus tard, vous saurez . . . je vous dirai . . . Mais avant tout, il faut que je sache.

Le prêtre s'éloigna, pensif, ému.

Trois jours se passèrent, durant lesquels Rodolphe ne vécut pas. Il se levait . . . et d'un jour à l'autre, pouvait être congédié.

Le quatrième jour, le prêtre revint; il salua le jeune homme et sans mot dire, lui tendit une lettre. Rodolphe du geste la repoussa.

—Non, dites-moi, Monsieur l'Abbé: je ne pourrais pas lire.

—Eh bien! mon enfant, voici: Monsieur Raimbaud est mort, et L'ÉCRIN n'est pas retrouvé.

Rodolphe ne dit pas un mot. Il ne pleura point. Il resta muet, blême avec de grands yeux fixes.

Tout était perdu, c'était fini. . . Il avait bien senti dès le début qu'il eût été insensé de vouloir espérer! . . . Il eut un long et douloureux soupir.

—C'est tout ce qu'il y a, n'est-ce pas, Monsieur l'Abbé?

—Oui, mon enfant. Toutefois, l'Aumônier ajoute, qu'on a tout vendu à l'encan chez Monsieur Raimbaud: la maison, le fonds de commerce et même le mobilier. Rodolphe ne répondit rien. Il n'avait pas songé à cela. Tous les souvenirs de son enfance, dispersés au vent, comme les débris d'un berceau jadis si doux! . . .

Toutes ces pensées firent monter dans l'âme du jeune homme, une souffrance si forte, qu'il se mit à sangloter, la tête dans les mains.

Respectant le secret d'une douleur si vive et jugeant superflu toute consolation à cette heure, le prêtre s'éloigna silencieusement. Quand le lendemain Rodolphe s'éveilla, un horizon nouveau sembla lui apparaître; la condamnation trop lourde qui pesait sur lui tandis que le vrai coupable menait peut-être une existence paisible sans se soucier de l'enfant injustement honni, l'écrasait encore sans doute; mais cette épreuve providentielle qui l'avait éveillé comme penché sur le bord de l'abîme, lui avait permis de se ressaisir et de le décider à remonter la pente d'un déchéance morale, qui l'eût placé à tout jamais, au rang des parias de la vie.

Privé des lumières de la foi, il refusait à son repentir cette résignation chrétienne qui donne, sinon le bonheur complet, du moins, la paix avec soi-même. A la sereine tranquillité que l'âme retrouve au saint tribunal, il préférait la souffrance pour avoir le droit de mieux se souvenir et de frapper en justicier impitoyable.

Quand le lendemain, le prêtre revint voir ce convalescent, en l'âme duquel, il avait deviné tant de souffrance, il sut, que devant de trois jours sa sortie, le No. 17 avait quitté l'Institut "GRANT" le matin même.

Redoutant sans doute l'emprise salutaire de ce prêtre à la figure si fine et au regard si profond, Rodolphe avait préféré se rejeter, convalescent débile, dans cet océan humain, si fertile en naufrages de toutes sortes. Et le flot de la grande cité américaine s'était refermé sur lui, comme se referme la mer sur les épaves du navire victime des récifs.

## X

## L'OCCASION.

C'est à la fin de mai; la journée a été superbe et un beau soleil couchant verse l'or de ses reflets sur les crêtes du Mont-Royal embellies des splendeurs du crépuscule.

Dans la salle à manger, si propre et si claire, Lucie Giraldi, a disposé les couverts pour le repas du soir. En attendant l'arrivée de son papa, Madeleine, la tête dans les mains étudie son catéchisme, tandis que Gaston, accoudé à la fenêtre, repasse en chantonnant la fable "La Cigale et la Fourmi". Quant à Jean, le Benjamin de la famille en raison de son âge et de sa petite tête rose et blonde, perché en haut de sa grande chaise, une cueiller à la main, un couteau de l'autre, il bat le rappel sur la table, s'interrompant parfois, avec le rire frais et si tendre des tout petits.

Et de voir ainsi sa famille joyeuse, le père dès son arrivée, sourit les traits détendus. Ces trois enfants si aimables, leur mère jeune encore, sur le front de qui reposait la sérénité de ceux qui croient, c'était tout son bonheur; cela seul comptait pour lui. Se dévouer dans l'intérêt des siens, accroître ses revenus pour rendre sa famille heureuse, tel était le terme ultime de ses combinaisons et de ses labeurs.

A force d'épargnes et de travaux supplémentaires, il était parvenu, en dépit de ses modestes appointements, à se procurer une résidence fort convenable dans le quartier aristocratique d'Outremont; mais la dépense du loyer absorbait le plus clair de ses économies; cependant, restait à mettre le mobilier en harmonie avec le local. Selon l'occurrence ou les revenus, tantôt une armoire à glace tantôt une bergère, un dressoir ou un guéridon, venaient accroître le confort du "Home familial". Habile à profiter des occasions favorables fournies par des enchères publiques, Giraldi pouvait se féliciter d'un certain nombre de transactions réellement avantageuses.

Il avait commencé, ainsi qu'il convenait, par meubler la chambre de Lucie, sa chère et douce compagne. Puis, pour son usage personnel, il y avait longtemps qu'il souhaitait une table-bureau, où il pourrait facilement, le soir à la veillée, faire des travaux supplémentaires de dessin pour le compte d'un ingénieur du voisinage.

L'occasion qu'il désirait, ne tarda pas à se présenter; déjà plusieurs semaines s'étaient écoulées, depuis la scène tragique, dont Giraldi avait été l'un des témoins et Monsieur Raimbaud, la victime. En effet, celui-ci était mort le lendemain de la disparition de Rodolphe. Ayant repris connaissance, c'est en pleine possession de soi, que les derniers sacrements lui avaient été administrés. En mourant, il avait pardonné à son fils.

Monsieur Raimbaud n'avait qu'un frère, qui habitait Toronto, et qui, prévenu immédiatement, ne donna pas signe de vie. Enfin, quelques jours après les obsèques, les procédures judiciaires eurent lieu. Pour des raisons multiples, la situation du défunt, se trouvait fort compromise au point de vue commercial; et pour calmer l'exigence de créanciers fort bruyants, il fallut tout vendre, jusqu'au mobilier. On y parvint, et du moins, la déchéance d'une faillite posthume fut évitée, et le nom comme la réputation du défunt demeurèrent indemnes.

Or, le jour de l'encan, dans l'après-midi, comme monsieur Giraldi revenait à son bureau, il fut intrigué par la foule qui se pressait devant l'ancien magasin de monsieur Raimbaud; bien vite il sut la cause de ce rassemblement, et piqué de la tournure tragique des événements, il se joignit à la multitude, prêtant une oreille attentive aux offres du liquidateur.

Déjà un lit en noyer et deux sofas venaient d'être adjugés pour un prix si modique, que Giraldi, en dépit de ses ressources fort précaires, crut sage de profiter d'une occasion si avantageuse. En effet, moins de dix minutes après son arrivée, une table-bureau était mise à l'enchère. Le commissaire-priseur en demandait quarante dollars; on surenchérit d'abord, mais sans ardeur; Giraldi guettait la chance qu'il avait souhaitée maintes fois; quarante-cinq dollars, Messieurs, ajouta le commissaire, pour un joli meuble qui en vaut cent . . . Personne ne dit mot . . . ? quarante-huit, prononça la voix grêle d'un personnage à barbe grisonnante. Cinquante dollars, lança avec effort, quoique d'une voix résolue Léo Giraldi.

Personne ne dit mieux que cinquante dollars? répéta le liquidateur; après une minute de silence, il prononça le mot sacramentel: "Adjugé".

Le meuble fut aussitôt rangé au fond de l'appartement, une étiquette y fut collée, indiquant à la fois et le prix de vente et le nom de l'acquéreur. Après avoir soldé séance tenante, Giraldi s'approcha pour mieux examiner son acquisition. Quel ne fut pas son émoi, en constatant que mal essayées, des traces de sang

paraissaient encore aux poignées métalliques des deux tiroirs de droite. C'était en effet, cette même table de travail sur laquelle, quelques semaines auparavant, monsieur Raimbaud, en tombant, avait heurté du front et ouvert cette fatale blessure qui n'avait pas eu le temps de se cicatriser.

En un clin d'oeil, le drame sanglant avait reparu à ses yeux accélérant les battements de son coeur. Après avoir téléphoné à la "Canadian Express Company" et donné l'ordre pour le transfert du meuble à son domicile, Léo regagna un peu en retard son Bureau de travail.

Comment s'y prendrait-il, pour balancer son budget du mois, que cette nouvelle acquisition allait obérer assez lourdement?

C'était la pensée qui avait occupé son esprit toute cette journée-là.

Au retour, Giraldi, comme d'habitude, avait trouvé sa famille souriante, n'attendant que son arrivée pour le repas du soir. Avant de faire compliment à son mari, Lucie s'était informée du prix d'achat qu'elle trouva fort raisonnable.

Le repas, égayé par le joyeux babil des enfants, touchait à sa fin. Cette belle journée de juin, s'achevait dans une paix sereine. La douce brise du soir descendant du Mont-Royal apportait les premiers aromes des fleurs estivales. Les clameurs aigües des enfants jouant aux alentours, ajoutaient leurs notes charmantes au paisible tableau d'une famille où règnent l'union et la confiance mutuelle.

Et plus que tout autre, Giraldi aurait goûté, avec sa sensibilité d'artiste, la joie qui émanait de cette soirée de renouveau, si proche encore d'un hiver canadien long et rigoureux, s'il avait pu entrevoir comme prochain, la réalisation de ses rêves d'avenir. Attendre... attendre encore... attendre toujours... Faudrait-il donc qu'il passât toute sa vie dans cette attente?...

Pendant que Lucie active s'affairait pour le coucher des enfants, il résolut d'aller dans sa chambre, installer à la place la plus favorable, son acquisition du matin. Faisant abstraction du souvenir lugubre que ce meuble aurait pu rappeler, il se louait de la commodité qu'il en éprouverait et se disposait à y ranger ses papiers et ses documents. Mais, remarquant la quantité de poussière accumulée dessous, ou en arrière de certains tiroirs, il résolut de faire un nettoyage à fond.

Chaque casier fut ainsi visité et nettoyé. Le travail s'acheva par le plus grand tiroir, en bas et à droite. Or, entre le fond du meuble et celui de chaque tiroir, il y avait un espace de

trois à quatre pouces. Par cette voie large ouverte, la poussière, avec le temps, était venue s'accumuler au rayon du bas. Muni d'une brosse spéciale, Giraldi eut l'impression, qu'au fond du casier, sous sa brosse, un objet dur se déplaçait en heurtant contre les parois. Intrigué, il se baisse, étend le bras, et sa main saisit une petite boîte carrée, dont le velours cramoisi disparaît presque sous l'épaisse couche de poussière qui le couvre . . .

Depuis un quart d'heure les enfants étaient couchés quand Lucie, n'entendant plus le bruit du nettoyage, dans la chambre voisine, y entra à son tour, et elle trouva son mari rêveur, accoudé à la fenêtre ouverte, dans une pose qui lui était familière, regardant la nuit qui tombait. Sur une chaise, la lampe brûlait, et le grand tiroir était sur le plancher, tout près du nouveau meuble.

—Et tu as terminé ton "barda", dit gaiement Lucie en bonne canadienne; tu parais fatigué, ajouta-t-elle en riant: "On voit bien que tu n'as pas l'habitude du métier . . ."

—Laisse-moi respirer l'air pur, j'ai assez avalé de poussière répondit Léo, un peu gauche et sans se détourner: sa voix avait comme un léger tremblement; mais ce ne fut qu'une impression. Aussitôt, Lucie vint s'accouder près de lui, en posant un bras sur son épaule, dans un geste d'affectueuse confiance. Mais lui, d'un mouvement brusque et comme involontaire, se redressa aussitôt.

Elle le regarda étonnée et vit sur son visage une expression qui lui parut étrange et où elle sembla lire de la souffrance. Inquiète, elle demanda:

—Mais, qu'as-tu donc mon cher Léo, serais-tu malade?

—Mais non, dit-il très vite comme pour se reprendre et sur un ton qu'il s'efforça de rendre aimable.

Et ses yeux distraits faisaient semblant de contempler les feux qui, un à un, là-haut, s'allumaient dans l'azur sombre. Un profond silence régnait autour d'eux, et Léo, un pli au front semblait remuer des pensées qu'il ne disait pas.

Ayant ensuite replacé le tiroir, il évita de regarder le meuble où Monsieur Raimbaud avait déposé l'écrin et auquel Rodolphe pensait si souvent depuis plus d'un mois.

## XI

### EN VOIE DE REALISATION.

Depuis trois jours, Lucie avec une anxiété croissante veillait, guettant l'arrivée du "postillon." Une grande semaine, en effet, venait de finir, sans que Léo eût donné de ses nouvelles.

Enfin . . . la lettre tant désirée arriva. D'une main fiévreuse l'épouse inquiète brisa l'enveloppe et lut :

*Ma chère LUCIE,*

*“Excuse-moi d'être resté une longue semaine sans te donner d'autres renseignements que celui de mon arrivée à Détroit. Si j'ai attendu, c'est que je voulais t'annoncer autre chose que de vagues et problématiques espoirs.*

*Aujourd'hui, ce sont des réalités que je te présente. Cette fois, j'y suis! Et si j'en crois les appréciations aussi flatteuses que fondées de Monsieur Holden — qui est un maître en la matière — ce sera presque un grand homme que tu embrasseras quand je serai de retour. Je ne te dirai pas toutes les courses qu'il m'a fallu faire, toutes les informations que j'ai dû prendre, tant à Détroit qu'à Chicago qu'à Milwaukee, pour rejoindre cet homme rare et précieux.*

*Ma constance fut enfin récompensée et malgré son accueil froid et plutôt défiant du début, je parvins à l'intéresser dans l'espace de quelques minutes. . . Après lui avoir exposé que le carburateur est comme le coeur du moteur même, et que grâce à mon dispositif, la combustion de l'huile est complète, je lui en fis un croquis sommaire. Jamais je ne vis homme plus intrigué par mes explications, buvant mes paroles, pouvant à peine en croire ses oreilles.*

*—Et quelles économies d'huile pensez-vous réaliser?*

*—Plus de 50% de la dépense actuelle. J'estime qu'un seul gallon suffira pour couvrir une distance de 45 à 50 milles.*

*—Mais vous rêvez, me dit-il moitié souriant . . .*

*—Monsieur, je brûle du désir de vous prouver ce que j'avance.*

*—Alors il ajouta: si vous êtes certain du succès, adressez-vous à monsieur Kinsley, 7ième rue à Milwaukee; là, vous trouverez les meilleures conditions pour réaliser votre moteur idéal. Je l'installerai sur une de mes machines et m'offre à vous pour la mise au point.*

*N'est-ce pas, chère amie, la réalisation de mes désirs les plus ardemment caressés?*

*Or, il est entendu entre lui et moi, qu'aussitôt les expériences terminées, il sera mon seul commanditaire et se chargera de lancer l'entreprise*

*Selon lui, il y aura, en effet, un immense service rendu au public, presque une révolution dans l'industrie de l'huile miné-*

*rale et surtout, beaucoup d'argent à gagner. Jamais je n'aurais espéré conquérir d'emblée un allié de cette envergure.*

*Je dois visiter demain ses usines de construction, puis l'École d'automobiles, 3729 Woodward Avenue — Détroit — afin de me mettre au courant de certains détails techniques. Tout fait donc prévoir que je serai absent plus longtemps que je le croyais: trois semaines ou peut-être un mois.*

*J'aime à croire que les enfants sont toujours en bonne santé et qu'ils ne trouvent pas trop longue l'absence de leur Papa. Ne doute pas, que malgré la grande joie de voir enfin mon rêve sortir du domaine de l'hypothèse, il ne m'en coûte beaucoup d'être loin de vous. Mais cette séparation provisoire est adoucie par la pensée qu'elle sera le principe de notre bonheur futur.*

*Ecris-moi souvent, ma chère Lucie, et sachant mes préoccupations, ne t'inquiète pas trop des quelques délais qui pourraient se produire dans notre correspondance.*

*A Vous TOUS, mes baisers les plus affectueux."*

LEO

## XII

### L'ESSAI

Quand elle eut achevé de lire cette lettre, Lucie laissant tomber ses bras, leva les yeux et de son âme profondément chrétienne s'échappa ce cri spontané : "Dieu soit béni". Aux brillantes perspectives qu'on lui laissait entrevoir, à l'avenir magnifique qu'elle était en droit de rêver, pour elle et pour les siens, elle songeait peu. Une chose surtout lui était sensible : son mari ne s'était pas trompé, et la déception, le fiasco qu'elle redoutait tant, lui serait épargné.

Elle se rappelait encore la profonde impression que lui avait causée Léo, quelques semaines auparavant, lorsque par une belle journée de congé, ils étaient allés en "pique-nique" avec les enfants sur les bords du lac Saint-Louis. Devenu expansif tant par l'idéale température que par les charmes du site, dont il devait se souvenir plus tard, Monsieur Giraldi avait parlé à coeur ouvert; mais cette franchise n'avait pas été sans inspirer quelques inquiétudes à Lucie.

—Il ne tient qu'à moi de réaliser mon rêve.

—Elle avait eu comme un léger frisson.

—Et comment cela?

—Voici : quelqu'un met de suite dix mille dollars à ma disposition.

—Mais quel est donc cet ami si généreux ?

Léo eut un geste ennuyé.

—C'est tout ce que je puis te dire pour le moment. J'ai promis le secret et un secret absolu : je veux bien que ce soit une sorte de manie chez moi, mais que veux-tu, chose promise . . . est sacrée.

On ne m'impose pas d'autres conditions que le remboursement avec les intérêts dans un an. J'avoue que j'aurais préféré recevoir un secours d'ailleurs! . . . mais les circonstances ont souvent une grande influence sur nos décisions . . .

Lucie déconcertée, se taisait un peu triste : pour la première fois, son mari lui cachait quelque chose.

—Oui, reprit-il : qui veut la fin, veut les moyens; il faut savoir se décider. Avec rien, on ne fait rien. — Je rencontre ma chance, j'en profite ajouta-t-il en guise de justification.

Frappé du silence plutôt improbateur de sa femme, Giraldi questionna :

—Et tu ne dis rien de tout cela ?

—Que veux-tu que je dise, mon ami ? Tu parles de cette décision comme d'un fait accompli, il n'y a pas à revenir . . . Je pense te connaître assez, pour savoir que cette aide que tu as acceptée n'est pas incompatible avec ta dignité . . .

Léo prit un petit air détaché, qu'elle ne remarqua point.

—Evidemment . . . mais la question n'est pas là, ou plutôt . . . Du reste, je ne te cacherai pas qu'en cet instant décisif où il me fallut quitter le domaine de l'idée pour entrer dans celui de la réalisation, j'éprouvai une indicible appréhension . . . Si je m'étais trompé, si j'avais failli . . . L'oubli d'un détail, d'un rien suffit à rendre vaines les conceptions les plus ingénieuses. Mais cela, qui eût pu me le dire, sinon l'expérience ? Du reste, je ne risque pas grand'chose.

—Mais pardon, reprit tranquillement Lucie. Je ne te reconnais plus mon ami : tu risques pour le moins de nous endetter de dix mille dollars, trouves-tu que ce soit peu de chose? . . .

—Nous endetter . . . nous endetter . . . ?

Il semblait ne pas comprendre. — Puis soudain :

—Oui, si je me trompais! . . . mais tu peux m'en croire, je suis sûr de mon coup; d'ailleurs . . . tu verras . . . tu verras . . .

Et c'était quelque temps après ce beau jour d'été passé au bord de l'eau et qui aurait dû être un délassement, que Léo

Giraldi partait pour Détroit, à la conquête de sa réputation, peut-être de la fortune.

Les joies de ce monde sont courtes. La semaine qui suivit la réception de l'heureuse nouvelle, réservait à Lucie d'autres angoisses.—Depuis le départ de son mari, en effet, un mouvement instinctif la portait à suivre la chronique des courses de vélodromes qui tient une large place dans les informations sportives.

Or, ce jour-là, les lignes suivantes lui tombèrent sous les yeux; l'entrefilet avait pour titre :

*“Deux Automobilistes qui l'échappent belle.”*

Les exercices d'hier, au grand Vélodrome de Chicago, firent enregistrer deux victimes de plus, dont le célèbre chef d'usine, Monsieur Holden, et un jeune inventeur montréalais du nom de Giraldi. Ce dernier, dessinateur-industriel, de profession, et employé aux Bureaux de la “Canadian Motors Limited” de Montréal, prétend avoir découvert un moteur capable de tripler l'énergie que déploie le “Lyman-B” tout en réduisant de 50 % la consommation de l'huile. C'est en faisant l'essai de ce nouveau et merveilleux modèle, que s'est produit l'accident. Dans la rapidité d'un tournant trop brusque, une des roues vint à déraper et provoqua le capotage du véhicule.

Monsieur Holden en fut quitte pour une foulure au poignet; tandis que son compagnon, qui avait plusieurs éraflures au visage, fut relevé sans connaissance. Porté sous une tente-ambulance, où lui furent prodigués les soins les plus pressés, le courageux inventeur voulut reprendre dans l'après-midi même, les épreuves du matin, interrompues par ce funeste accident. Il refit une à une toutes les expériences dont il s'agissait d'établir la supériorité, et finalement devant un jury d'experts, obtint le Brevet officiel qui proclamait le Moteur “GIRALDI” Grand Prix de l'Exposition de Chicago.

Le journal tomba des mains de Lucie :

—Mon Dieu, murmura-t-elle toute pâle, je sentais qu'il fallait une rançon à sa gloire . . .

Puis, encore toute tremblante d'émotion, elle s'assit à la table-bureau nouvellement acquise, et laissant courir sa plume, écrivit :

*Mon cher LEO,*

*C'est l'âme encore toute bouleversée par le récit de l'accident dont tu as été victime que je t'écris. Je ne saurais te dire*

*l'émotion ressentie, quand ton nom m'apparut dans le journal! Aussi, comme j'ai remercié le bon Dieu de t'avoir miraculeusement épargné, d'avoir conservé à nos enfants le plus tendre des pères et à moi l'ami le plus fidèle; oserais-je ajouter : et . . . parfois bien imprudent? . . . As-tu songé au malheur qui eût été le nôtre, si l'accident t'avait coûté la vie? . . . Crois-moi, mon cher Léo, s'il faut payer la fortune par tant de dangers et d'angoisses, renonce à cet avenir brillant que tu entrevois, si moi et nos enfants risquons de te perdre.*

*Je n'ai jamais rêvé pour nous d'autre condition que celle où nous vivons, ni d'autre ambition que de travailler ensemble, de vivre unis de coeur et d'esprit, enfin de ne goûter d'autre bonheur que celui que Dieu répand sur les familles qui cherchent leurs plaisirs dans leur devoir.*

*Les enfants sont sages, Jean est complètement guéri et tous nous avons hâte de te revoir.*

Par retour du courrier elle reçut ces lignes :

*Ma chère LUCIE,*

*Où, je l'avoue, j'ai eu tort de ne t'avoir pas prévenue de mes intentions. Je croyais bien faire, et n'avais pas même l'idée qu'un accident pût survenir. Mais ton affection exagère les choses et ma vie eût-elle été sacrifiée, qu'il eût fallu encore se réjouir du succès remporté par le nouveau modèle que je viens de faire breveter. Ce ne sera que dans quelques années qu'on en connaîtra l'écrasante et universelle supériorité.*

*Tu me connais assez pour savoir que ni la richesse ni la célébrité ne vaudront pour moi la douceur de cette pensée : "J'ai rendu service à l'humanité, j'ai contribué au bien-être des humbles et agrandi le champ de la science".*

Ces idées nobles et viriles que Lucie comprenait et savait apprécier, ravivèrent ses énergies, comme en témoigne cette phrase qu'à la fin de sa lettre à l'absent elle avait ajoutée en post-scriptum :

*"Fais ton devoir; nous prions Dieu pour toi".*

### XIII

#### LE TRIOMPHE

Le Grand Prix décerné au "Moteur Giraldi" n'avait pas tardé à attirer l'attention des professionnels de l'auto et dans les

revues scientifiques des Etats-Unis comme du Canada, on signalait l'événement avec force louanges et avec tous les détails de construction révélés jusqu'alors. Mais la réaction ne tarda pas à se manifester; bien vite deux camps se formèrent : d'un côté les sceptiques, qui de parti pris plutôt qu'à l'aide d'arguments, mirent leur amour-propre à nier ce qui les dépassait; de l'autre les vrais amis du progrès, assez grands pour reconnaître le mérite et y applaudir en quelque lieu qu'ils le rencontrent.

Il s'ensuivit des controverses, puis des polémiques ardentes, où chacun mit à contribution toutes les ressources de sa rhétorique pour le besoin de son parti. Une revue française ayant traduit quelques articles de l'"American Scientific", des hommes compétents et de bonne foi qualifièrent de merveilleux, les résultats obtenus par le "Moteur Giraldi" et ne ménagèrent pas les éloges à l'ingénieur inventeur.

Une sorte de revirement se produisit dans l'opinion grâce auquel l'auteur du système nouveau fut moins discuté; on lui fit crédit d'un peu de patience, en attendant qu'une grande démonstration publique imposât sa supériorité avec une évidence indiscutable.

Pendant ce temps, Monsieur Giraldi ne quittait pas les ateliers "Kinsley" de Milwaukee; secondé par des mécaniciens et des ingénieurs de l'établissement, il travaillait sans relâche à la mise au point de son appareil; il avait dû modifier certains détails de sa conception primitive, mais n'avait éprouvé aucune désillusion quant au principe même de sa découverte, et il entrevoyait déjà pour l'avenir bien d'autres succès, grâce à des perfectionnements successifs, qu'il se sentait de taille à réaliser.

Au cours de cette période fiévreuse, pendant laquelle l'espoir et l'orgueil du triomphe gonflaient son cœur, ses auxiliaires admiraient son ardeur au travail, sa tranquille et froide volonté et l'instinct presque infaillible par lequel, il suppléait au point de vue technique, l'expérience qui lui manquait encore.

Toutefois, il eut à compter avec l'envie et la méchanceté humaines, car toute gloire qui s'élève, appelle sa contingence de haines suscitées ou par des intérêts froissés, ou par des motifs moins avouables encore.

Un jour, Léo Giraldi trouva brisées plusieurs pièces de son carburateur; un autre jour, à la veille d'une expérience, du gravier fin ayant été jeté dans les cylindres eût causé un fatal accident, sans la perspicacité prévoyante du jeune inventeur. Nul de ces attentats n'avait réussi à le décourager, et il en éprouvait plus de peine que de crainte, attribuant à des étrangers ces actes de jalousie haineuse.

Restée seule avec les enfants, Lucie attendait le retour de son mari avec une résignation plutôt inquiète. Les journaux, heureusement gardèrent le silence sur ces tentatives criminelles qui avaient menacé Léo et dans son oeuvre et dans sa vie.

Or, la démonstration attendue, la grande épreuve qui devait consacrer officiellement le triomphe ou l'échec du moteur nouveau, devait avoir lieu à Chicago le 26 juillet au grand Vélodrome de la Cité.

Six maisons ou Compagnies formant un total de 14 machines avec des modèles différents de moteurs, allaient entrer en concurrence. Par une après-midi splendide, la foule des spectateurs, évaluée à plus de cent mille, avait envahi les gradins de l'estrade, dont la toiture, ce jour-là, devait être particulièrement appréciée, étant donnée l'ardeur du soleil.

Partagées en deux séries, les voitures portant leur grand numéro matricule à l'avant, viennent s'aligner devant le kiosque surélevé où trône le Jury. Armé d'un puissant porte-voix, le Gérant-Directeur des courses, rappelle en termes sonores quelques articles du règlement, puis le coup de cloche retentit. C'est un spectacle magnifique, véritable salon de l'Automobile qui remue comme au Cinéma.

La piste est à la fois la ligne de mire et la trajectoire du projectile qu'est la voiture. Il y a le chemin à suivre, le voisin à éviter, le rival à dépasser. Il n'y a pas que la vitesse qui tend ses pièges mortels: les nerfs du chauffeur, les cris des assistants, les cent mille paires d'yeux qui l'électrisent, la victoire qu'il entrevoit dans un nimbe lumineux, autant de stimulants à contrôler, de dangers à éviter. . .

Le neuvième et avant-dernier tour de piste va être achevé par la voiture qui détient le record de la vitesse; elle est suivie de près par la voiture No. 7 que dirige Giraldi lui-même. Quatre concurrents sont encore en présence. De nouveau la cloche a sonné rappelant que ce tour, qui est le dernier, va être décisif.

Avec une ardeur égale, les deux rivaux de tête luttent de vitesse et se distancent à peine de quelques pieds. C'est alors qu'au sein d'une immense clameur de cent mille voix, le "Char" de Léo Giraldi, rasant pour ainsi dire la clôture, parvient au tournant à se glisser entre celle-ci et son rival et franchit la ligne du but par un pied d'avance sur son concurrent. Dans un tonnerre d'applaudissements où s'agitent cannes chapeaux et mouchoirs, éclatent les *hourras* pour le No. 7.

Une semblable épreuve ayant eu lieu pour la deuxième série de voitures, on mit alors en présence les vainqueurs de chaque course pour décider du championnat final.

Les deux chars rivaux sont côte à côte. . . Environnés par la foule de leurs partisans respectifs, qu'un même enthousiasme excite jusqu'à la frénésie, les concurrents, calmes, le sourire aux lèvres remercient de la voix et du geste.

Prenant ensuite leur position, ils attendent l'esprit et les nerfs tendus, le déclanchement qui sera le signal de leur infortune ou d'un triomphe incomparable. Une seconde encore, puis, dans le ronflement des moteurs, le coup de cloche résonne, lançant à toute vitesse les deux machines qui durant près d'un demi-tour se tiennent à la même hauteur. Bientôt le No. 3 prend de l'avance en déchaînant les "hourras" des spectateurs. Le No. 7, que pilote Giraldi, semble résigné à suivre son adversaire à la distance d'un demi-arpent environ. Mais au huitième tour l'habile chauffeur, faisant appel à toutes ses réserves d'énergie, fonce avec une vitesse vertigineuse, réussit à reprendre la tête du mouvement; puis, d'aussi près que la prudence le lui permet, une seconde fois, il rase la clôture intérieure. En vain, son adversaire le talonne, Giraldi les bras nus, les cheveux au vent, une forte paire de besicles sur les yeux, accélère, tient tête au rival. Tandis que la cloche sonne, électrisé par les vociférations de la foule, il franchit la ligne 5 secondes avant son concurrent.

Des estrades, la foule comme un flot qui déborde, envahit la piste de courses et dans un transport délirant, le vainqueur est hissé sur les épaules de ses partisans qui lui font un triomphe comme à un général romain au retour d'une expédition glorieuse.

C'était le triomphe du "Moteur Giraldi" c'était la fortune, c'était la gloire. Demain, le portrait du Champion sera dans les journaux des deux Pays et son nom dans toutes les bouches. On parlera de lui comme d'un héros de la science, d'un pionnier de la civilisation, d'un bienfaiteur de l'humanité. . .

Et pourtant, dans cette même voiture qui avec lenteur comme pour mieux le laisser voir à la foule, le ramenait à l'Hôtel où il avait pris pension, Léo GIRALDI restait distrait, silencieux, presque sombre. Il possédait ce qu'il avait souhaité, et ne paraissait pas rayonnant. Son regard avait cette froide fixité que Lucie connaissait bien et qui n'était pas sans la laisser rêveuse elle-même. Giraldi semblait regarder en soi, quelque chose de morne et d'amer, plus fort que la fortune et la gloire et qui lui faisait oublier son triomphe.

## XIV

## VIE NOUVELLE.

.....  
.....

Des années ont passé, depuis le jour du grand triomphe à Chicago. Avec la gloire, la fortune est arrivée. Devinant les immenses profits dont le "Moteur Giraldi" serait la source, une compagnie américaine qui comptait monsieur Holden parmi ses principaux actionnaires, offrit à l'inventeur un million de dollars pour l'achat de son Brevet, ou plus exactement, six cent mille dollars au comptant, et quatre cents parts de "mille dollars" comme actionnaire.

Jamais dans ses rêves les plus ambitieux, Léo n'avait atteint à ces proportions. Chose singulière, il ne fut pas plus ébloui par la fortune que par la gloire. Il accueillit ses succès financiers avec le même sang-froid que ses triomphes d'inventeur.

Sans cesser de travailler à des perfectionnements de détail, il se tenait au courant des inventions nouvelles, et continuait des études techniques, qui bientôt, consacrèrent sa réputation de savant. Il passait néanmoins au milieu de la célébrité et des adulations, avec une indifférence souveraine, jaloux de conserver la simplicité, l'austérité même de sa vie, chose si rare, dans cette catégorie de gens désignés sous le nom de "parvenus."

Une de ses distractions favorites, durant la belle saison quand elle le trouvait en ville, était d'accompagner sa famille en faisant le tour de l'île de Montréal. La vue de l'eau, les sites variés, la fraîcheur du Fleuve lui plaisaient.

Lui-même, conduisait sa superbe limousine, dont le moteur qui avait fait sa gloire et sa fortune, avait dans son ronflement, un charme à nul autre pareil. Invariablement la promenade se terminait par une visite au cimetière de la Côte des Neiges. La modeste croix de bois, située au bas d'un tertre, du côté ouest, avait fait place à un splendide monument de granit, d'où en lettres d'or se détachaient ostensiblement ces mots: "Famille GIRALDI."

A quelques arpents plus loin, il y a des fleurs fraîche écloses. Sur la funèbre corbeille qu'entoure une simple grille de fer, une pitié inconnue entretient des plantes vivaces veille sur ce coin de terre, s'attachant à le préserver de l'oubli.

Au pied de cette tombe isolée, qui ne reçoit que d'anonymes prières, on ne voit jamais personne se mettre à genoux.

Les employés du cimetière, cependant, jamais n'y laissent poindre une mauvaise herbe. Et quand les pieuses familles canadiennes, par les derniers beaux jours d'octobre, aux environs de la Toussaint ou de la Fête des Morts vont rendre visite à leurs défunts, la tombe des époux "Raimbaud" ne détonne pas dans la mélancolique toilette, dont ces jours-là, se pare le Champ du Repos.

M. Giraldi devenu sujet britannique, plusieurs fois déjà, avait été sollicité en vue de l'arène politique, où il ferait sans doute grande figure. Tour à tour, libéraux et conservateurs étaient venus faire miroiter à ses yeux le prestige qui s'attache à un siège de député, ou de conseiller législatif. Avec une fermeté et un dédain assez peu communs, il avait répondu à toutes ces avances par ces mots: "Ma politique à moi, c'est la science et ma famille."

De son argent, du reste, il faisait un noble emploi. Après avoir agrandi sa résidence d'Outremont, qu'il embellit d'un superbe jardin anglais, il fit l'acquisition de la Villa des Cèdres sur les bords du lac Nominingue où chaque année, la famille allait passer la belle saison. Il avait rompu avec son noir pessimisme et ouvert de nouveau son âme aux idées généreuses de solidarité et de philanthropie.

Songeant à ses débuts laborieux par défaut de ressources pécuniaires, il voulut doter de plusieurs bourses les Ecoles Technique et Polytechnique de Montréal pour aider certains jeunes gens de talents, mais dépourvus de fortune.

Les oeuvres catholiques n'avaient pas de meilleur soutien que Monsieur Giraldi; il s'intéressait de préférence aux jeunes, abandonnés à eux-mêmes. Il suffisait de lui faire savoir que tel orphelin était dans la misère, pour qu'aussitôt il intervînt.

Mais, dans cette catégorie d'infortunés, Rodolphe Raimbaud était demeuré au premier rang des préoccupations du millionnaire. Au lendemain de son changement de fortune, il s'était ouvert à son épouse de l'intérêt que, malgré tout, il avait conservé pour le malheureux jeune homme.

— Coupable ou non, disait-il, il n'en est pas moins digne de pitié. Qui sait où il est? et ce qu'il fait à présent! . . . Seul, dans la vie, exposé à toutes les tentations, à toutes les défaillances, n'est-il pas la triste victime d'une irrémédiable déchéance? . . . Si l'on savait, il serait peut-être encore temps de lui tendre la main, de guérir cette âme ulcérée, de sauver enfin cette jeune existence, de la honte et de l'abjection . . .

Ce n'était pas sans quelque étonnement, que Lucie voyait son mari s'intéresser si fort à celui pour lequel il avait autrefois manifesté une indifférence plutôt hostile. Mais, au fond, elle s'était réjouie de ce réveil de bons sentiments, si bien en harmonie avec les siens propres.

Un jour, que Monsieur Giraldi s'entretenait avec le Chapelain de Notre-Dame de Pitié, de son grand désir de retrouver le disparu, le prêtre avait répondu :

—Je n'en ai pas eu de nouvelles depuis au moins sept ans.

—Comment, dit Monsieur Giraldi, en pâlisant :

—Vous avez déjà entendu parler de Rodolphe Raimbaud ?

—Oui, je reçus à cette époque continua le prêtre, une lettre venant de Troy (E.-U.) portant comme en-tête: "Institut Grant" elle était écrite et signée par l'aumônier catholique desservant l'Etablissement. Tenez, en cherchant dans mes papiers, peut-être vais-je encore la retrouver. Le prêtre, après avoir vidé maints tiroirs et cartons, poussa enfin un cri de joyeuse surprise: la voici justement. . . Il la remit à son interlocuteur, qui avidement y lut les lignes suivantes:

TROY, le . . . . . août 19 . . . .

Institut GRANT.

*Monsieur l'Aumônier.*

*Un jeune homme blessé, qui se trouve dans cette Institution, où je remplis par intérim les fonctions du ministère sacré, me charge de vous demander ce qui suit :*

a) *Ce qu'est devenu Monsieur Raimbaud, que vous devez bien connaître, me dit-il?*

b) *Si l'on a retrouvé l'écrin.*

*Sans connaître la signification de ces questions, je vous les soumetts fidèlement, rendant ainsi un service de charité, à ce pauvre malade, qui de toutes façons, me paraît avoir beaucoup souffert, quoique bien jeune encore. . .*

*Plus tôt vous pourrez me renseigner, mieux ce sera dans l'intérêt du patient.*

*Veillez agréer, Monsieur l'Aumônier, l'expression de ma religieuse gratitude en N. S.*

A. SMITH,

*Aumônier intérimaire.*

—Mais c'était lui, s'écria Monsieur Giraldi stupéfait. .

—C'est mon avis répondit le prêtre. Je fis à la lettre, la réponse que vous devinez; puis n'ayant pas reçu d'autres informations, je me déterminai, deux semaines après, à redemander des nouvelles du malade. Or, voici encore justement la réponse que je reçus:

*Monsieur l'Aumônier,*

*Le malade en question, et dont j'ignore le nom, a quitté l'Etablissement à mon insu, bien qu'imparfaitement rétabli, devant ainsi de trois jours l'octroi de son certificat de sortie. Il semble désormais difficile, sinon impossible de retrouver ses traces. dans la cohue d'une ville, telle que celle-ci.*

—C'était bien lui, vous voyez, dit le prêtre; seulement, cette démarche étant faite, il a craint de laisser une piste. Cette précipitation dans sa sortie, n'est qu'une preuve de culpabilité de plus, ajoutée à tant d'autres. . .

Monsieur Giraldi ne répondit pas.

Mais le lendemain, il écrivit au Chef de Police de la Cité de Troy, auquel il fournissait tous les renseignements possibles, dans l'espoir d'obtenir à son tour l'identification de Rodolphe; ce fut en vain. Le seul résultat réel de la démarche, fut la dépense d'environ un millier de dollars.

Après deux nouvelles tentatives, aussi inutiles que la première, comprenant qu'il se heurtait à l'impossible, Monsieur Giraldi abandonna toutes les recherches, ne comptant plus que sur les chances d'ailleurs fort aléatoires du hasard.

C'est mû par le même sentiment de sympathique intérêt, qu'il veillait à l'entretien de la tombe des époux "Raimbaud" la préservant des outrages du temps et des délaissements de l'oubli.

## XV

### DANS L'INTIMITE.

Dans le jardin d'agrément qui avait surgi d'un terrain vague acheté à la ville d'Outremont et qu'il avait transformé avec art, Monsieur Giraldi s'était réservé quelques carrés, qu'il ne dédaignait pas, à ses heures de loisir, de bêcher et d'entretenir lui-même.

Il trouvait dans cet exercice plus d'avantages pour sa santé, que dans des parties de "Golf" où la société des joueurs et l'assujettissement aux règles du jeu, lui imposaient une contrainte, dont sa nature indépendante s'accommodait difficilement.

Par une gaie matinée de la fin de juin, nous le trouvons assis dans une berceuse, sous sa tonnelle au feuillage vert tendre. Sur un guéridon rustique, des livres épars, du papier à lettre à son chiffre, un encrier massif avec tous ses accessoires. Léo aime à travailler là, en plein air, dans la paix de cette nature, dont les charmes sont toujours nouveaux. La côte verdoyante du Mont-Royal, les cris des oiseaux, le vol chantant des abeilles, qui dans l'air parfumé, sous les rayons solaires, vont à leur laborieuse et poétique besogne, tout cela est bien fait pour griser l'âme de joie, de bonheur et faire monter un "merci" vers l'Auteur de tant de bienfaits.

Pourtant ce matin-là, monsieur Giraldi ne travaille pas. Un journal à la main, appuyé au dos d'un large fauteuil d'osier, la tête en arrière, ses yeux regardent sans voir, le plafond de verdure qui l'abrite de sa fraîcheur bienfaisante.

Il a conservé son allure dégagée d'autrefois. Vif et nerveux, son physique a gagné légèrement d'embonpoint; sa moustache garde le pli jeune de jadis, ainsi que sa noire chevelure, où pas un fil d'argent ne paraît encore. Mais, il y a beaucoup plus de rides qu'autrefois, sur le front pensif; et par instant, quand il est seul, surtout, il porte sur le visage des traces de fatigue.

Le journal est tombé sur ses genoux; ses yeux sont mi-clos; de toute sa personne, semble se dégager une lassitude profonde.

Soudain, tout proches, des pas légers font crisser le sable de l'allée: il ne les entend pas. Un visage encore jeune s'encadre dans la baie de verdure: il ne le voit pas.

C'est Lucie son épouse bien-aimée, qui surprise du silence dont s'enveloppe son mari, vient s'informer. Elle a gardé, elle aussi l'allure jeune, malgré ses quarante printemps; en toilette du matin elle est là, immobile dans les frondaisons, regardant Léo qui rêve et, comme une sorte de mélancolie, se reflète dans son regard affectueux et compatissant.

Mais le rêveur a fait un mouvement; il pousse un profond soupir en se redressant; ses yeux tombent sur la statue vivante qui, dans un cadre de verdure et de soleil, lui sourit aimablement.

—Tu étais là... fit-il avec surprise? Je ne t'ai pas entendue venir... et il eut un imperceptible froncement de sourcils.

—Toujours dans les nuages!... Je te regardais rêver mon ami...

Elle s'assied, puis la conversation commence.

—Tu devrais laisser tes livres, mon cher, et te reposer. Je t'assure, tu sembles fatigué; c'est la même réflexion que me fai-

sait Madeleine, il y a quelques instants. Songe d'ailleurs que tu n'as plus trente ans.

Faisant un effort comme pour chasser les nuages de son front soucieux :

—C'est cela, dit-il, avec un sourire de commande :

Aussi bien de me dire, que je suis plus qu'un débris vénérable.

—Non reprit-elle d'un ton demi-badin ; tu ne veux pas saisir ma pensée. J'affirme seulement qu'il y a en toi, des traces de fatigue très réelles. Pourquoi ne pas aller passer un mois à la "Villa des Cèdres" ? L'air du lac Nominique te reposerait et ferait du bien aux enfants, surtout à Jean, qui n'est pas encore bien remis de sa grippe.

Qu'as-tu besoin encore de tant étudier, de tant réfléchir ? ne sommes-nous pas assez riches, n'es-tu pas assez connu, tant au Canada qu'aux Etats-Unis ?

Il y avait dans sa voix une fierté naïve et sincère, un certain orgueil de voir l'époux de son choix, qui parti de rien, s'était élevé, sans autre appui que sa ténacité intelligente, à la plus brillante destinée.

Léo Giraldi secoua la tête :

—La richesse et la gloire, comme ce serait peu, si l'on n'avait pas le travail . . .

Peu touchée de la valeur de l'argument, Lucie reprit :

—Veux-tu que je te dise Léo ? Je crains que tu ne sois pas heureux! . . .

Et comme il voulait s'expliquer :

—Laisse-moi finir toute ma pensée. Comme toi, j'estime que la fortune ne dispense pas du travail ; que celui-ci est salutaire et sanctifiant ; mais songe à la somme énorme que tu as fournie ces dernières années . . .

En vain Léo voulut lui objecter que . . .

Coupant court à ses dissertations, elle ajouta :

—Il y a en toi quelque chose que j'ignore et qui me semble bien mystérieux . . .

Atteint par ce coup droit, Léo secoua la tête en tâchant de sourire.

—Que veux-tu qu'il y ait en moi ? Pourquoi ne serais-je pas heureux ? Que me manque-t-il ? Je suis encore un peu fatigué, il est vrai, et ce n'est pas étonnant ; d'ailleurs, pour te faire plaisir, nous allons partir sous peu pour la "Villa des Cèdres".

Et gaiement, sur un ton d'affectueuse raillerie :

—Ne crois pas, pour autant, voir disparaître de mon front ce pli fatal sur lequel, j'ose le dire, tu échafaudes tant d'hypothèses invraisemblables. Tu oublies qu'un inventeur est l'esclave d'une idée : quand elle dit : "En avant" il faut qu'il la suive. Oui, j'ai une grande idée, que je ne te dis pas maintenant ; mais fais-moi confiance ; tu sais si je t'ai déçue jusqu'à cette heure ! . . .

Lucie un peu rassérénée voulait ajouter encore . . . quand un visage souriant vint brusquement s'interposer entre le soleil du dehors et la pénombre de la tonnelle.

—Suis-je indiscrète, demanda Madeleine l'aînée de leurs enfants ?

—Non ma chérie, répondit sa mère ; viens t'asseoir ici entre nous deux ; puis riieuse et tendre, sur les deux visages qui lui sont chers, elle dépose un joyeux et cordial baiser. Grande et forte pour ses dix-neuf ans, Madeleine dans sa claire toilette de printemps, fait l'orgueil des siens ; aussi dans les yeux de Monsieur Giraldi brille un éclair de fierté.

Mais voici qu'un galop retentit dans les allées ; parmi les bosquets et les pelouses on entend une voix stridente : "D'leine... D'leine . . . c'est celle de Jean, espiègle de onze ans, qui à son tour fait irruption sous la tonnelle familiale. Soudain, il s'arrête interloqué. Où est-elle ? Preste, Madeleine s'est dissimulée derrière le siège de son père et Jean déconfit, regarde ne comprenant rien au stratagème. Mais bien vite la réflexion est venue : le voici qui cherche autour de la tonnelle et Madeleine dépitée, s'échappe riieuse, à pas précipités : et la course de reprendre de plus belle, au milieu des cris de joie, à travers les bosquets et les allées, sous le soleil de midi qui rutilé.

Les enfants partis, les époux se regardent, souriants attendris. Cette folâtre gaieté, toute pétrie d'affectueuse candeur, qui devant leurs yeux vient de passer comme un éclair ravissant, n'est-ce pas tout leur amour, leur vie même ?

Il leur manque, il est vrai, le sage Gaston, qui est déjà dans ses quinze ans et suit les cours professionnels de l'Ecole Technique. Mais Madeleine et Jean remplissent la maison d'une joie si bruyante, qu'ils comptent bien pour trois . . .

Lucie s'est levée :

—Il est midi passé, mon ami. Je te laisse ; que ta rêverie ne t'absorbe pas au point de te faire oublier l'heure du dîner . . .

—Sais-tu que j'ai invité Hippolyte à manger avec nous ?

—Oui, Madeleine me l'a dit.

Et regardant son épouse s'éloigner, puis disparaître derrière un massif de verdure, ces paroles qu'elle avait dites, reviennent à l'esprit de Léo :

“Je ne sais pas : mais il y a en toi quelque chose que j'ignore.”

Ses traits, alors, s'assombrirent de nouveau, et il retomba dans sa morne et coutumière mélancolie. . .

## XVI

### ESPOIRS DEÇUS.

L'élévation de fortune avait peu modifié les habitudes antérieures de la famille Giraldi; leurs relations étaient peu nombreuses et tout à fait étrangères aux mille futilités de la vie mondaine, qui ne sont trop souvent que les passe-temps conventionnels de gens oisifs et ennuyés.

L'ardent travailleur qu'avait toujours été Léo Giraldi, préférait à tous autres délassements, l'entretien de son jardin, les promenades en famille, spécialement sa tournée favorite en automobile, en côtoyant les rives qui enserrant d'un lien liquide la grande île où s'étale l'immense Métropole Canadienne.

Aussi, de la foule des amis qui s'était présentée au lendemain des jours heureux, quatre ou cinq familles seulement qui se firent les auxiliaires des pieuses libéralités de Madame Giraldi continuèrent à fréquenter son salon. Les autres craignant d'y rencontrer plus de pauvres haillons que de robes de soie, s'en étaient vengés en disant que les “GIRALDI” étaient restés “peuple” ce qui faisait sourire dédaigneusement ces intimes de circonstance.

Ami de vieille date, l'Aumônier de Notre-Dame de Pitié ainsi qu'un autre ecclésiastique de ses connaissances, avait ses entrées libres dans la maison de monsieur Giraldi. Le digne Prêtre connaissait le tiédeur de Léo au point de vue religieux, et dans le fond de son âme, la déplorait. Mais sur les questions morales et sociales, le clergé trouvait en lui un auxiliaire dévoué. Jamais on ne faisait en vain appel à sa collaboration.

Par son caractère, comme par ses idées, il semblait prédestiné à revenir à la pratique de cette foi, qu'il avait pu oublier mais n'avait jamais reniée; plus d'une fois par jour, sans doute la pensée de convertir son ami, revenait sur les lèvres du saint prêtre durant ses longues oraisons.

Un autre familier de la maison Giraldi était Hippolyte Paillard, le secrétaire privé de l'inventeur.

La renommée grandissante de monsieur Giraldi et ses multiples relations, lui imposèrent la nécessité d'un collaborateur jeune et intelligent. Il le voulait d'une vie digne et correcte, présentant toutes les garanties de capacité et d'honorabilité. De cet auxiliaire idéal, il voulait faire son ami et plus tard, le confident auquel il s'ouvrirait de ses projets, de ses rêves, et qui pourrait en assurer l'exécution.

Longtemps il avait caressé l'idée de voir son fils aîné, le paisible Gaston, remplir ce rôle brillant. C'est dans ce but qu'il l'avait poussé à faire des études techniques préparatoires à cette profession. Mais les goûts du jeune homme étaient tout autres. Subissant plutôt l'influence de sa pieuse mère, celui-ci, se sentait de l'attrait pour la vocation ecclésiastique. Il s'en ouvrit discrètement à Madame Giraldi, dont la surprise n'eut d'égale que la joie.

Cependant, elle affecta d'attacher peu d'importance à cette déclaration, qu'elle accueillit avec un sourire dubitatif; elle attendit que de nouvelles ouvertures vinsent témoigner de la sincérité de l'enfant. Après avoir acquis la certitude que tels étaient bien les goûts et la volonté de son fils, elle vit alors se dresser l'obstacle insurmontable, à savoir, l'opposition paternelle, à tel point, qu'elle n'eut pas même l'idée de l'affronter.

Cependant, sa joie était grande et son bonheur bien intime, car elle voyait sa prière exaucée. Depuis le jour de leur mariage, la pieuse Ca. adienne s'était flattée, en gagnant le coeur de son mari, de le ramener à la pratique de leur commune religion, dans laquelle, heureux et sages avaient grandi leurs enfants. Que de prières, que de sacrifices accomplis à cette fin. Qui dira les tentatives prudentes, mais infructueuses faites dans ce but.

Toujours, sur le front de l'époux restait ce pli, cachant un secret et une obstination qui la blessaient au plus profond de l'âme. C'est alors, que pour faire rentrer au bercail de l'Eglise cette âme si chère, elle avait fait à Dieu le sacrifice de l'un de ses enfants, dans l'espoir que cette offrande unie aux prières du fils, ferait enfin triompher la grâce dans l'âme du père.

Ne sachant quel parti prendre dans cette affaire délicate, dont le dénouement pouvait avoir une si grande répercussion sur la vie de famille, Lucie résolut de prendre les conseils de l'Aumônier et de s'en remettre complètement à sa prudence. Bien des prières avaient été faites en vue de l'issue favorable. Aussi quelle ne fut pas la stupéfaction de Lucie, quand elle vit le calme

avec lequel son mari avait reçu la nouvelle. Au lieu de l'opposition invincible qu'elle attendait, elle rencontra, sinon un consentement direct, du moins une indifférence respectueuse pour la volonté de son fils.

Au fond monsieur Giraldi ne croyant pas à la persévérante détermination de son aîné, comptait bien qu'un jour ou l'autre le jeune homme reviendrait de lui-même sur sa décision, sans avoir de griefs à formuler contre personne relativement au choix de sa carrière. Monsieur Giraldi ne connaissait encore rien de la puissance des prières d'une mère chrétienne sur le cœur de Dieu. Au mois d'octobre de la même année, Gaston entra au Grand Séminaire de Montréal, conscient du rôle providentiel que les sacrifices de sa bonne mère lui avaient dévolu.

N'ayant pas trouvé dans son aîné les goûts qu'il se serait plu à y voir, Monsieur Giraldi avait tourné ailleurs ses regards. Actionnaire lui-même de la grande Compagnie américaine qui lui avait acheté son Brevet d'Inventeur, il s'adressa à son Président, monsieur Holden, pour obtenir le collaborateur qu'il souhaitait.

Des liens d'amitié les avaient unis, depuis qu'ensemble, ils avaient collaboré au succès du "Moteur Giraldi".

Après lui avoir exposé longuement ses plans et son désir, le père de Gaston reçut la lettre suivante :

*Cher Monsieur et Ami,*

*Enchanté de pouvoir vous être agréable, je crois avoir sous la main le personnage de vos rêves. Il a nom Hippolyte Paillard; il est encore jeune, entre vingt-cinq et vingt-sept ans; c'est comme vous le désirez, un fanatique de l'automobilisme. Son nom d'ailleurs doit vous être connu, car il a été le Champion des courses en Floride l'été dernier, et il vient de gagner la coupe DAVIS & COY dans le Tournoi de Chicago, il y a eu hier huit jours.*

*Il est assez instruit, d'une vie digne et consacrée au travail: c'est le self-man, par excellence. Parti de rien, il s'est formé, à force d'énergie et de tenacité. Orphelin de bonne heure, il est, je crois, originaire de l'Acadie, car avec un accent particulier, il maîtrise très bien les langues française et anglaise. Comme caractère, c'est un silencieux, un peu taciturne; il semble fier, au premier abord, mais au fond, il me paraît excellent jeune homme.*

*Dites-moi s'il ferait votre affaire; pour mon compte, je suis incapable de trouver mieux.*

Quinze jours après le reçu de cette lettre, Hippolyte Paillard était devenu le Secrétaire de monsieur Giraldi.

C'était un jeune homme d'une taille moyenne, un peu vieilli par une barbe noire qui durcissait ses traits réguliers. Sa mise d'une élégance sobre, dénotait l'homme de goût. Bientôt monsieur Giraldi s'aperçut que son ami, monsieur Holden n'avait rien exagéré, et que l'intelligence comme les connaissances techniques de son collaborateur, étaient au-dessus de la moyenne.

Plein de déférences et d'admiration pour celui qu'il n'appelait que son cher Maître, Hippolyte, faisant trêve à sa réserve coutumière, devenait prolix et aimable dans la compagnie de monsieur Giraldi. Mais, en toute autre circonstance, il se renfermait dans une froideur correcte, de laquelle il ne se départait jamais. Il ne sortait que par nécessité ou pour accompagner son Maître; la lecture et la musique se partageaient le reste de ses loisirs qu'il passait à la chambre qu'il s'était louée dans une rue adjacente. Mais il était souvent retenu soit à déjeuner soit à dîner par le Maître, qui trouvait dans son secrétaire une compagnie et une conversation intéressantes.

Lucie éprouvait de l'estime pour le sérieux et la dignité de vie du secrétaire. Jean se plaisait à le taquiner et Madeleine ne lui trouvant que deux défauts, finalement tout le monde en était arrivé à considérer Hippolyte comme faisant partie de la famille.

## XVII

### CONTROVERSE.

Ce jour-là, le repas de midi s'était passé avec la cordialité discrète qui marquait les relations de la famille Giraldi avec ses invités ordinaires qui étaient l'Aumônier et le jeune Secrétaire, Hippolyte Paillard.

Sans passion, on avait parlé politique et religion puis, c'était inévitable, la conversation était tombée sur l'automobilisme.

Encore vigoureux, quoique vieilli et droit malgré son âge, l'Aumônier gardait une sincère admiration pour tous les courageux, qui dans l'aviation comme dans l'automobilisme ont, souvent au péril de leur vie, perfectionné ces modes de locomotion appelés à rendre de si grands services.

Réservé par tempérament, Hippolyte n'aimait pas à se mettre en scène et à parler de lui. Néanmoins, au cours du repas, le prêtre fit si bien, que le jeune homme dut raconter les incidents des courses qui lui avaient valu le premier Prix en Floride et la coupe DAVIS & COY à Chicago; mais il avait appuyé davantage sur deux échecs survenus l'année précédente et avait relaté avec

minutie un accident, d'où sans miracle, il n'aurait pu sortir vivant.

Il avait fini de narrer, que tout le monde l'écoutait encore, si grand était le charme de sa parole sobre et nette, si puissant l'intérêt attaché à sa téméraire aventure. Sincère d'ailleurs, il n'avait dissimulé ni sa crainte, ni ses angoisses, lorsque pendant deux heures entières, il s'était vu loin de tout secours humain suspendu entre la vie et la mort.

—Tout de même conclut-il avec simplicité, c'est dans ces moments-là qu'on se souvient qu'il y a un Dieu.

—Vous avez pensé au bon Dieu, demanda Lucie qui jusque-là n'avait presque rien dit.

—Oui Madame, et j'ai prié comme j'aurais dû le faire bien plus souvent dans ma vie.

Toujours joviale, Madeleine laissa tomber sur le Secrétaire, qui lui en imposait un peu, un regard moins timide. Elle aurait cru que ce jeune homme, à l'apparence austère sous sa barbe noire, était plutôt sceptique que dévot; mais elle eut la sagesse de garder pour elle-même son sentiment.

Comme la journée était idéale, on avait servi le café au jardin, sous la tonnelle, qu'affectionnait le Maître. Appelé par les exigences de son ministère, l'Aumônier avait dû se retirer de bonne heure. Pleins de déférence pour leur hôte distingué, les époux Giraldi l'avaient accompagné jusque sur la rue.

Il y avait eu un instant de silence gêné, quand les trois jeunes gens s'étaient trouvés seuls. Jean eût voulu reprendre ses courses avec sa soeur à travers les allées et les bosquets. Il aurait fallu qu'on lui expliquât qu'il n'était pas convenable qu'une grande fille jouât comme un enfant, devant un étranger.

Mais Madeleine, rompant le silence, dit tout à coup d'un petit air dégagé :

—Monsieur Paillard, vous allez trouver sans doute que je suis un peu hardie.

—Et pourquoi Mademoiselle?

—Parce que je vais me mêler de choses qui ne me regardent pas! . . .

—Et lesquelles donc?

—Eh bien! voilà : Tout à l'heure, vous avez affirmé que vous aviez prié le bon Dieu, ce qui m'a fait plaisir, ajouta-t-elle ingénument, car je vous croyais plutôt sceptique.

—Me permettez-vous, Mademoiselle, de vous demander sur quoi vous basiez votre opinion?

—Veuillez excuser ma franchise Monsieur, mais pour vous parler net, je vous dirai, que c'est sur le fait que vous ne pratiquez pas votre religion.

—J'avoue, Mademoiselle, que vous m'embarrassez... C'est une véritable discussion que vous amorcez là, et...

—Eh bien, je consens à discuter, Monsieur, si toutefois ce sujet n'est pas un de ceux qui vous déplaisent?...

En ce moment, monsieur Giraldi, qui revenait, entendit les derniers mots.

—Que je ne vous dérange pas dans vos polémiques, ajouta-t-il souriant.

Toutefois, je dois vous prévenir Hippolyte, que si vous discutez religion avec ma fille, vous êtes battu d'avance.

—Toi "Papa" dit Madeleine en levant un index menaçant, tu vas pour un quart d'heure me faire le plaisir de garder la neutralité. Comme tu es dans le même cas que monsieur Paillard, tu prendras fatalement pour lui. Mais, comme tu es mon gentil Papa, que j'aime beaucoup et que je respecte souverainement, il ne m'appartient pas de critiquer quoi que ce soit dans tes idées. Mais, il n'en est pas de même pour Hippolyte, qui m'a permis de lui faire la morale.

—Morale, dont je pourrais faire mon profit, dit Léo en souriant...

Après une demi-heure d'argumentation serrée de part et d'autre, poussé jusque dans ses derniers retranchements par la logicienne impitoyable :

—Vous ne me répondez pas Monsieur Paillard!...

—Ma foi non, avoua franchement le jeune homme, pour la bonne raison, que je ne vois pas grand'chose à répondre. Il y a sans doute des points faibles dans votre raisonnement, mais cela nous entraînerait trop loin. Je préfère vous donner raison, quant au fond, du moins.

—Je ne vous ai pas froissé, j'espère, Monsieur?

Le regard de celui-ci se fit ému et sympathique :

—Je n'en avais plus le droit, Mademoiselle, vous ayant concédé l'autorisation de la polémique. D'ailleurs, votre foi sincère et votre franchise charmante, autorisaient toutes vos audaces.

—Tu peux avoir raison, Madeleine, dit Monsieur Giraldi, qui jusque-là, avait observé la neutralité convenue; mais tu es jeune, mon enfant, tu ignores la vie. Avec le temps, tu apprendras à témoigner de l'indulgence pour le grand nombre de ceux

qui envient la foi et ne peuvent y atteindre. Les uns souffrent de leurs faiblesses, d'autres, de leur orgueil! . . .

—Ou de leurs haines accentua lentement Hippolyte.

—Mais, monsieur Paillard, dit vivement Madeleine, l'on ne peut plus haïr personne, si l'on croit vraiment en Dieu.

—Pas même ceux qui nous ont fait bien du mal, interrogea-t-il?

—Jésus n'a-t-il pas pardonné à ses bourreaux, répliqua la jeune fille.

Le Secrétaire ne répondit rien; mais Madeleine fut surprise de voir passer dans les yeux naguère si doux de son interlocuteur, comme une farouche expression de dureté.

## XVIII

### ETRANGE VISITE.

En arrivant à son bureau de secrétaire, ce matin-là, Hippolyte jeta les yeux sur la pendule :

—Mais la chose n'est que trop réelle, aujourd'hui encore, me voilà en retard. Vous m'excuserez, Monsieur Giraldi, la faute en est à ma montre qui aurait besoin de la visite de l'horloger. Pourriez-vous m'indiquer une maison de confiance?

—Avec plaisir mon ami; justement, Place Royale, l'ancien magasin de monsieur Raimbaud est occupé par un horloger de mes amis. Dites-lui que vous venez de ma part, et je ne doute pas que vous ayez complète satisfaction.

Sa journée finie, Hippolyte se présenta chez l'horloger en déclinant le nom de monsieur Giraldi. L'effet fut merveilleux et établit de suite comme des liens d'intimité entre le praticien et son nouveau client. Celui-ci sut bientôt que quelques années après la saisie des biens de monsieur Raimbaud, Léo Giraldi, dans des intentions connues de lui seul, avait loué tout l'immeuble jadis occupé par la famille défunte et à des conditions fort avantageuses, avait sous-loué le magasin à l'horloger actuel.

—Mais veuillez m'excuser, si je parais un peu énervé, ajouta celui-ci : c'est que j'ai reçu cet après-midi un visiteur pas mal bizarre qui m'a singulièrement intrigué. Si vous n'étiez pas trop pressé, je vous conteraï la chose, pour avoir au moins votre avis, sur ce que je dois en penser.

—Je suis tout à votre disposition, Monsieur, vu que mon service est terminé.

—Très bien alors; pour prendre les choses par le début, je vous dirai que vers une heure et demie, j'étais ici-même, lorsque je vois entrer un homme entre deux âges, le visage entièrement rasé et portant d'énormes lorgnons à verres teintés, ce qui lui donnait plutôt l'apparence d'un comédien.

Puis, très poliment du reste, mais sans le moindre préambule, ne voilà-t-il pas qu'il se met à me conter une histoire extraordinaire, où je n'ai pas compris grand'chose, mais qui m'a paru singulière. . .

Il faut d'abord vous dire que mon prédécesseur est mort en des circonstances assez tragiques, par la faute de son unique enfant, lequel a disparu depuis, sans qu'on pût savoir ce qu'il est devenu.

En réalité, je n'ai connu ces choses que par ouï-dire, mais il paraît qu'elles sont véridiques.

—J'en ai entendu parler, dit Hippolyte avec précipitation. . . Mais quel rapport? . . .

—Voici, interrompit l'horloger : mon visiteur a commencé par me faire savoir qu'il était un vieil ami de monsieur Raimbaud; que malheureusement il était à l'étranger quand celui-ci mourut, et qu'étant revenu au Pays depuis peu, il comptait descendre chez son ami et y séjourner quelque temps, lorsqu'il apprit sa mort avec les circonstances qui l'avaient accompagnée. . .

Or, continua le personnage, il faut que vous sachiez que cette maison, qui appartenait à mon ami, avait été celle de mes parents. J'y suis né, j'y ai passé une partie de mon enfance; aujourd'hui que je sens déjà le poids de l'âge, ce me serait un réel plaisir de revoir une dernière fois, si vous vouliez bien me le permettre, tous ces lieux familiers à ma jeunesse, dans cette résidence qui a gardé pour moi tant de charmes.

—Alors, interrogea Hippolyte?

—Alors, continua l'horloger, vous comprenez si j'étais pas mal interloqué! . . . mais vu le ton poli et les arguments de mon visiteur, je ne pouvais décemment refuser l'objet de sa requête.

Je l'ai conduit successivement dans toutes les pièces de notre appartement, puis au jardin; finalement, revenu dans la salle à manger, il a accepté avec gratitude un rafraîchissement. Il m'a beaucoup parlé de mon prédécesseur, dont il n'a dit que du bien, s'informant surtout des circonstances de sa mort qu'il pouvait ignorer.

Pendant la conversation, ses yeux ne cessaient de regarder toutes choses avec une sorte d'avidité; il s'informa, en particulier, si la disposition des appartements avait été modifiée depuis l'époque de la mort de mon prédécesseur.

Il était bien près de trois heures et demie, quand il se décida à se retirer, après force témoignages de gratitude de sa part et une joie non équivoque de la mienne.

— Sans avoir dit son nom, questionna Hippolyte?

— C'est justement ce que me fit remarquer mon fils après le départ de cet original; et dire que je n'ai pas même eu l'idée de m'en informer! . . . Autre détail que je viens d'apprendre du voisin : c'est qu'en dépit des affirmations catégoriques de l'inconnu, cet immeuble, de père en fils a appartenu aux "Raimbaud" depuis plus d'un siècle. De sorte que nous sommes à nous demander, mon fils et moi, qui est cet individu, et quels motifs secrets ont pu l'amener ici? . . .

— Elle est étrange, en effet, cette visite.

— D'autant plus que débarqué d'avant-hier, il emploie, paraît-il, son temps, à circuler de droite et de gauche, se liant facilement, causant beaucoup, faisant parler davantage encore, ayant la bourse grande ouverte et les pourboires faciles. On dit l'avoir vu dans les "Shops" des fils d'Abraham qui peuplent la rue Craig et le boulevard St-Laurent, où il se fait passer pour un antiquaire-amateur, en quête de meubles anciens.

Descendu au Queen's Hôtel, il y aurait, paraît-il passé la matinée, en tête-à-tête avec un nommé Dupras, employé chez un opticien.

Hippolyte fit un mouvement.

— Un nommé Dupras?

— Oui, fit l'horloger, il paraîtrait même que ce jeune homme était commis chez mon prédécesseur et qu'il fut témoin de sa mort. Quoi qu'il en soit, vous avouerez comme nous, Monsieur, que les agissements de cet individu, sont pour le moins bizarres, n'est-il pas vrai?

Hippolyte ouvrit la bouche comme pour une autre question; mais il réfléchit sans doute, car il se tut.

Le temps de cette conversation avait suffi à un employé pour régler la montre qui, d'ailleurs, n'avait eu besoin que d'être huilée, après un léger nettoyage.

Se levant pour partir, Hippolyte voulut payer son compte:

— Ce ne sera rien cette fois-ci, Monsieur, il y avait si peu à faire. A une autre fois le plaisir de vous obliger! . . . Veuillez s'il vous plaît présenter mes hommages à monsieur Giraldi.

Hippolyte promet distraitement, car, préoccupé, son esprit était ailleurs.

Avant de rentrer chez lui, le jeune homme avait voulu passer à l'Hôtel Queen's, afin de s'enquérir, si possible du mystérieux visiteur. N'ayant pas de nom précis, il ne put, vu le grand nombre de pensionnaires, obtenir le moindre renseignement.

Le lendemain, il venait de constater avec plaisir la parfaite concordance de son heure, avec celle du Bureau de monsieur Giraldi, quand celui-ci entra.

—Figurez-vous, dit-il à son Secrétaire, que cette belle matinée de soleil me tente . . . et qu'une promenade à pied, me sourit plus que le travail du bureau.

—Mes goûts s'accommoderaient à merveille avec les vôtres cher Maître, si je m'écoutais.

—Qu'à cela ne tienne, repartit ce dernier. La montagne doit être charmante ce matin, nous allons en faire le tour, si vous voulez bien, en guise d'apéritif.

Soudain, un coup de cloche retentit; puis, bientôt, la femme de chambre, une lettre à la main, frappe au bureau, et la remettant à Hippolyte, dit:

—On attend une réponse.

—Vous permettez, cher Monsieur, demanda le Secrétaire qui paraissait surpris?

Dans l'enveloppe, il y avait une carte de visite portant quelques mots écrits d'une main nerveuse. Hippolyte les lut rapidement: il avait un peu pâli.

—On me demande de suite cher Maître, dit-il, puis-je disposer d'une heure?

—Je vous en prie, cela va sans dire . . .

—Même de toute la matinée, si vous le désirez, mon ami. Vous savez bien qu'entre nous, il n'y a pas de gêne.

Le jeune homme remercia, s'inclina devant Madame Giraldi et sa fille qui se trouvaient à proximité, serra la main de Jean dans un geste familier, puis s'éloigna d'un pas rapide.

—Drôle de garçon, fit Monsieur Giraldi en le regardant suivre le trottoir du pas aisé et souple qui lui est propre.

Et passant la main sur son front:

—Chose curieuse; j'ai parfois l'impression d'avoir connu quelqu'un qui lui ressemblait; et cependant, il est des Provinces Maritimes et de race acadienne paraît-il . . .

Il est vrai, qu'il doit y avoir de par le monde, plus de deux personnes qui se ressemblent, comme il y a nombre d'yeux qui ont la même couleur.

## XIX

## DE LA LUMIERE.

La carte qui venait d'être remise à Hippolyte, était imprimée au nom de Charles PRECY, Détective privé. Sous ce nom, étaient écrites les lignes suivantes :

Prière à Monsieur Hippolyte Paillard de vouloir bien, avant trois heures de l'après-midi, venir à la chambre No 113 de l'Hôtel Windsor; j'ai du nouveau à lui apprendre.

Au lieu et temps indiqués, Hippolyte trouva son correspondant dans une chambre de deuxième étage qui donnait sur le Carré Dominion. Monsieur Précý était bien l'homme que l'horloger avait décrit la veille : taille moyenne, âge mûr, visage rasé, portant de larges lorgnons à verres teintés.

A l'arrivée du jeune homme, Monsieur Précý se leva, lui offrit un siège, et d'un air bienveillant, s'informa de sa santé.

—Monsieur, lui dit Hippolyte Paillard, je venais justement d'apprendre votre présence à Montréal, lorsque j'ai reçu votre carte. Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas prévenu plus tôt?

—C'eût été inutile, Monsieur et cher client. J'ai préféré ne vous voir que lorsque j'ai été en mesure de vous apprendre quelque chose d'intéressant.

Et d'un ton un peu pincé, où perçait le soin de son langage, il ajouta :

—Car, sachez-le Monsieur et cher client, la tâche que vous voulûtes bien me confier, il y a près de trois mois, était des plus complexes. Et n'eût été l'expérience acquise durant quinze années de pratique à Boston, puis à New-York, je ne serais jamais parvenu au succès. J'ai donc droit à votre indulgence si j'ai mis un peu de temps à débrouiller l'énigme.

—Alors, vous savez, interrogea vivement Hippolyte Paillard?

—Je sais, affirma le détective. J'ajoute qu'il y a quelque temps déjà, je me doutais de la vérité ; mais les renseignements que vous avez bien voulu m'envoyer, ont confirmé de tous points l'hypothèse qui est devenue une certitude, après les deux jours que je viens de passer à Montréal.

—A mon avis, il me semble qu'au lieu de terminer par Montréal, c'est ici que vous auriez dû commencer; cette enquête sur place, pouvant seule vous mettre sur la voie.

—Erreur, cher client, erreur complète. . .

On juge mieux, croyez-moi les choses de loin, et ma conviction était quasiment établie avant de venir ici. Je vous dirai d'ailleurs, qu'ayant trouvé votre affaire passionnante, j'avais.

—Si vous aviez l'obligeance d'arriver au fait, Monsieur, dit Hippolyte visiblement impatienté par ce verbiage. . .

—J'y viens directement, cher Monsieur ; mais pour vous montrer l'enchaînement de mes déductions, permettez-moi de résumer brièvement la matière de mon étude.

Il s'agissait de savoir ce qu'était devenu un écrin en velours cramoisi, renfermant six bagues en or, enrichies d'un diamant, valant au minimum deux mille dollars chacune, lequel écrin disparut, il y a eu exactement huit ans le 26 Juillet dernier dans les circonstances suivantes :

Monsieur Raimbaud, Bijoutier, Place Royale, Montréal, avait le matin dudit jour, sorti cet écrin de son coffre-fort pour le livrer à l'acquéreur : un touriste de New-York qui était attendu dans l'après-midi. Monsieur Raimbaud avait déposé le précieux colis dans un tiroir à clé de la table-bureau de son office ; or, celui-ci se trouvait au rez-de-chaussée, contigu au magasin.

Vers six heures de l'après-midi, voyant que son client n'était pas arrivé, le Bijoutier voulut reprendre l'écrin au tiroir pour le replacer au coffre-fort, quand il constata la disparition de la précieuse boîte.

—Ici monsieur Précý eut une toux légère, puis reprit ;

—Monsieur Raimbaud avait un fils, âgé d'environ dix-sept ans, et. . . qui ne se conduisait pas très bien! . . .

À plusieurs reprises, le père avait constaté, que son enfant faisait à sa bourse des. . . emprunts clandestins. . .

Hippolyte était devenu livide.

—Passez, dit-il d'une voix étranglée. . .

—Bref, poursuivit le détective, bientôt monsieur Raimbaud acquit la conviction qu'il avait été volé, et que son fils qui seul était dans le secret, devait être l'auteur du larcin.

Or, la disparition de cette somme, dans les circonstances critiques où se trouvaient ses affaires, le mettait à deux doigts de la faillite. L'émotion indignée qu'il en éprouva, fut si violente, qu'une congestion cérébrale s'ensuivit et le foudroya. Accouru au bruit, son employé le trouva inanimé près d'un tiroir vide, dont la serrure avait été forcée.

Hippolyte, la tête dans les mains, immobile, semblait ahuri et ne rien entendre.

Inutile de rappeler, ajouta le détective, d'une voix un peu voilée, la scène qui eut lieu quelques heures plus tard entre le père, revenu à lui, et le fils, qui, absent au moment du drame sanglant, était réapparu un peu plus tard. . . . Le père accusa l'enfant d'avoir volé l'écrin; celui-ci soutint n'y avoir dérobé qu'une bague, laissant les cinq autres intactes.

Au cours de cet étrange conflit, le père, de nouveau, perdit connaissance et dans la confusion qui en fut la suite, le fils disparut, et depuis, nul n'en a entendu parler. — Tel est, en substance, n'est-il pas vrai, cher Monsieur, l'événement qui fit sensation dans le quartier des affaires à Montréal, il y a eu exactement neuf ans au mois de Juillet dernier? . . . Et voilà environ trois mois que vous vîntes me le conter à moi, ajoutant que Rodolphe Raimbaud, contrairement à ce que tout le monde croyait, n'était pas l'auteur de la disparition de l'écrin, et qu'il portait injustement le poids d'une faute, dont un autre était coupable.

Vous m'aviez alors prié de démêler cette énigme, ce qui n'était pas chose aisée, après un si grand laps de temps. — Or, j'ajoute ce que vous ne m'aviez pas dit alors : que ce Rodolphe Raimbaud n'était autre que vous-même, l'ayant deviné de suite.

Hippolyte Paillard ne nia point. A quoi bon? Il se contenta d'un geste qui voulait dire : 'Continuez'.

Maintenant, Monsieur, pour arriver à la complète lumière, je dois vous présenter mes excuses d'être obligé de raviver en vous des souvenirs pénibles; mais il le faut, dans l'intérêt de la vérité que nous poursuivons. Du reste, vous avez devant vous un homme qui, par vocation, est tenu au secret professionnel, non moins étroitement que le confesseur.

À quel moment avez-vous distrait de l'écrin, le joyau en question?

Le jeune homme ne songea pas un instant à se soustraire à un interrogatoire dont il prévoyait la nécessité.

—Entre une heure et demie et deux, alors que mon père étant monté dans sa chambre, m'avait laissé la charge de l'office et du magasin. Le matin, je l'avais vu placer l'écrin dans le tiroir. Dès que mon père descendit, je quittai la maison à son insu.

—De sorte que s'il y a eu vol de l'écrin, la chose n'a pu avoir lieu qu'entre deux et six heures?

—C'est l'évidence même.

—Ce prétendu vol, n'aurait-il pu être commis par un habitué de la maison?

—Plus d'une fois, ce doute m'est venu à l'esprit, mais je ne m'y suis jamais arrêté.

—Et quelles raisons vous en ont dissuadé?

—Les suivantes : à savoir, que la femme de ménage la mère Léonard ne venait chaque jour que de sept heures du matin à midi, et que l'employé Dupras qui prenait congé ce jour-là même, ne devait rentrer qu'à six heures de l'après-midi, car mon père qui devait avoir une entrevue privée à la résidence du Président de la Banque d'Hochelaga, attendait son employé pour s'absenter lui-même.

—Mais qui vous dit que Dupras, durant son congé, ne soit pas rentré pendant votre absence et à votre insu?

—Non, car dans l'après-midi, je l'ai rencontré deux fois : la première vers trois heures, coin Ste-Catherine et Bleury, la seconde vers 5 heures et demie au Parc 'Summer.'

—Que pensez-vous maintenant de l'hypothèse d'un étranger?

—Elle est inadmissible; vous avez constaté par vous-même, que pour atteindre l'Office, il faut passer par le magasin que mon père n'a pas quitté de deux à six heures.

—Voilà, dit le détective, un point qui me semble acquis.

—Vous souvenez-vous des personnes présentes à la scène qui eut lieu entre vous et votre père?

—Oui, il y avait la mère Léonard, Dupras, l'Aumônier et Monsieur Giraldi.

Devinant ce que cette scène fut pour vous, je ne vous demanderai pas de m'en refaire le récit. Or, si je ne me trompe, voici l'opinion que vous en avez gardée : dans l'affolement causé par la disparition de l'écrin, votre père l'ayant cherché sans le trouver précisément là où il l'avait placé, a eu une crise de nerfs telle, qu'il est tombé foudroyé par une congestion cérébrale.

La chose me paraît tout à fait vraisemblable, sachant d'une part, comme vous me fîtes l'honneur de me le dire, que votre père était très sanguin, et que de l'autre, il avait un besoin impérieux de cette valeur pour rencontrer des obligations financières très pressantes.

Or, le pire, Monsieur et cher client, c'est que je vais encore aggraver vos regrets : car vous êtes la cause originelle quoique involontaire de tout ce qui est arrivé. C'est ce que je me propose d'établir d'une façon péremptoire, si vous voulez bien suivre attentivement mes déductions.

—Après avoir soustrait la bague de l'écrin, êtes-vous bien sûr d'avoir remis ce dernier à l'endroit même où vous l'aviez pris? ou plutôt, dans votre précipitation, ne l'auriez-vous pas déposé un peu au hasard dans le tiroir?

—Je ne me souviens plus bien, la chose n'est pas impossible.

—Or, ce tiroir était-il vide ou rempli?

—Il était plutôt rempli, et autant que je me souviens, d'un côté, il y avait des liasses de factures, de l'autre, un coffret quasiment de la hauteur du tiroir; au centre, il existait un amoncellement d'objets divers qui effleurait le bord supérieur de la paroi du fond.

Les yeux mi-clos, le jeune homme tendait toutes les facultés de son cerveau pour rafraîchir sa mémoire.

—Attendez, fit-il. . . Oui, c'est bien cela; il y avait même des photographies éparses, et parmi elles, une qui faillit me faire reculer de honte : c'était mon portrait en costume de premier communiant.

—Et il n'y avait que ce seul tiroir?

—A cette hauteur, il n'y en avait qu'un à droite, l'autre à gauche.

—Or savez-vous questionna le détective, savez-vous ce qui s'est passé alors?

Ici, l'ancien policier, s'anima au point d'en oublier son fatigant et obséquieux: 'Monsieur et cher Client'.

Mais Hippolyte n'y prenait garde, il attendait avec angoisse le verdict de sa vie qu'allait prononcer cet homme.

—Eh bien ! dit monsieur Charles Précy, il s'est passé que dans une précipitation qui s'explique, vous avez replacé l'écrin, non sur la liasse de factures, mais sur les divers objets, photographies et autres plus ou moins compressibles sous votre main. Quand votre père a rouvert le tiroir, ces mêmes objets faisant l'office de ressorts, ont fait tomber l'écrin dans l'emplacement du tiroir, lequel en se refermant, l'a poussé à son tour dans l'espace vide à l'arrière du meuble jusqu'au rayon du bas.

Il est ainsi demeuré inaccessible à tous les mouvements des divers tiroirs, et par le fait invisible à tous les regards. Voilà ma conviction; c'était, du reste, trop simple pour qu'on y songeât aussi, personne n'y a songé. . .

Personne ne le pouvait, car tout le monde était persuadé qu'il y avait eu vol, et que l'auteur ne pouvait être que vous.

## XX

## LE FIN MOT.

Le jeune homme ne répond pas. Il reste là, effondré, anéanti. Il se rend compte, il est convaincu à présent. Ainsi, il a suffi d'un rien, du plus minime des incidents, d'une petite boîte déplacée de quelques pouces, de l'endroit où elle aurait dû être remise, pour tuer son père, et pour briser lui-même son avenir.

Et c'est lui, en effet, qui est la cause de tout; il est l'involontaire, ou plutôt l'indirect coupable.

Et tout à coup, il se lève, transporté comme par une pensée soudaine.

—Mais alors, l'écrin est toujours dans la table-bureau? . . .

Le détective le regarde avec calme, en hochant la tête.

—Je n'ai pas tout dit. Veuillez vous rasseoir, Monsieur et cher Client. Je n'ai pas terminé mon récit, ni tiré mes conclusions. Vous savez qu'il y a beau temps qu'elle a été vendue cette table-bureau avec tout le mobilier de votre père! . . .

Hippolyte s'assoit docilement. Il est consterné, se demandant où cet homme va le conduire.

—Car, continua monsieur Charles Précý, tout ce que je viens de vous exposer, en somme ne constitue qu'une hypothèse, vraisemblable et séduisante, mais hypothèse quand même.

Cependant, avec quelle certitude cinglante, ne deviendrait-elle pas pour vous une réalité, s'il vous était donné de connaître le reste! . . . Permettez-moi, ici, une digression qui m'a plus d'une fois intrigué.

Quand vous vîtes me trouver, il y a trois mois, à ma résidence, vous ne m'avez pas donné un renseignement qui pourrait m'ouvrir des horizons nouveaux. Mais, à présent, et avant de continuer, y aurait-il indiscretion à vous demander pourquoi vous avez différé neuf ans, avant de commencer cette enquête, dont je tiens pour ainsi dire la clé?

—Tout simplement, répondit le jeune homme aussitôt, parce que je n'avais pas d'argent, et que sans cet auxiliaire indispensable, on ne peut rien faire.

Ce n'est qu'après avoir appris mon métier de mécanicien dans un grand garage, à Chicago, et avoir obtenu le 1er Prix des Courses d'auto à Key-West en Floride, et gagné le championnat de la course "DAVIS & COY" que je pus reprendre mon idée, avec chance de succès.

Monsieur Charles Précý hochait la tête d'un air satisfait.

—Parfait . . . le motif est plausible. D'autre part, avez-vous obéi à des desseins secrets, quand il y a six mois, vous revîntes dans votre ville natale, comme Secrétaire de monsieur Giraldi?

Et sans hésitation, le jeune homme de répondre : Pour aucun motif nettement déterminé. Il n'y a eu, en somme, qu'une occasion que j'ai saisie, un pur effet du hasard. J'avais, comme je vous l'ai dit, abandonné tout espoir de percer ce mystère que vous savez. D'autre part, vu l'intervalle de neuf ans, et les changements physiques qui en sont la conséquence, je pouvais compter ne pas être reconnu par mes compatriotes, grâce spécialement à un léger accent que j'ai contracté dans des milieux anglais, et qui a toujours donné le change sur le lieu de mon origine.

Et quand monsieur Holden de Chicago me proposa avec un salaire avantageux de remplir à Montréal les fonctions de Secrétaire de monsieur Giraldi, j'acceptai sans craintes, comme sans hésitations. — D'ailleurs, n'y a-t-il pas toujours cette attraction mystérieuse, qui invinciblement nous attire vers les lieux témoins de notre enfance, et en rend si dur l'éloignement forcé! . . .

De plus, n'avais-je pas des chances, étant sur place, de pouvoir saisir quelques indices susceptibles de me conduire au chemin de la vérité que je voulais savoir? . . .

En plus des conditions pécuniaires extrêmement avantageuses que m'offrait la collaboration aux travaux de l'illustre Giraldi, dont j'admirais la renommée et ambitionnais de mériter l'estime, je travaillerais dans une ligne qui répondait à mes goûts, comme à mes aptitudes professionnelles. C'était pour moi, une situation inespérée et avantageuse à tous les points de vue. . .

Vous savez ensuite, comment mon esprit, las de forger des hypothèses et de se consumer en vaines suppositions, eut l'idée d'avoir recours à vos lumières et de vous donner tous les renseignements capables d'éclairer votre marche, dans ce dédale ténébreux où j'errais depuis si longtemps.

—Renseignements qui étaient plutôt minces, avouez-le, reprit le détective. La preuve, c'est que voilà six mois que vous êtes ici, et vous n'avez rien vu, rien pressenti, rien deviné? . . .

Et sous le regard étonné du jeune homme, Monsieur Charles Précý, nerveux, se mit à marcher précipitamment, allant et venant dans la chambre.

Puis soudain s'arrêtant, et d'un ton ironique : Monsieur et cher Client, si jamais vous abandonnez l'automobilisme ne vous mettez pas détective, vous n'y trouveriez aucune chance de succès. J'en ai plus appris en deux jours que je suis ici, que vous dans six mois! . . .

—La vérité que vous cherchez? . . . mais depuis des mois, vous marchez dessus, si je puis dire; elle vous crève les yeux cette vérité. . .

—Je ne comprends pas. . . Non, je ne vois rien! . . .

Le détective revint s'asseoir, et d'un ton plus calme.

—Revenons au fait. Tout le mobilier de monsieur Raimbaud fut vendu aux enchères; donc la table-bureau qui nous intéresse. Or le jour où l'acquéreur en prit possession, contenait-elle encore le précieux écrin? telle est la question, et vous voyez si elle est d'importance. . .

—Mais. . .

—Patience; à cette question, je puis répondre : "Quand la table-bureau fut vendue, l'écrin était toujours dedans."

—En êtes-vous certain? . . .

—Vous me croyez présomptueux, peut-être. Rétablissons les choses comme elles ont dû logiquement se passer.

Après l'avis de vente à l'encan, affiché sur la porte du magasin, les Enfants d'Israël de la rue Craig, plus proches, ont dû naturellement être les premiers à apparaître. Voilà ce que j'ai pensé. Or, me donnant comme amateur-antiquaire, j'ai causé avec plusieurs d'entre eux, sans succès; quand, enfin une antiquaire crasseuse à longue barbe blanche, du nom d'Isaac Blum, me fournit les renseignements désirés. Il se rappelait tous les détails de la saisie "Raimbaud". Tous les meubles vides avaient été étalés dans la pièce principale.

Quant à la question du déménagement, vous pensez bien que l'homme qui a vidé les tiroirs, avait d'autres soucis que celui qui nous occupe, et n'a pas eu l'idée de constater s'il y avait quelque chose en dessous, ou en arrière de l'un d'entre eux. . .

—Mais alors. . .

—Alors? . . . c'est très simple. Celui qui a acheté le meuble, a acheté pour cinquante dollars, ce qui n'était vraiment pas cher, un écrin en valant dix mille, qui se trouvait dedans.

C'est très simple comme vous voyez. . .

—Et vous connaissez cet acquéreur?

Ici le détective eut à l'adresse du jeune homme un singulier regard.

—Je pourrais vous répondre, que vous le connaissez mieux que moi! . . .

—Comment? . . . mieux que vous? . . . moi? . . . vous voulez plaisanter, sans doute, Monsieur . . .

—C'était un honnête homme, de condition modeste, et dont l'intégrité était à l'abri de tout soupçon, intelligent, ayant de vastes projets bien que sans ressources, il a trouvé précisément à l'heure où il en avait un impérieux besoin, la valeur qui était nécessaire à ses plans. Il l'a trouvée, ai-je dit, et non dérobée . . .

—Et il l'a gardée? . . . interrogea le jeune homme.

Le détective eut un petit ricanement accompagné d'un geste évasif.

—Depuis lors, ajouta-t-il, ce bienheureux levain a fait fermenter la masse, et aujourd'hui, elle est immense . . .

—Mais alors, reprit Hippolyte, transporté d'espoir, c'est le salut que vous m'apportez là? Car, vous le connaissez, n'est-ce pas ce misérable?

—Oui, je l'avoue : je le connais! . . .

—Et vous allez me dire son nom? . . .

—Je pourrais vous le dire, mais ne vous faites pas illusion : tout est contre vous. — Les faits dont il s'agit, sont vieux de neuf ans; et au point de vue légal, il y a amplement prescription, donc nul espoir de recouvrement.

D'autres parts, vous n'avez que des preuves morales; puis celui qu'il faudrait poursuivre est riche, respecté, puissant. S'il nie, personne ne vous croira; sa situation vous domine à tel point, qu'il est sensément inaccessible.

—Mais quel est-il donc cet homme?

—Je vous le répète, vous le connaissez mieux que moi.

C'était un homme probe, un cerveau puissant, qui se sentait supérieur au rang modeste qu'il occupait alors; le seul obstacle à l'éclosion de son génie, était l'argent. Pendant des mois, des années, il l'attendit, s'aigrissant, rongéant son frein, côtoyant parfois le désespoir. — Un jour vint où la tentation se présenta; épuisé par l'attente, sans force devant le péril, privé du flambeau céleste qu'il avait laissé s'éteindre . . . il succomba . . .

Ah! comme elle est éclatante la vérité! . . . Et comme tout concorde : les dates, les faits . . .

Un travail insensible s'opère dans l'esprit d'Hippolyte; il rapproche lui aussi les dates, les faits. Des détails oubliés lui reviennent à la mémoire, et voici que lentement, mais invinciblement, un nom monte, monte à ses lèvres, nom qu'elles se refusent à prononcer, nom qu'il voudrait écarter, mais qui malgré

lui s'impose, envahit tout son être, l'enveloppant d'une lumière aussi brillante que le jour . . . Il murmure, tâchant de se raidir, de se défendre . . .

Puis, un cri s'échappe :

—Ah! mon Dieu! . . . serait-ce possible? . . . Et chancelant, il s'appuie contre la muraille pour ne pas défaillir . . .

La foudre tombant à ses pieds, ne l'eut pas atterré davantage.

En les scandant, il articule ces mots qui si douloureusement résonnent à ses oreilles :

—“Ce serait . . . Monsieur GIRALDI? Ah! c'est affreux . . . c'est impossible, non, je n'y veux pas croire . . .”

Et ce voile qui s'est déchiré, ne laisse en lui, qu'une douloureuse stupeur, quelque chose comme le fracas d'un écroulement, les ruines d'un culte jusqu'alors sacré . . .

Puis d'une voix brisée, avec effort, comme si les mots lui brûlaient les lèvres :

—C'est GIRALDI, n'est-ce pas?

Et sans articuler un mot, d'un léger signe de tête, le détective dit : “OUI”.

—Merci! dit le jeune homme, d'un ton où l'on sentait monter le bouillonnement de la fureur :

—“Je me vengerai.”

Il n'ajouta rien; apparemment calme, le visage défait, il se leva, puis, comme en trébuchant, sortit.

Demeuré seul, le détective rêveur, regarde avec une expression indicible, la porte qui vient de se fermer.

Bientôt, de son front blême, passant la main dans ses longs cheveux, il dit en haussant les épaules :

—“Après tout, il m'a bien payé.”

Et tirant sa montre : “J'ai juste le temps de reprendre le train de Boston”.

Elle est typique cette affaire-là. Peut-être n'est-elle pas achevée; on tâchera d'y voir . . .

## XXI

### L'ORAGE INTIME.

Pendant qu'à la chambre No. 113 de l'Hôtel Windsor, tombait le voile, qui neuf années durant, avait caché le mystère

qu'Hippolyte venait enfin de découvrir, dans une charmante résidence de la ville d'Outremont, un jeune séminariste en congé, converse avec sa pieuse mère.

Assis devant la fenêtre ouverte, les yeux reposant sur le site pittoresque qui s'étage sur les pentes du Mont-Royal, la mère et le fils, tels Monique et Augustin aux rivages d'Ostie, s'entre-tenaient des intérêts moraux d'âmes bien chères.

—Continue à bien prier pour ton père, mon cher Gaston. Crois-moi, ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur. Quand tu étais enfant, et que vivant à la gêne nous habitions une rue étroite au centre du vieux Montréal, ton père n'avait qu'un mot à la bouche : L'argent.

Aujourd'hui que la réputation et la fortune sont arrivées, il lui manque encore quelque chose pour être heureux.

—Oui, Maman, je devine votre pensée. Ce qui manque à Papa, ne s'achète pas au poids de l'or. Combien j'ai hâte de pouvoir monter à l'autel et de payer à Dieu ce don précieux par l'offrande de son divin Fils.

Il allait continuer, lorsque la grande pendule de bronze sonna sept heures et demie; tirant alors sa montre, le jeune abbé s'étonna :

—Déjà l'heure du retour? . . . comme le temps passe vite dans la compagnie de sa bonne mère! . . . Puis l'ayant embrassé en lui réitérant ses pieuses intentions, celle-ci ajouta : "Au revoir, mon enfant, que le bon Dieu te bénisse et nous protège."

Un instant après, le timbre de la porte retentit d'un son vigoureux et prolongé. C'était Hippolyte qui rentrait. En quittant l'Hôtel Windsor, hâtivement, il s'était dirigé vers le Bureau de monsieur Giraldi. Il sentait en lui gronder comme une tempête. . . Ah! ce nom de Giraldi, qui, il y a quelques heures à peine, lui inspirait une sorte de vénération, comme il le haït, maintenant qu'il sait tout.

Oui, c'est aux dépens d'un malheureux jeune homme, c'est sur les ruines de son bonheur et de sa réputation qu'il a échafaudé sa propre fortune, assis sa vaste renommée.

Il n'a pas hésité, tout en sachant qu'il existait par le monde, un enfant innocent, couvert d'un injuste opprobre. Et cette somme acquise illégalement, a été le premier échelon de ses richesses, quelque chose comme l'étrier de la gloire du parvenu!

Mais comment n'y a-t-il pas songé plus tôt! . . . N'aurait-il pas dû s'en douter vraiment! Ne savait-il pas que ce simple employé n'avait rien, il y a neuf ans, et que pour construire ses premiers appareils, faire des essais, il lui avait fallu de l'argent?

— Cet argent, c'était la valeur de l'écrin qu'il avait dû troquer peut-être contre un prix exorbitant, prêtant aux diamants, une valeur qu'ils n'avaient pas. Et de suite, il en avait disposé, sans la moindre crainte de soupçons possibles, tellement certaine, était aux yeux de tous, la culpabilité de Rodolphe Raimbaud.

D'ailleurs, bien hardi qui eût osé mettre en doute la fierté, l'honnêteté, l'intégrité de monsieur GIRALDI; pour le moins, on lui eût ri au nez! . . .

Ah! comme sa haine trouvait un aliment délicieux à cette pensée, qu'on allait voir le grand homme tomber de son piédestal de gloire et rouler dans la boue. Sans doute, il ne pourrait savourer la joie atroce de traîner la réputation de ce mauvais riche devant un tribunal public, sous la honteuse inculpation de vol. . . . Mais quelle campagne de diffamation, ne pouvait-il pas payer au besoin, en étalant dans les journaux la vérité toute pure, si humiliante soit-elle, pour cette idole, que lui-même naguère révérait encore, mais dont les pieds d'argile allaient causer la pulvérisation. . . .

Et que pourrait répondre l'inculpé? Rien, pas un mot: il était fini, anéanti; il n'avait plus qu'à disparaître telle une étoile filante, dont on oublie la traînée lumineuse aussi brillante qu'éphémère. . . .

Au premier coup de timbre, la femme de chambre était accourue.

Le Secrétaire immobile au haut de l'escalier, lui avait jeté ces mots d'un ton dur et hautain :

—Le Maître est-il ici?

—Monsieur est sorti avec Madame. Seule Mademoiselle est au salon. Et ouvrant une porte, elle dit dans une révérence :

—Si Monsieur veut entrer. . . .

Machinalement Hippolyte suit la domestique, et pénètre dans la pièce où assise près d'une fenêtre, Madeleine lit attentivement.

La jeune fille se levant, lui dit dans un demi-sourire :

—Mes parents ne sont pas encore rentrés, Monsieur, mais ils ne tarderont guère.

Il balbutia quelques mots que Madeleine ne comprit pas. C'est alors seulement que remarquant la figure changée, les yeux méchants, tous les traits pâles et tirés, du Secrétaire, elle s'écria stupéfaite :

—Mais, Monsieur Hippolyte, vous êtes souffrant! . . .

Celui-ci ne répond pas, il reste là, debout, immobile comme figé dans son indignation, tandis que de son regard étrange

et mauvais, il jette à l'innocente créature, toute la haine méprisante qu'il professe pour le père.

.....

Puis, soudain, sa physionomie s'adoucit, ses traits se détendent, sa bouche s'entr'ouvre et murmure :

—Pardon Mademoiselle.

Il redevient calme, sans comprendre la raison de cette métamorphose. Sans doute le vague effroi qu'il a causé à Madeleine, le candide étonnement qu'il a lu dans son regard limpide ont suffi pour lui rendre son sang-froid.

Il répéta d'une voix tremblante d'émotion :

—Pardon, Mademoiselle; c'est fini, voyez. . .

Et il songe qu'il a failli effrayer l'aimable et pieuse enfant qui le regarde encore craintive et tout étonnée; que d'un mot il aurait empoisonné cette existence si sereine, ruiné à jamais un bonheur si pur.

Ah! qu'elle ne sache pas, elle la fille de cet homme; non, qu'elle ne sache jamais! . . .

Et il s'assied, il cause; machinalement, il prononce les mots qu'il faut dire!

—Un malaise, Mademoiselle, une indisposition qui m'arrive parfois; mais rien de grave, rassurez-vous. Voyez, c'est déjà passé. . . Et il a la force de sourire. . . Pour apaiser l'orage de passions haineuses, qui tout à l'heure l'avait fait se ruer tête baissée vers la vengeance, il a suffi de cette âme limpide, du voisinage de la vertu.

Et Madeleine rassurée, sourit elle aussi.

Elle ne sait pas; elle ne peut pas deviner.

Alors, Hippolyte se lève; il s'excuse de ne pouvoir attendre, échange quelques phrases encore, puis s'en va.

Il se retrouve dans la rue, marchant droit devant lui, sans savoir. . . Et cheminant, soudain une parole de la jeune fille dite il y a quelques jours, lui revient à la mémoire :

“Qui croit en Dieu, ne peut haïr” et il lui semble qu'à ce souvenir, déjà sa haine diminue; seulement, il se sent bien malheureux. . .

Et ne pouvant rien démêler dans le chaos de pensées et de sentiments contraires qui l'assiègent, il a comme honte de sentir qu'il ne veut plus ou ne pourra plus se venger.

—Et en lui, une voix perfide semble l'exciter disant :

“Comment? . . . c'est bien toi à cette heure, Hippolyte? . . .”

## XXII

## CHEZ L'AUMONIER.

La nuit tombe insensiblement; il est déjà neuf heures passées. L'Aumônier de Notre-Dame de Pitié vient d'achever son bréviaire et se dispose à aller prendre son repos. Discrètement sa gouvernante vient de frapper à la porte :

—Monsieur l'Aumônier, il y a un jeune homme qui demande instamment à vous voir.

Le Prêtre se dirige au petit parloir, et reconnaît qui? . . . Hippolyte. — Certes, il connaissait Hippolyte, il éprouvait même une certaine estime pour lui; mais tout de même pour sa première visite, il eût pu choisir une heure moins indue! . . .

—C'est moi, oui Monsieur l'Aumônier qui viens vous déranger. Vous croyez me connaître n'est-ce pas? Eh bien! je ne suis pas celui que vous pensez.

—Comment, vous n'êtes pas Hippolyte Paillard, le Secrétaire de monsieur Giraldi?

—Secrétaire, je vous le concède, mais il y a longtemps que vous avez prononcé mon autre et véritable nom! . . .

—Comment, dit le Prêtre au comble de la stupéfaction : "Seriez-vous Rodolphe Raimbaud"? . . .

—Lui-même, Monsieur l'Aumônier.

—Est-ce bien possible, reprit celui-ci, ayant peine à en croire ses oreilles. Et tandis que vaincu par l'émotion, il se laisse glisser dans un fauteuil à proximité, ses yeux suffisent à peine à examiner cette physionomie qu'il tâche de reconnaître sous des traits si nouveaux.

—Je suis venu à vous, d'abord, parce que je suis bien malheureux, et ensuite pour vous dire que je ne suis pas le grand coupable que tout le monde supposait, vous comme les autres, Monsieur l'Aumônier.

Je suis parti, sentant bien qu'il m'était impossible de me justifier, que personne ne pourrait, ni ne voudrait me croire innocent. — Vous allez me demander comment j'ai pu enfin découvrir la vérité? C'est très simple, vous allez voir.

Ayant eu connaissance qu'un ancien détective, en résidence à Boston, s'était fait une véritable notoriété dans ce genre de recherches, un beau jour, je quitte Montréal et vais lui conter mon histoire; il y a de ceci, environ trois mois; depuis mon voyage, j'étais sans nouvelles de l'affaire. Mais l'homme n'avait pas

perdu son temps et après deux jours d'enquête passés sur les lieux mêmes, il m'a discrètement fait appeler cette après-midi, à sa chambre de l'Hôtel Windsor, ayant par prudence quitté l'Hôtel Queen's, afin d'éloigner jusqu'aux moindres soupçons.

Le grand mystère à découvrir, était celui-ci : comment l'écrin a-t-il disparu, et qui se l'est approprié?

Or, en deux mots voici le fait : déposé en hâte et par inadvertance à côté de l'endroit même où je l'avais pris, il se trouvait à effleurer le bord supérieur du tiroir, de façon qu'au moment où mon père tira ce dernier, la boîte précieuse vint buter par le haut et tomba dans l'espace vide qui était au fond du meuble.

Eh mon Dieu ! s'écria le prêtre, c'est bien vraisemblable.

—Et vous devinez ce qui s'est passé : à la liquidation, celui qui a acheté cette table-bureau, a trouvé le précieux colis et l'a gardé sans rien dire. Il n'y avait peut-être plus que lui qui pensait à moi à ce moment-là.

—Et celui qui a fait cette acquisition . . . c'est? . . .

—Ne vous arrêtez pas, Monsieur l'Aumônier, c'est bien celui qui vous pensez.

—Mais, je ne soupçonne personne.

—C'est celui que ce matin encore, je saluais du nom de "cher Maître".

—LUI? . . . mais vous n'y pensez pas? Voyons, mais c'est impossible . . .

—C'est cependant la vérité . . . En examinant tant soit peu les choses, l'évidence crève les yeux, monsieur l'Aumônier.

Cette valeur qui tombait si opportunément pour ses essais, ses brevets, vous savez s'il la souhaitait depuis longtemps! . . . Non . . . non, impossible de nier : c'est si clair, vous voyez bien que vous pensez comme moi maintenant.

Vous devinez quel coup ce me fut, quand enfin mes yeux saisirent l'horrible vérité : mon sang ne fit qu'un tour et le mot "vengeance" jaillit de tout mon être crispé. — En hâte, je courus chez lui pour lui lancer à la face toute l'indignation de ma fureur et mon mépris. Il était absent.

Seule, Madeleine était à lire, tranquillement assise au salon. Il faut croire que les sentiments qui bouleversaient mon âme, avaient leur répercussion dans ma physionomie, car ma seule vue lui causa un effroi indicible . . . Quand, dans ses grands yeux étonnés, je lus l'angoissante et douloureuse surprise que je lui avais causée, ma colère fléchit. Songeant alors à la blessure inguérissable que je lui ferais, ainsi qu'à tous les êtres innocents qui l'entourent je ne pus tenir davantage et regagnai bien vite

ma chambre, où j'arrivai épuisé, anéanti. Combien de temps y suis-je resté inconscient? . . . Quand je revins à moi, j'étais encore sur le lit où je m'étais affalé en entrant.

Me venger? je n'y songeais plus; j'aurais presque voulu pardonner; car, ayant été coupable, moi aussi, il me semblait que ce pardon généreusement accordé, solderait ma dette envers Dieu, selon la promesse du Pater : "Pardonnez et on vous pardonnera."

—Noble sentiment, mon enfant, dit le prêtre qui écoutait, anxieux, oubliant la triste révélation, pour ne plus songer qu'à la douleur qui était là . . .

—Mais, en y réfléchissant, Monsieur L'Aumônier : "Pardonnez"? . . . je ne puis.

—Il le faut, mon cher enfant.

—Monsieur l'Aumônier, vous ne saisissez pas le fond de ma pensée : Je consens bien à pardonner, mais puis-je le faire, si je veux me réhabiliter et rendre à mon vrai nom l'honorabilité à laquelle il a droit?

Vouloir reprendre mon nom, vouloir dire à tous ceux qui me croient coupables : Je suis innocent, ce n'est pas se venger cela? n'est-ce pas Monsieur l'Aumônier.

—Je ne crois pas mon enfant.

—Mais alors, pour me disculper, je dois dénoncer le vrai coupable, accuser l'autre, sinon, je ne serai pas cru.

—Ciel, s'écria le prêtre, quel terrible dilemme! . . .

—Honneur pour honneur, Monsieur l'Aumônier, lequel doit prévaloir: celui de l'innocent ou celui du coupable? . . . celui de monsieur Giraldi, ou le mien? — Car, ou bien je parle, et alors, du piédestal de sa gloire usurpée, l'homme puissant tombe dans le mépris public; ou bien je me tais, et c'est moi qui suis victime et demeure déshonoré à jamais! . . . pas de milieu.

—Mon pauvre ami, soupira l'Aumônier, voilà justement ce à quoi je pensais, il y a quelques instants . . .

—Voilà que vous savez tout maintenant; que dois-je faire? . . . Moi, je ne sais plus . . . je vous écoute . . . montrez-moi la voie que je dois suivre.

Le prêtre comprend, il ne saisit que trop bien l'inextricable situation du malheureux jeune homme. Quel chemin montrer, quel conseil lui donner? — Il ne répond pas, son esprit cherche dans la prière, la solution d'une impasse humainement insoluble. Qu'elle est lourde parfois, cette responsabilité du prêtre, confident de tant de drames obscurs, arbitre de conflits

moraux ignorés, seul appui et parfois seul consolateur de tant de misères insoupçonnées . . .

Il y eut un moment de silence; puis grave et sentencieuse, la voix du prêtre s'éleva :

—Si vous parlez, mon enfant, considérez que cet homme ne souffrira pas seul; des êtres innocents qui l'entourent, vous ferez autant de victimes.

—Je ne le sais que trop . . .

—Songez aussi, que cette valeur dérobée, n'a pas été soustraite pour en jouir bassement; il l'a employée à une oeuvre profitable à la science, au progrès, à ses compatriotes. Il a rendu service, il a exposé sa vie; ce qu'il a fait, est grand et utile . . .

Seule sa faute l'atteint; elle laisse subsister la valeur de son oeuvre; puis, quel noble usage n'a-t-il pas fait de sa fortune! . . .

—Alors, vous l'approuvez, Monsieur l'Aumônier? . . .

—Non, tant s'en faut . . . il fut coupable, et le fut d'autant plus qu'il a la conscience plus éclairée. Mais, c'est un compte à régler entre lui et Dieu. Croyez-vous d'ailleurs, que la justice immanente ne lui ait pas déjà fait expier une part de sa faute? . . . vous, qui avez vécu avec lui, oseriez-vous affirmer qu'il est heureux? . . . Avez-vous songé à la terrible humiliation qui doit flageller l'orgueil de cet homme, lorsque songeant à l'origine de sa fortune, il entend ce mot : "Deshonneur" . . .

Le prêtre s'est tu : Hippolyte a compris; il murmure : "Mon Dieu . . . mon Dieu" . . . en courbant la tête comme sous un fardeau trop pesant! . . .

Se taire! . . . Se résoudre à vivre sous un nom d'emprunt, à cacher le sien après l'avoir lavé d'un opprobre immérité; ne pouvoir léguer son nom, continuer la lignée d'une famille jusqu'alors réputée; vivre sans foyer, sans parents, sans amis; n'avoir en perspective que l'isolement, l'abandon peut-être, le malheur à jamais, n'y a-t-il pas là, de quoi briser le coeur du jeune homme le plus insensible? . . .

Un silence prolongé règne dans le petit parloir de l'Aumônier; et le jeune homme voit le regard du prêtre se fixer sur le grand crucifix, qui en face de lui, étend ses bras douloureux, dans un geste de suprême pitié; il songe, que non content de pardonner à ses bourreaux, le Christ s'est volontairement immolé pour eux . . .

Pendant ce silence solennel, où l'on entend passer la prière du ministre de Dieu, Hippolyte est là debout, courbé, appuyant machinalement une main au dossier du fauteuil; morne et pen-

sif, son regard, qui semble ne pas voir, implore cependant, lui aussi.

Jusqu'à hier, une douce aurore avait lui à ses yeux; mais combien vite elle s'est éteinte. À l'horizon de sa vie vient de monter ce nuage, qui l'obscurcira d'une ombre, qui sait? peut-être d'une nuit sans fin.

Puis de sa poitrine oppressée, avec effort, il laisse échapper ces mots :

—Je me tairai, Monsieur l'Aumônier!... mais... ce n'est pas seulement l'honneur de mon nom que je sacrifie!...

Il n'en dit pas plus; le Prêtre a compris :

—Madeleine, n'est-ce pas?...

Et le jeune homme fait "OUI" d'un signe de tête désespéré...

Adieu!... bonheur rêvé en compagnie du cœur noble et tendre que je faillis meurtrir... Adieu!... lis d'innocence, douce fleur des champs, dont les charmes eussent adouci les aspérités du chemin de ma vie. Adieu... adieu pour toujours!...

Et Madeleine, la digne jeune fille ne saura jamais combien elle causera de regrets au jeune homme, qui pour lui donner son nom d'emprunt, eût dû consentir à laisser l'opprobre et le déshonneur couvrir le vrai nom de son propre père.

—Mon enfant, ajouta le prêtre :

J'admire et je loue votre générosité; mais ayant commencé, il faut que vous ayez le courage d'aller jusqu'au bout de votre sacrifice. Il ne faut pas qu'"IL" puisse se douter. — Je connais cet homme, cette défaillance fut la seule de sa vie. S'il se doutait!... rien... entendez-vous?... rien, ne l'empêcherait de faire son devoir. Car, je puis vous affirmer, qu'il vous a cherché, jadis, et que pour vous rejoindre, il a fait de multiples et dispendieuses enquêtes.

Et sur un mouvement de surprise du jeune homme :

—Oui, mon ami, il a fait l'impossible pour retrouver vos traces. C'est vous dire, que le moindre changement dans vos allures et vos habitudes, suffirait à éveiller ses soupçons.

Demeurez avec lui, tout au moins quelques semaines encore; puis, ensemble, nous étudierons les moyens de trouver un prétexte plausible pour votre éloignement.

Et alors, presque à voix basse, Hippolyte répond simplement :

—Je resterai!...

Prenant ensuite, machinalement sa canne et son chapeau, il sortit. Le prêtre l'accompagnait en l'éclairant, puis, ouvrant la porte, lui dit :

—Revenez me voir souvent, mon enfant.

—Oui, répond le jeune homme : puisque je n'ai plus que Dieu à présent.

Et descendant les quelques marches d'escalier, il longe le trottoir du boulevard Saint-Laurent. Dans la pénombre du soir, anxieux le regard du prêtre le suit, et parfois il lui semble le voir trébucher, tel un homme ivre . . .

## XXIII

### L'ENTREVUE DU DETECTIVE.

Monsieur Charles Précý, détective privé, avait eu des débuts difficiles; cependant, il n'était ni sans adresse ni sans talents, ainsi qu'en témoigne l'heureux succès de son entreprise. Mais ses scrupules étaient rares, et s'il avait adopté cette profession un peu équivoque, l'arrière-pensée d'en tirer tout ce qu'il pourrait, avec ou sans loyauté, n'y était pas étrangère.

S'il s'était résigné jusqu'alors à rester honnête, c'est que de toutes les affaires qu'il avait traitées, aucune ne valait la peine de risquer une réputation de droiture et d'habileté assez bien établie. Mais lorsqu'au bout du fil qu'il venait de suivre avec tant de sagacité, il trouva un personnage de l'importance de monsieur Giraldi, il flaira une occasion superbe d'échanger sa situation précaire, pour une vie de bien-être, résultat d'une fortune aussi promptement qu'inespérée.

Ayant cherché en vain dans les journaux, le déploiement du scandale qu'aurait dû provoquer Hippolyte Paillard, il s'impatienta et n'y tint plus. Reprenant le train pour Montréal, il vint s'enquérir discrètement des relations nouvelles qui existaient entre le Maître et son Secrétaire. Avec son adresse de fin limier, il eût vite acquis la conviction que rien, apparemment du moins, n'était modifié de la situation précédente.

Quel pouvait être la cause d'un fait si anormal? En vain, il se le demandait durant tout le trajet qui le reconduisit à Boston.

Soudain, il se frappe le front :

—Imbécile que je suis; m'y voilà :

Monsieur Giraldi a une fille qui fait rêver mon jeune client . . . car aux dons de l'esprit et du cœur, paraît-il, elle joint, ceux non moins appréciés d'une fortune considérable. On ne se

venge pas du père, quand de sa fille, on veut faire sa fiancée! Cela se faisait peut-être au siècle de l'idéal, au temps du "Cid"; mais les héros cornéliens ont vécu. Notre époque est pratique et utilitaire avant tout. . . voilà le noeud de l'énigme.

C'est aussi pour moi, dit l'ancien policier, le filon qu'il s'agit d'exploiter.

Dans la famille Giraldi, une seule personne avait constaté un changement dans l'existence d'Hippolyte. Avec un étonnement mêlé de joie, Madeleine, plusieurs fois, avait été témoin des actes de dévotion du jeune homme; son estime pour lui s'en était accrue, bien que ce dernier fit preuve envers elle d'une réserve plus grande encore que par le passé. Avoir en effet, sous les yeux un bonheur qu'on sait ne jamais pouvoir atteindre, n'est-ce pas le comble de l'amertume dans la souffrance? . . .

D'ailleurs, se sentant à bout de forces, plusieurs fois, le Secrétaire avait laissé entendre qu'un rendez-vous important l'obligerait bientôt à un voyage à Chicago. De la sorte, il pourrait partir sans provoquer de soupçons, pour aller achever, il ne savait trop où, un bonheur désormais impossible dans sa ville natale; tel était le plan concerté entre lui et l'Aumônier.

Mais l'homme propose et Dieu dispose. . .

Ce jour-là, le jeune homme travaillait seul dans le Bureau de Monsieur Giraldi. Celui-ci, après déjeuner, s'était entretenu avec sa famille, quand soudain, la femme de chambre l'avertit qu'on le demande au téléphone. A son retour, Lucie toujours attentive aux intérêts de son mari, remarquant la pâleur empreinte sur les traits de celui-ci, interrogea :

—Une mauvaise nouvelle, mon ami?

—Du tout, reprit-il très calme; un rendez-vous qu'on me demande. . . Puis, sans émotion apparente, il reprit la conversation au point où elle avait été interrompue.

Cependant, une heure après, il sortait et d'un pas de promenade, se dirigeait vers le chemin de la Côte des Neiges. Parmi les pieux pèlerins qui par cette chaude après-midi d'août venaient prier à l'Oratoire Saint-Joseph, un homme allait et venait, faisant les cent pas, longeant le grand cimetière de la Cité, et semblait attendre quelqu'un. Son visage complètement rasé, ses larges lorgnons de couleur jaunâtre, son physique avantageux et fort caractéristique, n'étaient pas de ceux qu'on oublie facilement.

Dès qu'il aperçut monsieur Giraldi :

—Maître, dit-il en s'inclinant, et d'une voix qui paraissait mal assurée, avec ma carte, je vous présente mes respects.

—Alors, vous êtes monsieur Charles Précý, détective, qui m'avez téléphoné?

—Oui, Maître.

—Et quelles sont vos intentions?

Posée d'un ton net et tranchant, la question troubla l'homme.

—C'est que . . . voyez-vous . . . balbutia-t-il.

—Pas de préambule ni de détours : au fait, s'il vous plaît.

—Diable! pensa le détective, il a l'air décidé . . .

Et ouvertement :

—Si vous vouliez, Maître, me faire l'honneur de m'accompagner, nous causerions en marchant, sans risque d'attirer l'attention.

Sans répondre, Giraldi fit quelques pas.

—De quoi s'agit-il?

—Eh bien voilà! dit brutalement le détective, je ne suis pas riche, je voudrais l'être. Je connais un secret qui vaut de l'or, et j'exploite ce secret. J'espère, cette fois, que vous êtes fixé?

—Mais pas du tout! . . . et quel est ce secret?

—Eh bien! puisque vous le voulez, je mettrai les points sur les "i". Faut-il vous rappeler un certain écrin contenant cinq bagues en or, montées sur diamant, qui fut trouvé dans un tiroir, et gardé par quelqu'un qui a oublié d'en parler! . . .

—Cela me suffit, ajouta Giraldi d'un ton glacial, mais toujours calme. Pour tout dire en un mot, vous méditez un chantage?

—Je n'en disconviens pas Monsieur, et ce m'est une joie de vous voir aborder si catégoriquement la question.

—Pas trop vite, l'ami. Le malheur, c'est qu'il est des gens n'ayant aucun goût pour ce genre de musique.

—Mais . . . Monsieur . . .

—Et qui la rejettent et la méprisent aussi profondément que les êtres de votre espèce, qui tâchent de s'en servir.

Ils étaient arrivés à un endroit du chemin où ils se trouvèrent seuls. Monsieur Giraldi s'arrêta, et du détective ahuri, saisissant à la fois le veston et la fleur qui était à sa boutonnière, regarda l'homme dans les yeux.

Vous êtes un misérable, Monsieur, lui dit-il les dents serrées. De votre secret, tirez le parti que vous pourrez, de moi, vous n'aurez rien, entendez-vous? rien . . . Me prenez-vous pour un de ces lâches qui tremblent devant un déshonneur qu'ils ont

mérité et qui mendient, en la payant au poids de l'or, la discrétion de coquins tels que vous?

Vous pouvez divulguer le secret; moi-même je l'aurais fait, si cela avait pu être utile à autre chose qu'à me délivrer d'un fardeau qui m'écrase. Si l'on apprend que j'ai failli, on verra aussi, comment je saurai expier.

Quant à vos basses et ridicules menaces, tenez, voilà ce que j'en fais :

Et froissant dans sa main la carte qu'il tenait toujours, il la déchira en menus morceaux qu'il lança à la face du détective. — Puis, tranquillement, dédaigneusement, il s'en alla . . .

Pétrifié, anéanti, monsieur Précy restait au milieu du chemin, dans une stupeur mêlée de rage et d'amère déception. Soudain, comme dans un éclair, lui apparut tout un horizon de choses impossibles à soupçonner avant de connaître le caractère de monsieur Giraldi. Aussitôt, changeant de plan, il laisse l'intérêt l'emporter sur la haine, et la raison sur la colère.

—Attendez, cria-t-il.

Monsieur Giraldi qui avait déjà fait une quinzaine de pas, se retourne. En deux bonds, le détective l'a rejoint. Comprehant qu'il fallait aller droit et vite au but, sans autres explications, il ajouta :

—Savez-vous ce qu'"Il" est devenu?

Monsieur Giraldi eut un tressaillement. Donc, il avait compris qui était ce "Il" . . .

Le détective à son tour, esquissa un mauvais ricanement, où perçait la satisfaction d'une cupidité triomphante.

—Que vous importe dit monsieur Giraldi.

—Il importe si bien, répondit l'autre, que si vous ne le savez pas, je le sais moi, et que je puis vous le dire.

Monsieur Giraldi toisant son adversaire d'un regard de mépris :

—Mais de quelle fange êtes-vous donc pétri, dit-il? . . .

Il y a un instant, vous spéculiez sur ma lâcheté, maintenant, c'est sur le sentiment de mon devoir . . .

Et faisant un pas vers le détective qui recula :

—Vous avez frappé juste, misérable. — En vain, j'ai cherché Rodolphe Raimbaud pour lui dire : "Ce n'est pas toi le coupable; j'avoue mes torts; reprends ton honneur, moi, je dois expier.

Vous savez où est Rodolphe Raimbaud? — C'est bien : alors, faites votre prix . . .

—Mais . . .

—Vous hésitez? . . . parleriez-vous gratuitement? . . .

—Assez, dit l'autre d'une voix étranglée . . .

Puis, très vite, comme pour ne pas échapper l'occasion :

—C'est dix mille dollars.

Monsieur Giraldi ne broncha pas. — Il resta silencieux quelques secondes qui parurent un siècle à l'homme. Puis froidement :

—Entendu. — Passez dans une heure à la Banque d'Ho-chelaga et vous les aurez. Maintenant, parlez.

—Je les aurai . . . oui, mais . . . un "tiens vaut mieux . . . dit le proverbe . . ." Quand j'aurai parlé, quelle sera ma garantie?

—Ma parole, ajouta sévèrement monsieur Giraldi vexé. Un instant encore Précý hésita : N'allait-il pas commettre une imprudence? . . .

Mais la force et la grandeur de ce caractère qui venait de le manier si rudement, et payait pour savoir ce que tant d'autres, auraient payé pour ignorer, le subjuguèrent finalement.

—Vous connaissez Rodolphe Raimbaud mieux que moi, dit-il; il se fait appeler Hippolyte Paillard et vous sert de Secrétaire.

## XXIV

### L'AVEU.

Pendant que l'honneur de monsieur Giraldi subissait ces assauts terribles et qu'une lutte effroyable se livrait entre son amour-propre et sa conscience, Gaston, son fils aîné, encore jeune lévite du Seigneur, souffrait, s'immolant à Dieu pour le triomphe d'une cause chère à son cœur. En dépit des soins les plus assidus, une maladie mystérieuse l'avait, dans l'espace de trois semaines, conduit aux portes du tombeau. Sa pieuse mère, qui ne le quittait pas, abîmée dans sa douleur, évoquait le souvenir de la "Mater Dolorosa" au pied de la croix.

Les religieuses de l'Hôtel-Dieu ne tarissaient pas d'éloges à la louange de leur patient; son admirable résignation dans la souffrance, sa jovialité en face de la mort, le culte pieux de sa famille chérie, ne se démentirent pas un instant, jusqu'au terme fatal, qui arriva le lendemain de l'entrevue de monsieur Giraldi avec le détective Précý.

Le bras de la Providence s'appesantissait lourdement sur le favori de la gloire et de la fortune, qui jusqu'alors avait plutôt

oublié Dieu. L'âme navrée de chagrin par ce deuil domestique que la pompe des funérailles fut impuissante à adoucir, le cœur abreuvé d'amertume par les cruelles révélations qui lui avaient été faites, le "cher Maître" des beaux jours, paraissait ployer sous le fardeau.

Quinze jours durant, il eut le courage de porter seul le poids du secret; mais vaincu enfin, il céda, se décidant à parler, sans avoir compris comment l'homme vil, qu'il avait rencontré, avait pu pénétrer un mystère qu'il croyait ignoré de tous.

Un matin, Hippolyte à son bureau, travaillait comme de coutume. Il leva la tête en entendant la porte s'ouvrir. À peine entré, monsieur Giraldi lui cria :

—Vous êtes Rodolphe Raimbaud?

D'un bond, le jeune homme fut debout, abassourdi, consterné, anéanti : il se serait attendu à tout sauf à cela . . .

S'approchant doucement, monsieur Giraldi appuya la main sur l'épaule de son Secrétaire pour le faire asseoir; puis avançant lui-même son siège, lui dit amicalement : causons.

—Vous êtes Rodolphe Raimbaud! . . . pourquoi ne me l'avoir pas dit? . . . Voilà neuf ans que je vous cherche mon enfant! . . . Tout ce qu'on pouvait faire pour vous retrouver, je l'ai fait. Et dire que depuis six mois, j'avais sous les yeux, celui que je souhaitais tant revoir, que je croyais mort ou perdu à jamais dans des lieux inconnus.

Il fit une courte pause et reprit :

—Pourtant, il y a bien des choses en vous, qui auraient dû me rappeler l'enfant que j'ai connu : votre prompte familiarité avec les lieux, les usages, le public de Montréal etc. . . Mais cette barbe qui vous rend méconnaissable et cet accent singulier. . . Non, je ne pouvais deviner.

Encore tout ahuri, le jeune homme écoutait silencieux concentrant ses forces pour la lutte qu'il pressentait, et à la pensée, lui revenait cette parole de l'Aumônier : "C'est surtout contre lui-même, qu'il faut le défendre."

—Je comprends, dit le Maître pourquoi vous avez changé de nom. Ah! je me souviens encore. . . puis en détail, il refit l'histoire de la scène tragique, de la disparition de l'écrin, puis enfin de sa découverte.

Alors, sur un mouvement du jeune homme qui voulait parler, instinctivement, pour empêcher l'irréparable :

—Attendez mon ami. Je devine ce que vous allez me dire : cet homme était un misérable, n'est-ce pas? . . . savoir qu'il

existe au monde, un pauvre enfant qui traîne une vie d'opprobres immérités, tenir entre ses mains le salut et la réhabilitation de cet être et se taire! . . . non, le vol, l'action humiliante et basse sont peu de chose à côté de cela. — Fausser une âme, laisser un enfant en proie à toutes les tentations de la haine et du vice, briser une existence dans sa fleur! . . . y a-t-il des termes pour qualifier un homme aussi vil et peut-on assez le haïr? ne semble-t-il pas que pour lui, il n'y ait ni pardon ni excuse? . . .

Cependant cet homme, qui jusqu'alors, avait été droit et honnête, quand l'objet de ses vœux lui apparut soudain, objet après lequel il avait si longtemps et si âprement soupiré, cet homme, dis-je ne vit rien autre que la matière de sa convoitise et se l'appropriâ! . . .

Et passant la main sur son front :

Cet être cependant avait des idées et de l'énergie : il se croyait fort, se jugeait supérieur au commun. Une chose lui manquait néanmoins : la principale — Dieu était étranger à sa vie. — Cet homme n'avait qu'une foi spéculative; dans son orgueil, il se figurait que la pratique de la religion, n'est que le propre des faibles, lesquels manquant de confiance en eux-mêmes, sentent le besoin d'un secours supérieur.

Ah! s'il eût vécu sa foi, jamais il n'eût terni son honneur, ou du moins le ministre de Dieu, bien vite l'eût remis dans le droit chemin. Hélas, que de fois, au cours de ses neuf années de remords solitaires et stériles, vint à cet homme l'idée de la réparation, mais il n'osa pas. O tyrannie du faux amour-propre! combien d'esclaves gémissent dans tes fers.

Monsieur Giraldi se tut : il avait tout dit, sauf le nom. L'aveu en somme restait à faire.

Un instant devant ses yeux, il revit ses succès, son passé brillant que deux mots allaient briser à jamais, et son cœur connut une hésitation suprême. Mais bientôt, raidissant sa volonté, il jugea cette nouvelle faiblesse indigne de lui.

Il avait failli : il devait expier, ce n'était que juste. Mais il sentit sa voix comme étranglée dans sa gorge quand il voulut continuer.

— Si je vous ai tant cherché, mon enfant, c'était afin de pouvoir réparer : cet homme, ce voleur, ce misérable : "C'EST MOI".

Alors, doucement, le jeune homme dit ces simples mots :  
"Oh! je le savais! . . ."

## XXV

## GRANDEUR D'ÂME.

—Vous le saviez! . . . s'écria monsieur Giraldi. Vous le saviez, répéta-t-il plus lentement . . .

Et Hippolyte, trop ému pour pouvoir parler, fit "oui" de la tête.

—Mais alors? . . . prononça le Maître, en proie à une indécible émotion, mais alors? . . .

Il n'acheva pas. — Un voile venait de se déchirer devant ses yeux.

Il eut la vision du plus noble, du plus sublime des sacrifices, accompli par ce jeune homme qu'il avait privé de son nom, qu'il avait abandonné lâchement à une injuste flétrissure, et qui sachant tout cela . . . s'était tu! . . .

Il se sentait humilié, confus, ébloui d'admiration. Son stoïcisme lui parut mesquin auprès de tant de grandeur d'âme. Il n'eut plus la force d'articuler un mot. Et baissant la tête, il pleura . . .

Hippolyte sentit ces larmes tomber sur son cœur. Dès lors, cet homme lui parut plus digne encore de respect qu'auparavant. Il avait failli, c'est vrai, mais il acceptait si vaillamment l'expiation! . . .

—Maître, écoutez-moi, reprit Hippolyte Paillard, quand j'entrai à votre service, j'ignorais tout. Moins de trois semaines se sont écoulées depuis la révélation qui m'a été faite. Mais dites-moi, ne serait-ce pas ce misérable Précý qui vous a fait connaître mon nom?

Et sur un signe affirmatif de monsieur Giraldi :

—Il n'y avait que lui qui pouvait savoir. J'ai eu le tort de me fier à lui, après qu'il m'eut tout appris ce que je sais. — Mais, je vous en prie, Maître, séchez vos pleurs, ils me sont trop pénibles. L'oubli, le pardon que je vous accordai dès le premier jour, fut laborieux, mais il sera sans repentance. Je n'ai pas oublié, que je fus coupable, moi aussi. J'avouerai sans détour, que mon premier mouvement fut une explosion de haineuse vengeance; mais sous le regard du Christ, que j'ai tant méconnu, un prêtre m'a montré mon devoir, fait comprendre et accepter ce mot du Pater : "Pardonnez-nous, comme nous pardonnons."

Mais pour cela, il faut croire, Maître, il faut croire! Voyez-vous, il n'y a encore que Dieu qui . . .

L'émotion lui ayant coupé la parole, il reprit peu après :

—Non, nul ne saura . . . que vous . . . et moi . . .

Monsieur Giraldi fit un signe de dénégation . . .

Ses larmes avaient cessé de couler; il était redevenu calme.

—Il faut que l'on sache, je connais mon devoir : je parlerai . . .

—Non, Maître, vous ne parlerez pas.

—Et qui saura m'en empêcher?

—Moi!

Un instant ces deux hommes qu'une lutte sublime de générosité dressait l'un contre l'autre, s'étant regardés, se comprirent, s'admirent. Puis, Hippolyte reprit :

—Pensez à vos enfants, pensez à leur mère; vous déclarer, c'est frapper au cœur, des innocents, c'est empoisonner l'existence heureuse à laquelle ils ont droit.

—Oui, oui, voilà surtout la grande torture expiatoire; Lucie, Lucie principalement, qui avait pressenti l'abîme où me conduisait l'orgueil . . .

—Ici, vous devez m'obéir, Maître; je suis en droit de commander. Vous avez assez expié; Dieu vous pardonnera, mais il faut aller à Lui, et il se contentera de l'aveu fait à son ministre . . .

Et comme monsieur Giraldi se taisait :

—Il faut revenir à la pratique de la foi, Maître. Vous verrez comme cela rend fort et bon. Trop tard, hélas, j'en ai fait la douce expérience! . . .

Tenez, promettez-moi d'aller voir un prêtre.

—J'irai, oh! oui j'irai ajouta Monsieur Giraldi.

Me donnez-vous votre parole, de ne prendre aucune décision avant de l'avoir entendu?

Monsieur Giraldi baissa la tête.

—Soit! . . . reprit-il enfin. — Mais accordez-moi, je vous en prie, quelque répit, car je suis hors de moi, je me sens désespéré, et éprouve le besoin de voir clair en moi-même.

—Bien volontiers, Maître, je reviendrai demain.

—Oui, demain.

Monsieur Giraldi demeura assis devant son bureau, la tête dans les mains, l'air accablé . . .

Hippolyte eut pour lui un regard de souveraine compassion et se retira silencieux.

Comme il se préparait à sortir, un autre événement vint lui fendre l'âme. De sa fenêtre entr'ouverte, Madeleine, accidentellement avait saisi le terrible secret de la catastrophe morale. Com-

me Hippolyte ouvrait la porte pour se retirer, soudain, il recula saisi : La jeune fille se trouvait sur son passage, et pâle comme une morte, tendait vers lui, ses mains jointes dans un geste de muette, mais ardente supplication.

C'était au lendemain de ces terribles événements que monsieur Giraldi avait adressé au Père Laurendeau du lac Nominigue les deux lignes aussi brèves qu'évasives dont nous avons parlé au début de ce récit.

## XXVI

### COEUR VII.

Il est cinq heures de l'après-midi. Charles Précý, une chemise de cuir noir sous le bras, vient de payer le chauffeur de son taxi, et à pas rapides, pénètre sous le vaste portique de la gare Windsor.

Instinctivement, il palpe la poche de son veston, où se trouve son porte-feuille. Poche précieuse qui renferme le chèque de dix mille dollars, que sans difficulté, ayant été prévenu, le Gérant de la Banque d'Hochelaga lui a remis.

Il les tenait, les précieux billets, mais cela avait été dur. Il lui revenait bien quelques bouffées de haine rageuse au souvenir des injures cinglantes qu'il avait dû subir; et si parfois, il serrait involontairement les poings, bien vite un haussement d'épaules s'achevant dans un rictus narquois, lui faisait ajouter : on avale tant d'injures gratuites, qu'il est facile d'oublier celles qui sont payantes? . . .

Du reste, devais-je raisonnablement m'attendre à des marques d'amitié? . . .

Bientôt, installé dans le train, mollement étendu sur son siège, les pieds allongés sur celui d'en face, il repasse en son esprit les incidents de cette journée et estime qu'il lui en faudrait peu de semblables, pour réaliser la fortune qu'il ambitionne. — Puis, soudain, se ravisant :

Tout de même, je n'ai été qu'un idiot : n'aurais-je pas dû lui demander le double : il me les eût lâchés l'imbécile! . . . Vingt mille dollars, voilà qui eût pu compter pour un premier coup de filet . . . Peut-être ma chance n'est-elle pas complètement perdue! . . . il ne faut jamais désespérer. . .

Le train de Boston roulait à toute vitesse et se trouvait déjà en vue de la frontière américaine. Debout sur le palier du wagon, achevant son cigare, Précý voyait, d'un oeil distrait se dé-

rouler les sites pittoresques des Montagnes bleues, quand il se sentit frapper sur l'épaule. Il se retourna, pâlit légèrement : Hippolyte était devant lui.

—Enchanté de vous revoir, cher Monsieur, dit le jeune homme avec calme. J'avais négligé de vous féliciter et de vous remercier l'autre jour; je tiens à réparer cet oubli.

—Monsieur et cher client . . . commença le détective . . .

—Je tenais également repris Hippolyte, à savoir combien vous a rapporté l'infamie que vous venez de commettre . . .

—Mais! . . . Monsieur . . .

—Oui, oui . . . je sais tout. Vous vous demandez sans doute comment je me trouve ici en ce moment? C'est fort simple. Je sortais de chez Monsieur Giraldi, où je venais d'assister à une scène des plus pénibles. Grâce à votre vilénie, en effet, Mademoiselle Giraldi connaît à présent la faute de son père, ce qui ne doit pas vous affecter beaucoup; mais ayant le coeur mieux placé que le vôtre, je n'ai pu supporter le spectacle de ces deux effondrements et sentant que ma présence serait une gêne, pour ces deux êtres endoloris, je résolu de fuir . . .

À ce moment, le train venait de s'engager dans une longue vallée, dont la dévastation des feux de forêts, s'était ajoutée aux dégâts causés par le débordement de la rivière.

—Mais, je ne vois pas . . .

—Patience, Monsieur, j'y arrive! . . .

J'étais sur le Carré Dominion, quand j'eus l'avantage de distinguer votre singulière silhouette, au moment où vous quittiez le taxi. Aussitôt, me vint l'idée, que j'avais une explication à avoir de vous et je vous suivis.

Vous preniez le train, j'y montai à votre suite. Bref, depuis Montréal, j'ai eu le plaisir de voyager en votre compagnie, bien qu'à votre insu : cela se comprend, vous étiez si absorbé . . .

Un moment déconcerté, Précycy retrouva vite son aplomb. Il avait deviné où voulait en venir le jeune homme. Haussant les épaules d'un air de dédain solennel, il se mit en mesure d'allumer un cigare en se dirigeant vers le salon des fumeurs.

Son cigare allumé, avec une placidité affectée, il ajouta d'un ton traînant :

—Je ne vois pas, Monsieur, en quoi et pourquoi je vous dois des explications! . . .

—En quoi? et pourquoi? . . . Parce que vous êtes un misérable, un coeur vil et lâche, prononça Hippolyte les dents serrées, ayant peine à se contenir. Monsieur Giraldi ne m'a pas tout détaillé; mais je devine, qu'exploitant sa situation inextricable,

vous avez voulu le faire chanter selon le mot de votre ignoble argot. Et je ne doute pas que pour lui faire connaître Rodolphe Raimbaud qu'il recherchait depuis si longtemps, vous ne l'ayez contraint à vous payer une somme exorbitante.

—Et puis après? dit insolemment le détective.

Devant le débordement de cette impudence, Hippolyte sentit tout son être se crispier et le sang lui sauter au visage.

Se réfrénant avec peine, il ajouta cependant :

—Ce qui est fait est irréparable! . . . Pour ce qui concerne l'avenir, du moins, vous allez me promettre de ne jamais parler, à âme qui vive, du secret que vous connaissez. — À ces conditions, je consentirai peut-être à oublier le rôle odieux qui fut le vôtre, dans les circonstances que je viens de mentionner.

Le détective de nouveau, esquissa son petit ricanement :

—Tiens . . . tiens . . . voilà une belle affaire, à laquelle je n'avais pas encore songé! . . . Magnifique . . . C'est uniquement pour m'intimer l'ordre de me taire, que vous faites le voyage?

—Précisément.

—N'oubliez pas que je suis homme d'affaires. Combien m'offrez-vous pour me fermer la bouche?

—Comment! s'écria Hippolyte indigné! . . .

—Mais certainement, jeune homme: "Business is business". Justement je m'en voulais de n'avoir pas demandé davantage à votre Maître . . . Or, voilà que bénévolement, vous me tendez la perche . . . je serais bien fou de ne pas la saisir. — Ah! vous tenez tous deux au silence. Très bien les amis; mais sachez que tout ce qui a du prix se paye. À votre tour de me payer pour me taire, car j'entends bien que se réalise le proverbe disant que si

"La parole est d'argent, le silence est d'or."

Et dans le regard narquois du coquin, où éclatait l'insolence d'un triomphe assuré, le jeune homme comprit quelle faute il venait de commettre en se livrant pieds et poings liés à un escroc de cette trempe.

Pâle de colère, Hippolyte fit un pas vers le détective :

—Vous n'aurez rien! . . . entendez-vous, rien! . . . et . . . vous vous tairez, sinon . . .

—Sinon quoi? reprit l'autre, narquois.

Le détective, de nouveau sourit dédaigneusement, s'amusant à faire tomber avec négligence la cendre de son cigare.

—Ah! mon Dieu . . . murmura le jeune homme atterré, en voyant enfin l'impasse où il s'était fourvoyé.

Giraldi a des amis puissants . . . et la police saura vous faire garder la discrétion . . .

Précy avait jeté son cigare.

—Allons, fit-il d'un ton protecteur : je crois qu'il y a moyen de s'arranger. Voyez-vous, jeune homme, s'exciter ne produit rien qui vaille, au lieu que . . .

Il n'eut pas le temps d'achever :

Un choc épouvantable venait de les précipiter l'un contre l'autre avec une effroyable violence, dans un vacarme confus et bref de craquements sinistres, de vitres brisées, de gémissements lamentables, dominés par d'assourdissants sifflements de vapeur fuyante.

Trois voitures littéralement écrasées, cinq autres renversées en bas du remblai; la locomotive tordue et fumant encore dans les débris qu'achevait de consumer l'incendie, 15 morts et 47 blessés, telle était la conséquence de l'inondation. Celle-ci, peu à peu, avait miné le remblai et amené son effondrement sur une longueur de trente pieds.

Distante d'un mille et demi environ, la prochaine station ne tarda pas à envoyer toute l'aide en son pouvoir, après avoir lancé par télégraphe de pressants appels de secours aux cités les plus voisines. La nouvelle en parvint à Montréal à sept heures et quart. Dans la soirée, un extra de "La PRESSE" donnait un exposé sommaire de l'accident, le nom de quelques-uns des morts et la longue liste des blessés.

Quand Hippolyte revint à lui, il était étendu sur l'herbe, le visage couvert de sang, un bandeau ceignant son front. L'arôme des pins, parfumait cette nuit de juillet tombante, le ciel était semé d'étoiles, tandis qu'à travers la fumée, la lueur livide des débris éclairait encore la nuit par intervalles. Epuisé par le sang qu'il avait perdu, le jeune homme se sentait très faible; autour de lui, ce n'était que plaintes et gémissements.

Ayant fait un effort surhumain pour soulever sa tête endolorie, il vit à sa droite un corps inerte, portant à l'épaule droite une horrible plaie. Un bras avait dû être littéralement arraché, tandis que l'autre raidi dans une contraction suprême, supportait le visage exsangue et convulsé. Aux lugubres clartés de l'incendie Hippolyte avait reconnu le détective; frappé de stupeur, il laissa retomber sa tête, détournant les yeux pour ne pas voir . . .

L'émotion, jointe à la perte de son sang, l'avait tellement affaibli, qu'à peine put-il encore distinguer ces mots prononcés à mi-voix : "Celui-là n'en a pas pour longtemps."

Ce ne fut que vingt-quatre heures après, sur un lit de l'Hôtel-Dieu, à Montréal, qu'il ouvrit de grands yeux étonnés. Il eut grand'peine à reconnaître Madame Girdali et sa fille Made-

leine, qui lui avaient prodigué les soins les plus maternels; il ne se souvenait aucunement par quelle suite de circonstances tragiques, il se trouvait sur ce lit blanc d'hôpital.

## XXVII

## RECLUSION.

Des divers blessés soignés à l'Hôtel-Dieu, Hippolyte était l'un des plus gravement atteints. La tête ayant reçu le choc principal, lui causait des névralgies telles, que maintes fois, dans son délire, on l'entendit continuer avec le détective, la virulente altercation qu'avait seule interrompue la tragique catastrophe.

Les docteurs inquiets, avaient déclaré que dès le lendemain, ils procéderaient à la trépanation du crâne. Ce lamentable accident ajouté aux scènes poignantes, qui la veille, s'étaient déroulées chez monsieur Giraldi, avait jeté la plus sombre consternation dans la famille. Madeleine, surtout, feignant d'ignorer devant son père le secret qui la torturait et dans la crainte continue de le voir découvert par sa mère, était comme dans une agonie morale.

Grâce au dévouement intelligent des docteurs et des religieuses gardes-malades, l'opération avait réussi, et moins de huit jours après son arrivée, le patient était déclaré hors de danger. Grande fut l'allégresse à la résidence d'Outremont; les visites, jusqu'alors quotidiennes de la Famille Giraldi, devinrent encore plus fréquentes.

Avec les forces physiques, la convalescence rendit graduellement au malade, le plein usage de ses facultés avec la joie de renaître à la vie. Sa reconnaissance monta vers Dieu, pour une protection si sensible et s'il ne put se réjouir de la triste fin de son redoutable adversaire, du moins y vit-il un probable châtement de sa vile déloyauté.

Durant les longues semaines de patience qu'exigea son rétablissement, le jeune homme, sous les galeries ensoleillées, étendu dans sa chaise-longue, repassait dans son esprit éclairci les nouveaux événements dramatiques qui venaient de bouleverser son existence. Ceux-ci, laissaient aussi angoissante qu'il y avait dix ans, la question de son honneur et de son avenir. N'allait-il pas se repentir de sa trop indulgente charité et accuser ses sentiments trop chrétiens d'être la cause de sa disgrâce et de ses malheurs? . . . La tentation n'était pas impossible, comment y répondrait-il? . . .

Il en était là de ses réflexions, quand on vint lui annoncer la visite de l'Aumônier, dont les conseils l'avaient tant de fois déjà, sauvé d'un mauvais pas. Retirés tous deux, dans la chambre No. 8 que la famille Giraldi avait voulu prendre à son compte, avec tous les frais d'hôpital, le jeune homme exposa à son guide et ami, l'impasse nouvelle, où le jetaient le secret dont la divulgation était parvenue aux oreilles de Madeleine.

—Mon bon ami, reprit l'Aumônier après l'avoir écouté longuement, je comprends que votre présence dans la famille Giraldi serait un trop lourd fardeau pour vous et une gêne, voilée sans doute, mais trop réelle, pour ces coeurs meurtris.

—Alors, alors . . . c'en est fait de mon avenir, de mon bonheur ici-bas!

—Avant de vous dire le dernier mot de ma pensée, je vous conseillerais d'exposer la situation à votre Maître.

—Inutile : je connais sa réponse; je sais que sa maison, sa table, sa bourse sont à ma disposition; mais ma réhabilitation est au prix de sa déchéance . . .

—Je vous ai promis toute ma pensée, continua le prêtre; or, la voici : "Après toutes les preuves de chrétienne générosité, dont vous avez donné de si admirables exemples, oserais-je vous dire que cette vie, que Dieu vient de vous rendre miraculeusement, ne vous appartient plus pour ainsi dire, et que c'est à son service, qu'elle devrait être désormais consacrée . . ."

Le jeune homme sentit les larmes emplir ses yeux.

—Mon Père, je ne doute pas que vous soyez l'instrument de Dieu pour me suggérer une résolution, dont l'idée jointe au souvenir de ma pieuse mère, m'a préoccupé dès les premiers jours de ma convalescence.

—Je n'attendais rien moins de votre grand coeur, mon ami.

—Mais pensez-vous, monsieur l'Aumônier, qu'informée de mon passé, il y ait une seule communauté religieuse qui consente à m'ouvrir ses portes? . . .

—Eussiez-vous été dix fois plus coupable que le Prodiges de l'Évangile, le divin Père de famille, aurait encore une robe blanche et un anneau, pour votre repentir. Peut-on trouver plus noble et plus parfaite réhabilitation que celle-là?

.....  
 .....  
 Au printemps suivant, un groupe de religieux, vêtus de bure, chacun armé d'un sarcloir, un grand chapeau de paille sur le front, nettoyaient en silence l'immense jardin de la Trappe de

Mistassini au Lac St-Jean. Parmi eux, un jeune novice à la barbe noire, aux traits réguliers, sous sa coule blanche, porte encore visible au pantalon noir, le pli de l'ancien jeune homme fashionable.

Inconnu de tous, sauf du Révérend Père Abbé, il répond au nom de Frère RODOLPHO, et cette appellation si douce qu'il n'avait plus entendue depuis son enfance, il en est fier, car elle lui a rendu devant Dieu et devant les hommes une autre auréole d'innocence, à l'aurore de sa nouvelle vie.

Surpris, mais non consolé de la détermination de son Secrétaire, monsieur Giraldi ne se pardonnait pas d'avoir été la cause indirecte de cette vocation, à la sincérité de laquelle il ne pouvait croire, étant encore incapable d'en saisir toute la sublimité.

Plusieurs années passèrent avant que l'intensité du chagrin ressenti par suite de cette brusque réclusion, diminuât sensiblement. Toutefois, sa conscience ne lui faisait aucun reproche, Ayant, selon sa promesse, réglé ses comptes avec le ministre de Dieu, il avait donné à Hippolyte, toutes les preuves du regret le plus sincère, lui offrant du même coup, tous les dédommagements et les garanties qu'il était possible d'imaginer.

Rien n'avait percé au dehors, de la tare qui pesait sur la réputation du Maître. L'intégrité de sa fortune demeurait intacte, et le prestige grandissant de sa renommée, semblait avoir mis le couronnement au faite le plus élevé de ses anciens rêves de splendeur. Sa vie s'écoule paisible entre son épouse qu'il révère et ses enfants Madeleine et Jean qu'il chérit d'un égal et tendre amour.

## XXVIII

### DEUIL ET MELANCOLIE

C'était vers la mi-décembre; le rude hiver canadien avait débuté d'une façon aussi précoce que rigoureuse. Un ciel brumeux alternait avec les rafales d'un vent piquant qu'accompagnaient les bourrasques d'une neige fine et glaciale si connues sous le nom de "poudreries". Pâle et timide, le soleil n'avait fait que de courtes et rares apparitions durant cette première quinzaine.

Une épidémie de grippe s'était bien vite déclarée et la contagion se propagea avec une facilité et une rapidité extrêmes.

Qui dira le nombre des victimes tombées durant cette année néfaste, qui porte une croix noire en tête du cahier de ses archives.

Si les deuils furent nombreux, la misère profonde, il est juste de reconnaître que la charité publique et le dévouement privé, furent à la hauteur de l'épreuve. Madame Giraldi tint une place d'honneur, dans cette phalange d'élite, qui de son cœur chrétien, comme de sa bourse large ouverte, sut tirer des trésors de générosité aussi admirables qu'insoupçonnés à une époque de confort et bien-être comme la nôtre.

Ordinairement accompagnée de Madeleine, en vraie mère des pauvres, elle visitait de préférence les foyers aussi dépourvus des dons de la fortune que de ceux de la foi. Dans la mesure du possible, elle laissait avec les soins et les remèdes qui guérissent les corps, le mot charitable, la tendre compassion qui consolent les âmes. Aussi, comme sa visite était appréciée et attendue des familles pauvres. La renommée publique ne tarissait pas d'éloges à son sujet.

Tant de généreux sacrifices comblèrent la mesure de ses mérites comme de ses forces. Bientôt, elle dut demander pour elle-même les services que jusqu'alors, elle avait prodigués aux autres. Retenue au lit, il est facile d'imaginer les alarmes, les attentions délicates, les soins infinis de Madeleine et de son père pour la "Garde-malade" des indigents. Le Docteur, grand ami de la famille, mit à contribution tous les secrets de son art pour enrayer le mal dès le début. Le succès ne répondit pas de suite à ses efforts. Dès le troisième jour, il en vint à doubler et même à tripler ses visites; une pneumonie aiguë s'était déclarée.

Plus de repos à la résidence de monsieur Giraldi. Etant jour et nuit aux côtés de la chère malade, celui-ci tomba lui-même dans un tel état de prostration nerveuse, qu'il fit concevoir des craintes à son tour. Le cinquième jour, un mieux relatif rendit à tous le courage avec la confiance. Le lendemain, hélas, vit bientôt disparaître cette lueur d'espoir. Transportée en hâte à l'Hôtel-Dieu pour y recevoir les soins d'un spécialiste de renom, la malade ne cessa de se montrer aussi grande et aussi virile dans ses douleurs, qu'elle avait été bonne et compatissante à celles d'autrui.

Sa lucidité d'esprit demeurant parfaite, elle comprit l'imminence du danger et en vaillante chrétienne se prépara à l'affronter. — Après avoir reçu avec ferveur, tous les secours que la sainte Eglise prodigue aux fidèles mourants, elle n'eut plus d'autre tâche que de panser les blessures que sa mort allait faire aux membres de sa famille. Plus vaillante, parce que plus chré-

tienne, Madeleine s'efforçait de raviver l'énergie morale de son père, qui appréciait d'autant plus les rares mérites de sa chère compagne, qu'il était sur le point d'en être privé à tout jamais.

Le dénouement fatal arriva au matin du dixième jour de la maladie. Le désespoir de monsieur Giraldi fut indicible. Il sentit comme un léger mouvement de révolte bouillonner au fond de son être. Ce coup du sort, lui semblait d'une brutalité intolérable. De quoi donc lui servaient la gloire et la fortune, si elles ne le mettaient à l'abri, ni des assauts du chagrin, ni des traits de la mort. Comme le plus humble mortel, il était tributaire du deuil, de la maladie, de la souffrance sous ses formes infinies.

Vraiment sa situation, qu'un moment, il avait crue invulnérable aux coups du destin, ne lui avait pas donné le bonheur qu'il s'en était promis. Que lui était le chagrin causé par la retraite de Frère Rodolpho, à côté de ce désarroi moral qui l'atteignait jusqu'aux fibres les plus intimes de l'âme. Quelle perspective de joie lui restait sur cette terre? Le sort, qui un temps l'avait favorisé, ne semblait-il pas vouloir lui reprendre un à un tous ses dons? . . .

Son fils GASTON qui l'avait déçu dans ses projets, lui avait été ravi à la fleur de l'âge. Trop jeune encore pour comprendre, Jean était, après Madeleine, la dernière consolation de son cœur déjà tant de fois meurtri.

La plaie qu'y avait faite la mort de Lucie semblait inguérissable. La mélancolie qui l'assiégeait ne trouvait pas d'adoucissement. Pour suivre plus aisément le cours de son chagrin, il voulait être seul.

Allant parfois d'une chambre à l'autre dans sa demeure désolée, il tâchait de revivre, par le souvenir, les jours passés ensemble; il écoutait la voix des choses, voulait toucher les objets dont s'était servie la défunte.

Souvent il restait accoudé à la fenêtre où elle se plaisait à broder et les yeux perdus dans le verdoyant panorama que le Mont-Royal étalait à ses regards, les entretiens qu'ils avaient eus alors, lui revenaient à la mémoire. Il entendait sa voix si douce et si claire le mettre en garde contre l'impétuosité de sa nature altière, contre le mirage de l'orgueil et de l'ambition et non sans amertume, se remémorait cette strophe que volontiers elle lui citait à l'appui de ses dires :

*“Le bonheur fuit dès qu'on l'atteint”*  
*“Sa flamme brille, puis s'éteint.”*  
*“Le rire dans les pleurs se noie,”*  
*“Le chagrin survit à la joie.”*

Une album de photographies attira un jour ses regards; fébrilement ses doigts feuilletèrent les pages qui lui parurent vieilles et qui déjà étaient froissées par la main des enfants. De chaque image, surgissait un monde de souvenirs et les émotions qui emplirent son coeur ne tardèrent pas à mouiller ses yeux de larmes.

C'était par une après-midi de radieux soleil; comme monsieur Giraldi pénétrait dans le salon, ses yeux tombèrent sur le grand portrait de sa chère compagne, auquel une vive lumière venait de donner comme l'illusion de la réalité :

Ce fut pour Léo, comme un éblouissement. Un instant il crut défaillir, tant son coeur bondit avec violence et il dut s'arrêter pour s'appuyer un moment au chambranle de la porte : cette femme au visage animé d'une lumière intérieure, aux yeux profonds et ardents qui le fixaient, oh! comme il la reconnaissait; qu'il lui faisait de bien, ce sourire si tendre qui avec tant de sollicitudes et tant d'amour s'était penché sur le berceau de leurs enfants. . . comme il lui manquait à cette heure. . . non, il ne la reverrait plus, il lui faudrait vivre seul désormais. . . et à ce vide immense laissé dans sa vie par le départ de celle qu'il aimait plus que lui-même, il ne trouvait nulle compensation. . .

Le flambeau de sa foi n'était pas assez ardent, pour que la résignation chrétienne, unie au fidèle souvenir de la chère absente, suffit à suppléer sa présence. . .

Agé de quarante-six ans, la perspective de l'isolement qui pour lui résulterait du mariage de sa fille, l'accablait déjà de son poids et si la seule pensée lui en était intolérable, que serait-ce donc que la réalité? . . .

Depuis la mort de Lucie, la “Villa des Cèdres” avait perdu tous ses charmes pour monsieur Giraldi. Avec le poète il aurait pu redire, sinon avec les mêmes accents, du moins avec la même sincérité : Bois, vallons, lac, lieu jadis si aimé, un seul être vous manque, et tout semble dépeuplé. . .

Les jours heureux qu'il y avait passés au milieu des siens ne pouvant désormais se retrouver, il donna l'ordre au vieux jardinier le Père Laurendeau, de fixer l'écriteau : “A VENDRE” au gros orme situé près de la porte d'entrée.

Le prix de vente lui ayant été déterminé, le Père Laurendeau devait être lui-même l'agent de la transaction. Un mois ne s'était pas encore écoulé depuis l'ordre reçu, que le brave homme arrivait à Montréal pour rendre compte de l'heureux succès de son entreprise.

Père Laurendeau, lui dit le Maître, je vous félicite et vous remercie : je vois avec plaisir que vos talents pour les fonctions d'agent d'immeuble ne le cèdent en rien à vos aptitudes pour la chasse, la pêche ou le jardinage.

Je n'ai eu qu'à me féliciter de vous; vos vingt années de francs et loyaux services vous font considérer comme membre de ma famille. Il s'agit maintenant pour moi de savoir, si vous aurez le courage de dire un sincère adieu à Bellerive, à ses bois, à ses ours, aux poissons du lac Nominique : en aurez-vous le courage?

—Le sacrifice sera dur, et pour nul autre que pour vous, Monsieur, je n'y consentirais . . .

—Je vous reconnais bien là mon brave; permettez-moi de vous serrez la main et en vous remerciant de vous glisser ce témoignage de ma profonde gratitude. Voyez-vous, mon ami, maintenant que Lucie est absente, cette solitude témoin d'un bonheur perdu me pèse, voilà pourquoi j'ai fait une nouvelle acquisition ici-même, sur les bords du lac St-Louis entre Dorval et Pointe-Claire.

Une superbe résidence d'été au centre d'un parc magnifique a capté mes sympathies. Je l'ai baptisée le "Parc des Cyprès". La vue du lac, l'agrément de ses rives ombragées, la variété des sites qui s'offrent aux yeux dans un lointain superbe, ont fixé le choix de plusieurs familles américaines, qui s'y sont établies, et en ont fait le centre de leur tourisme dans le "Québec".

Puisque vous consentez à demeurer avec nous, je vous établis grand fermier-horticulteur de mon nouveau domaine, comptant sur votre bon goût et votre esprit d'initiative pour en parfaire tous les agréments. Depuis mon deuil surtout, je sens la nécessité des secours extérieurs pour m'aider à vaincre cette mélancolie qui m'envahit à mon insu.

—On fera l'impossible, Monsieur, pour rencontrer vos désirs et semer un peu de gaieté au milieu de vos tristesses. Monsieur Giraldi qui dès les premiers beaux jours s'était installé avec les siens au "Parc des Cyprès" se chargea de diriger lui-même les travaux d'aménagement et d'embellissement.

Tout au bord du lac, un pavillon ombragé par un groupe d'érables de haute futaie, lui était particulièrement cher. Au

charme du coup d'oeil, à la fraîcheur de la brise venant du St-Laurent se joignaient le calme de la solitude et le bénéfice d'un air pur. Un yacht superbe, des canots, des chaloupes, des cabines de bain, rien ne fut épargné pour réunir tous les agréments que procure le voisinage d'une immense nappe d'eau.

---

## DEUXIEME PARTIE

### I

#### AU PARC DES CYPRES.

Jusqu'à la mort de sa mère, Jean avait été un enfant insouciant et heureux. Partagé entre ses devoirs d'écolier studieux et de fils docile et affectueux pour ses parents, il n'avait fait autre chose que de se laisser vivre, sans souci du présent, sans inquiétudes pour l'avenir. N'ayant pas encore abordé l'étude de la philosophie il ne songeait point à analyser ses pensées ni à distinguer ses sentiments. Sa vie simple était toute pratique et se bornait à lui faire remplir en les conciliant les devoirs qu'imposent l'amour du jeu et l'amour de l'étude.

Les exercices en plein air avaient ses préférences : il pratiquait le tennis avec une grâce égale à son habileté, se livrait à la bicyclette, montait à cheval, excellait dans la natation. Comme son père, il était un passionné de l'automobile et jeune encore n'aspirait qu'à remplacer le chauffeur au volant de la machine.

Ses traits réguliers et doux, qu'éclairaient les yeux vifs et profonds de sa mère, étaient relevés par sa blonde et abondante chevelure, qui dans les jeux violents flottaient avec une grâce quelque peu léonine.

Deux femmes lui avaient donné le nom de "Fils"; Lucie, sa mère, dont l'image révéérée emplissait encore ses yeux et dont

le souvenir faisait battre son jeune cœur d'émotions demeurées chères. . . puis, c'était Lédia, la remplaçante de la défunte, qui touchée des charmes naturels de l'enfant, non moins que de l'épanouissement de son âme sympathique, l'avait peu à peu habitué à répondre à ce même nom de fils. Dans cette condescendance, il céda plus aux désirs de son père qu'à l'attrait personnel pour sa belle-mère. Mais les deuils successifs de son frère aîné et de sa mère, en l'atteignant dans ses plus chères affections, avaient laissé une empreinte profonde dans l'âme de l'adolescent et marqué son front d'un air sérieux assez rare à son âge, car l'enfant venait à peine d'entrer dans sa quinzième année.

Pour acquiescer aux désirs de son père, qui, bien que déçu par son aîné, n'avait pas cependant renoncé à ses projets, Jean avait repris le genre d'études, pour lequel son frère Gaston n'avait témoigné que fort peu d'enthousiasme.

A des aptitudes spéciales pour la mécanique et toutes les questions relatives à l'électricité, l'élève joignait un goût marqué pour les mathématiques.

L'année scolaire était close à l'Ecole Technique, mais deux fois la semaine, durant les vacances, Jean venait en bicyclette, son sport favori, après l'automobile, recevoir de ses professeurs de musique, les leçons de piano et de violon qu'il affectionnait par-dessus toutes les autres.

La patience et la prudente réserve de Madeleine, non moins que ses ferventes prières avaient reçu leur récompense. Depuis peu, elle avait enfin rencontré l'objet de ses rêves et uni son sort à un jeune et brillant avocat de Montréal, le Vicomte d'Aisy. D'origine française, sa famille appartenait à la vieille noblesse de Bourgogne, lorsque de brusques revers de fortune la firent déchoir du rang élevé qu'elle avait tenu jusque alors.

A ce contre-temps se joignirent les tracasseries religieuses d'un gouvernement anti-clérical; le jeune homme qui se destinait à la carrière militaire, était alors étudiant à l'école d'officiers de Saint-Cyr; obligé d'opter entre sa foi et l'amour de sa patrie, il préféra briser son épée, renoncer à l'épaulette et suivre les siens sur la terre aussi chrétienne qu'hospitalière du Canada.

Monsieur Giraldi accueillit avec bonheur dans sa famille, ce nouvel ami, au physique distingué et sympathique et dont la haute culture lui promettait une compagnie des plus charmantes. Pour condescendre aux désirs de son beau-père, le Vicomte Louis d'Aisy fit sienne la résidence de son épouse. Les commodités de l'automobile réduisaient à moins de quinze minutes le temps

nécessaire pour aller d'Outrement soit à son bureau de la rue St-Jacques, soit au "Parc des Cyprès." Dans la nouvelle demeure estivale les coeurs battaient à l'unisson et l'avenir rayonnait d'espoirs. — Le temps, ce grand tombeau de nos chagrins, avait peu à peu cicatrisé la blessure des coeurs.

Le culte de la chère défunte s'était d'abord traduit par un mausolée superbe au grand cimetière de la Côte des Neiges et se perpétuait par la visite hebdomadaire et traditionnelle que la famille y faisait à ses chers défunts.

Les voyages d'agrément, les relations d'amitié avec les familles en villégiature à Pointe-Claire, les discussions politiques suscitées par des élections générales, l'intérêt toujours palpitant que monsieur Giraldi portait aux progrès de l'automobile et du tourisme si en honneur dans la Province de Québec, constituaient autant de dérivatifs à sa mélancolie, et avaient fini par lui faire reprendre goût à la vie. Peu à peu ses regrets firent place à un optimisme reconfortant, que le mariage de sa fille et l'avenir brillant qui semblait sourire à son fils Jean, avaient de plus en plus ensoleillé.

La deuxième année de son séjour au "Parc des Cyprès" il s'était remarié avec une américaine, fille d'un Colonel dont le père avait commandé une armée pendant la guerre de Sécession. Plus jeune d'une quinzaine d'années que monsieur Giraldi, mademoiselle Lédia Walford, avait passé plusieurs étés sur les rives du lac St-Louis. Dès leurs premières relations, ils s'étaient compris et bien vite le Maître avait été subjugué; celle-ci professa pour le mari dont elle prisait la renommée non moins que la fortune, un attachement réciproque.

Fervente touriste, conduisant à merveille une machine, elle avait cependant retenu les services de son vieux chauffeur qui avait pour elle un culte égal à son dévouement. Le goût de la jeune dame pour l'automobile ne pouvait que plaire à un inventeur de l'envergure de monsieur Giraldi.

La nouvelle maîtresse de maison apporta un soin minutieux à témoigner aux enfants de son mari, tous les égards et les marques d'intérêt qui convenaient à sa nouvelle situation. Le caractère sympathique et expansif de Jean surtout, lui plaisait. — Les progrès rapides de celui-ci dans ses études et son goût prononcé pour le dessin, la peinture et les arts décoratifs en général, incitèrent monsieur Giraldi à engager pour son fils un spécialiste, dont la coïncidence de nom avait attiré son attention.

Il ne lui fallut pas longtemps, pour reconnaître dans le réputé professeur Albert Dupras, l'ancien commis de magasin

au service de monsieur Raimbaud. Doué d'aptitudes particulières pour le dessin industriel, dont monsieur Giraldi avait fait sa profession, le jeune homme les avait développées en Europe où il avait passé trois années comme boursier du Gouvernement. La belle saison s'écoulait joyeuse et l'union des cœurs comme des volontés semblait faire du Parc des Cyprès l'asile de la sérénité et du bien-être.

Un voyage projeté pour le dimanche suivant à la famille des marquis de Sombernon, avait mis la joie dans tous les yeux. Amis d'enfance du Vicomte Louis d'Aisy, Lucien et Georges de Sombernon, comme lui étudiants de St-Cyr, n'avaient pas tardé, avec leur mère, à le rejoindre sur le sol libre et riche du Canada.

Unie d'amitié les deux familles n'avaient pas de joies plus douces, que de continuer dans le Nouveau-monde, les pieuses et cordiales relations qui faisaient leur bonheur dans l'Ancien.

Or voici ce qu'au matin du 10 Juillet 19... publiait le journal "LE CANADA" sous ce titre écrit en gros caractères :

— CRIME ou ACCIDENT —

*"Hier, vers les 8 heures du soir, des employés du Canadien Pacifique ont découvert, au bas d'un remblai de la voie ferrée, à quelques arpents de la station de Montréal-Ouest, le corps sans vie d'un jeune garçon paraissant âgé de 15 à 16 ans. Transporté d'abord à la station du chemin de fer, il fut soigneusement examiné par le médecin qui constata une fracture du crâne. S'agit-il d'un assassinat, d'un suicide, ou bien le malheureux jeune homme s'est-il tué accidentellement en tombant de la plate-forme du wagon? . . . L'une et l'autre supposition sont possibles. Le Coroner prévenu fit une enquête sommaire. On fouilla la victime. Les vêtements, sont élégants, le linge très fin est marqué aux initiales J. G. — Ni la montre, ni le porte-monnaie n'ont été volés, ce qui semble éloigner la version d'un crime. Le corps non encore identifié, sera sous peu conduit à la morgue."*

L'attention particulière avec laquelle le journal mettait en relief à sa première page, l'accident, qui en temps ordinaire eut passé presque inaperçu dans les faits divers, indiquait déjà l'importance de la famille à laquelle appartenait probablement la victime.

Que s'est-il passé ce soir-là au Parc des Cyprès? Le voici résumé succinctement : C'est mardi, l'un des deux jours, où Jean va à la ville recevoir ses leçons de musique. Parti joyeux par le

train de 2 heures, ayant brisé son bicycle la veille, le jeune homme devait être de retour par le train de six heures qui coïncidait avec l'heure du souper pour la famille. Fidèle à son horaire le convoi est en gare à six heures et cinq, mais Jean n'est pas là.

Attentes vaines toute la soirée, inquiétudes croissantes, inutiles informations chez un ami que Jean saluait souvent au passage; coups de téléphone réitérés aux deux professeurs de musique et dont le second déclare que son élève l'a quitté à quatre heures et demie.

Enfin, n'y tenant plus, monsieur Giraldi, prend son automobile et par la route qu'a dû suivre le jeune homme, accourt à Montréal, faire des recherches, prendre des informations, prévenir la Police. A un demi-mille de la station de Montréal-Ouest, une foule, massée aux abords de la voie ferrée, attire l'attention du père; déjà une vague appréhension l'étreint; il questionne, on lui apprend la lugubre découverte faite une demi-heure auparavant.

Envahi par un affreux pressentiment, il demande à voir la victime, et à peine ses yeux ont-ils reconnu son fils, qu'un cri rauque s'échappe de ses lèvres crispées et il tombe sans connaissance. Dix minutes après les soins qui lui furent prodigués immédiatement, le malheureux père reprit peu à peu l'usage de ses sens.

De la station du Pacifique, un coup de téléphone mande au Vicomte de se rendre au plus vite au lieu qui lui est signalé; d'où redoublement d'émois et de sinistres augures dans tout le personnel de la résidence. Accompagné de Madeleine, l'âme angoissée, le Vicomte arrive bientôt en automobile, et tous deux reçoivent en plein coeur la terrible nouvelle qui a failli coûter la vie au père de la victime.

La première crise d'émotions terminée, le corps qu'accompagnaient le Coroner et le médecin-légiste, fut reconduit au Parc des Cyprès. Après les manifestations d'une stupéfiante douleur, diversement ressentie par les habitants de la résidence, la cause d'une mort si tragique fut la question qui vint spontanément s'offrir à tous les esprits, se placer d'instinct sur toutes les lèvres.

Tous les hôtes de monsieur Giraldi avaient pris une si grande part à la cruelle anxiété du Maître, leurs témoignages de sympathie étaient si spontanés, que leur douleur ne pouvait être feinte, et éloignait à tout jamais l'idée du crime par un membre ou un habitué de la résidence.

Le Coroner, persuadé que la mort avait été involontaire, voulait dès lors prononcer un verdict de mort accidentelle. Il

en fut cependant détourné par l'avis d'un second médecin-expert qui persista à soutenir que l'enfant ne s'était pas tué en tombant des "chars" mais que la fracture du crâne avait été faite soit par une crosse de revolver, soit d'un coup de gascette, autrement dit d'un poing américain. Cependant l'opinion du Coroner allait prévaloir, quand survint un document qui parut détruire de fond en comble toute son hypothèse.

## II

### SUSPICIONS.

Tout le personnel de la maison, auquel s'étaient joints les marquis Lucien et Georges de Sombernon, était encore au salon partageant la douleur de la famille, devisant sur la cause possible de la catastrophe, quand Albert Dupras, le professeur de dessin entra fort ému. Il posa sur le bureau de monsieur Giraldi un riche Agenda maculé de boue, qu'il venait disait-il, de trouver à demi enfoui dans la vase du fossé qui sert de déversoir au trop plein de la pièce d'eau du Parc.

Timbré aux initiales de Jean, cet Agenda, accompagné d'une plume-fontaine de prix avaient été les étrennes du père à son fils bien-aimé à l'époque du nouvel an. Le jeune homme avait toujours ces deux objets sur lui; l'agenda renfermait encore le coupon de retour du voyageur, délivré par le Pacifique.

La disparition de l'Agenda avait été constatée lors de l'inventaire des choses trouvées dans les poches de la victime. On y avait attaché peu d'importance, l'objet ayant pu tomber de la poche, quand le corps avait été projeté sur le remblai.

Dois-je informer le Coroner de cette trouvaille, demanda le Professeur comme hors de lui?

—Gardez-vous en bien, cher Monsieur, reprit le Maître au paroxysme de la consternation. Votre découverte amène une affreuse révélation. Mon fils a été assassiné. Celui qui pour se défaire de l'Agenda l'a jeté dans le fossé, ne pouvait l'avoir en sa possession que s'il l'avait pris à Jean. Or, quel qu'il soit, cet être habite au Parc des Cyprès, puisqu'il a tenté d'y ensevelir une pièce à conviction compromettante pour lui. . .

Hélas, me voici maintenant réduit à souhaiter que la justice s'égare, de peur qu'en découvrant le coupable, elle ne m'atteigne dans l'honneur de ma famille. . . Oui, le fait est indéniable; il y a eu crime, soit que la victime ait été fouillée avant que d'être

jetée sur la voie, ou que l'Agenda soit tombé de sa poche pendant la lutte, il n'en est pas moins établi que l'objet a passé aux mains de quelqu'un.

Quelqu'un! . . . Quel mystère dans ce mot. . . Pour se défaire de ce document accusateur, le mystérieux inconnu n'a pas essayé du feu; l'odeur de cuir brûlé est persistante; des fragments et le fermoir de nickel eussent pu se retrouver dans les cendres; le lac même n'eut pas été une sécurité; il avait voulu l'enfouir dans la vase, lorsque troublé sans doute par quelque passant inopportun, il dut s'éloigner avant la fin de l'opération.

Evidemment, cet inconnu n'est pas venu au Parc des Cyprès à seule fin d'y enfouir la pièce à conviction. Dès que dans sa poche il a retrouvé l'objet qu'il y avait mis par prudence, après l'avoir ramassé sans doute à l'endroit du crime, il s'en sera vite dessaisi et l'aura jeté au plus près! . . .

Au plus près!!! c'est-à-dire dans ce Parc! . . .

Le criminel est donc un des habitants de cette maison. Ainsi, reprit douloureusement monsieur Giraldi le meurtrier de mon fils habiterait sous mon toit! . . . Il se pourrait que chaque jour je voie son visage, qu'à tout moment, sa voix frappe mes oreilles, que ma main touche la sienne! . . .

Et levant les yeux et les mains dans un geste d'affreuse désolation, il s'écria :

Oh! non, cette pensée est trop horrible pour être réelle. . .

Les témoins de cette scène l'écoutaient consternés; nul ne sut trouver un argument capable de le dissuader. Du geste d'un homme désespéré, il écarta les siens qui cherchaient à se rapprocher de lui.

—Non! laissez-moi, je veux être seul! . . . seul. . . Mais avant de sortir d'ici, vous allez tous me jurer le secret le plus absolu sur la découverte d'aujourd'hui. . .

Le malheureux père ne s'expliqua pas davantage; mais une chose était visible, c'est qu'il craignait qu'une enquête ne vînt à établir la culpabilité d'un de ses proches. — D'un accord unanime, tous lui promirent de ne pas parler, avant qu'il ne les eût déliés de leur serment.

Les pompeuses funérailles terminées, le corps du fils fut placé aux côtés de sa mère et de son frère aîné dans le riche caveau de la famille au cimetière de la Côte-des-Neiges. Mais alors, l'existence devint plutôt un supplice au "Parc des Cyprès." Nul mot ne semblait mieux choisi que ce dernier. . . N'est-ce pas cet arbuste, en effet qui ombrage les tombes au fond desquelles, pour

la troisième fois, avec le corps de Jean, viennent de descendre le bonheur et la joie de la famille Giraldi?

Les deux femmes cependant, étaient hors de cause. Madeleine avait passé la journée du crime aux côtés de son père, et ni lui ni elle n'avaient même franchi la clôture du Parc. La jeune Dame Giraldi avait été en automobile à Pointe à Fortune, à une réception donnée par Madame Clara Walfish, une compatriote de ses amies. Après y être restée au vu et au su de tous jusqu'à sept heures du soir, elle était rentrée directement au Parc des Cyprès. D'ailleurs, nous l'avons dit, le caractère de Jean lui plaisait et aucun bénéfice ne pouvait lui revenir de la mort du jeune homme.

Monsieur Giraldi cherche en vain à se défendre contre une horrible pensée : il craint que le Vicomte, son gendre, ne soit l'assassin . . . Dépouillé de ses richesses par suite de revers de fortune, n'est-ce pas surtout pour refaire celle-ci, qu'il est venu au Canada, qu'il s'est ingénié pour épouser une fille riche, avec l'espoir, secret sans doute, mais espoir quand même, de retourner ensuite au Pays natal, jouir du confort, de l'influence et de la considération dont son père avait été entouré?

Le frère de Madeleine mort, celle-ci se trouvait l'unique héritière de l'Homme au million. N'y avait-il pas là une tentation fort spécieuse pour un noble, déchu du prestige de la fortune, et avait-il su y résister? . . .

D'autre part, vu l'odieux d'un acte aussi bas que révoltant pour son honneur, le Vicomte n'aurait-il pas employé l'un de ses amis, Lucien ou Georges de Sombernon, auquel il aurait promis une forte rémunération? Le fait de leur visite, au jour même du crime, n'était-il pas un signe révélateur, susceptible d'accréditer maintes suspensions?

Quant au Professeur de dessin, A. Duprat, vu l'affection réciproque qui existait entre le maître et l'élève, difficilement monsieur Giraldi laissait planer un doute sur son honorabilité. A vrai dire, cet ancien bijoutier, était une personnalité assez étrange. . . D'une vive intelligence, de goûts artistiques extraordinaires, le jeune homme était passablement exalté et nerveux. D'une santé débile, son père était mort de consommation et sa mère atteinte de neurasthénie suivait un traitement dans une maison de santé. . .

Mais les connaissances du jeune maître et son talent prodigieux pour l'art ornemental, joints aux bons sentiments dont il avait fait preuve à travers ses originalités, et surtout l'affection

sincère qu'il portait à son cher élève, lui avaient insensiblement valu l'estime et la confiance de monsieur Giraldi.

Mais qui sait, si A. Dupras, qui un temps, avait osé prétendre à la main de Madeleine, n'avait pas gardé rancune à monsieur Giraldi du refus de sa fille? . . . ne voit-on point les sentiments les moins avouables se parer de dehors attrayants en vue d'arriver à leur fin? D'ailleurs, Madame Lédia Giraldi ne partageait pas, au sujet du Professeur de Jean, l'optimisme bienveillant de son mari. Elle lui disait :

—Monsieur Dupras est un névrosé, une intelligence mûrie trop vite; or, toujours la nature prend sa revanche, de succès trop hâtifs. Il m'apparaît comme une imagination dérégulée, pour ne pas dire dépravée. . . Par deux voies différentes, j'ai entendu parler de ses allures étranges, ici, au temps même où anxieux, vous attendiez des nouvelles de Jean. — Bien avant les autres, paraît-il, il a commencé à s'inquiéter, à aller attendre à la barrière, alors qu'aucun retard ne motivait son inquiétude. Le premier, il a affirmé pressentir une catastrophe. Et depuis le malheur, quelle attitude bizarre est la sienne! . . .

Bien que sa présence n'ait plus sa raison d'être ici, ne vous a-t-il pas supplié de lui permettre de rester? Il prétend que c'est lui, le professeur, l'ami de Jean, qui doit découvrir l'assassin. Il affecte de chercher des pistes, de soupçonner ceux qui doivent le plus demeurer à l'abri du soupçon. Moi-même, qui vous parle, mon cher ami, et mon vieux chauffeur Harry, qui avons passé la journée à Pointe à Fortune, ne sommes pas à l'abri de ses suspensions.

Puis, remarquez, observa Madame Giraldi, pour mieux se mettre à couvert de toute inculpation, c'est lui-même qui découvrant l'Agenda dans le fossé, l'apporte solennellement devant tout le monde! N'est-ce pas toujours la vieille histoire du "Pick-pocket" qui pour égarer l'opinion est le premier à crier : "Au voleur" . . .

Mais en bonne vérité, conclut Lédia, l'attitude de ce pauvre garçon n'est-elle pas plutôt celle d'un fou, que d'un coupable? Ainsi, il passe des heures dans le garage, inspectant l'automobile, regardant les roues, entrant dans la voiture, continuant ainsi jusqu'à ce que Harry le chauffeur eût poussé l'intrus à la porte, qu'il ferma à clé.

Depuis lors, il a entrepris des tournées policières à Dorval, à Lakeside, tantôt autour des résidences voisines, tantôt sur la ligne du chemin de fer, du côté où le corps de son élève a

été retrouvé. Cette enquête insensée n'a eu aucun résultat et le doute continue à planer sur les habitants de cette maison.

Au Parc des Cyprès, en effet, les courages étaient à bout et les âmes accablées ne se sentaient plus la force de supporter ces tortures morales. Le mystère demeurait sans éclaircissement; la Police, sur les dents, était piquée par les commentaires plus ou moins bienveillants des journalistes toujours en quête d'événements sensationnels pour alimenter la curiosité morbide d'un certain public impatient.

Non moins désireux de percer enfin le mystère, que d'accroître le chiffre de son tirage, un grand quotidien de Montréal, pour fournir en primeur des renseignements circonstanciés, à sa clientèle croissante, fit appel à la sagacité de son plus délié reporter. Intelligent observateur, le jeune homme, ayant un extérieur avantageux, flatté de la confiance qu'on lui témoignait, mit tout en oeuvre pour la justifier. Le souci de sa renommée, non moins que les émoluments respectables qui seraient la récompense du succès, l'incitait à mener à bien l'issue de cette affaire qui passionnait l'opinion.

### III

#### L'ENQUETE.

Habile au maniement des deux langues, élégamment vêtu en touriste américain, Léon Parizot s'identifia avec son rôle d'observateur discret, de gentilhomme courtois, faisant preuve, selon l'occurrence d'érudition savante ou de bonhomie familière. Les divers renseignements qu'il a consignés dans son portefeuille, lui permettent d'aller d'une façon plus sûre aux vraies sources d'informations.

Au tournant de la barrière blanche qui ouvre sur le chemin longeant le Saint-Laurent, l'automobile de monsieur Parizot pénètre dans une avenue ombragée d'ormes gigantesques et d'érables touffus. Le bruit d'un moteur ronflant devant la maison, attire l'attention de ses habitants et aux fenêtres apparaissent simultanément, dans une toilette sévère, une grande dame à la chevelure grise, au maintien noble et affable, et ses deux fils costumés en joueurs de tennis.

—Est-ce bien la Marquise de Somberton que j'ai l'honneur de saluer, questionna le voyageur debout au côté de sa machine?

—Pour vous servir, Monsieur, et voici mes deux fils Lucien et Georges que j'ai l'honneur de vous présenter.

—Enchanté de faire votre connaissance, Messieurs, dit-il en leur tendant la main.

—Veuillez donc entrer et vous asseoir Monsieur.

Informé par un de mes amis, qui lui aussi est en villégiature à Vaudreuil, que vous êtes natifs de la belle France, j'ai pensé que vous pourriez me fournir des renseignements assez difficiles à rencontrer.

Un jeune homme d'Ottawa, employé aux archives du Parlement se prépare à publier d'abord une étude sur l'art héraldique, à laquelle il se propose d'ajouter l'historique sommaire des familles nobles établies au Canada avant 1704. J'ai pensé que vous pourriez lui être utiles et m'être agréables en me permettant d'obliger cet ami qui a bien voulu s'adresser à moi.

—Georges, dit la Marquise, as-tu apporté au Canada l'ouvrage du baron d'Arcenay qui traite des blasons et des titres nobiliaires?

—Je pense l'avoir dans ma bibliothèque, reprit le jeune homme qui monta immédiatement s'en informer.

—À merveille, et bien grand merci, Madame la Marquise; soyez assurée que j'en aurai le plus grand soin, et qu'avant le nouvel an, il vous sera retourné avec l'expression de ma plus entière gratitude.

—Comment trouvez-vous le Canada, Messieurs?

—Pays charmant, Monsieur : il réalise à merveille son "ancien nom", hélas! de Nouvelle-France. Langue, religion, coutumes, usages, mentalité, caractères, sont, à de légères exceptions près, ceux de la France que nous avons laissée, il y a déjà quatre ans.

—La solitude de la campagne, ne vous pèse-t-elle pas un peu?

—Aucunement : d'ailleurs, avec vos grands journaux quotidiens, aussi riches d'illustrations que de documentation fort bien rédigée, on est parfaitement et promptement renseigné sur tout ce qui se passe des deux côtés de l'Atlantique.

Notre paisible retraite de Vaudreuil elle-même, n'échappe pas à leurs minutieuses investigations.

—Vous êtes sans doute au courant de l'enquête qui se poursuit actuellement avec un intérêt si passionnant, au sujet du drame qui s'est déroulé au Parc des Cyprès?

—Vous voulez parler du meurtre du jeune Giraldi?

—Précisément; quant au mot meurtre, ce n'est peut-être pas le terme propre; on ne pourra l'employer que le jour où l'on sera à même de citer le nom du coupable.

—Nous n'avons vraiment pas de chance! nous n'avions encore qu'un ami intime au pays, et voilà que la famille de son épouse devient le théâtre d'une tragédie.

Comme le reporter sortait en prenant congé de ses aimables interlocuteurs, il aperçut une automobile qui stationnait devant le perron de la galerie non loin de la sienne.

—La voiture du Vicomte, s'exclamèrent joyeusement Lucien et Georges de Somberton. Comme ils ne voyaient pas encore le visiteur qui s'était dérobé un instant pour ne pas incommoder :

—Est-ce qu'il y a longtemps que Monsieur et Madame sont arrivés demanda la Marquise au vieux chauffeur, qui n'était pas descendu?

Celui-ci, le col de son vêtement relevé, la casquette abaissée jusqu'aux sourcils, paraissait somnolent, rencoigné sur son siège.

—Il n'y a que monsieur le Vicomte et il vient d'arriver, répondit-il d'un ton bref, levant d'un geste à peine esquissé, un doigt à sa visière. La voix, avec son étrange accent guttural, attira l'attention de Léon Parizot, qui jeta un coup d'oeil investigateur sur l'automédon.

—Vous allez rentrer avec nous, monsieur Parizot, dirent à la fois les deux marquis. Votre mentalité et votre diction, sont si françaises, que vous allez compter pour le quatrième St-Cyrien . . .

—Cet homme est-il français, questionna le reporter, en désignant le chauffeur?

—Non, c'est un vieux soldat américain, répondit le Vicomte, au service de la famille Giraldi.

—Heureux de se retrouver ensemble, les anciens élèves-officiers, se laissaient aller à l'abandon d'une franche et cordiale camaraderie; les mille incidents du Collège militaire, les nouvelles des amis demeurés là-bas, défrayaient joyeusement la conversation.

Une similitude de sentiments avait resserré leur amitié; car ces quatre coeurs, tant de l'ancienne que de la Nouvelle-France étaient sincèrement chrétiens. Tous gardaient le culte des traditions religieuses et patriotiques et vaillamment étaient résolus à les défendre.

—Vous êtes bien aimable, Monsieur le Vicomte, d'avoir répondu à notre invitation, reprit la Marquise de Sombernon, mais vous n'avez pas amené ces dames avec vous?

—Madeleine était un peu souffrante, ce matin; quant à Madame Giraldi elle tâche en vain de consoler son mari, du malheur que vous savez. Il est aussi abattu et désespéré que le premier jour.

Ce qui le fatigue surtout, reprit le Vicomte, c'est la longueur de cette vaine enquête, ou plutôt, la quasi-impossibilité de découvrir le coupable.

—Mais, ajouta aussitôt la Marquise, comment peut-on croire à un assassinat! . . . quand le corps de Jean a été retrouvé au bord de la voie ferrée, que rien ne lui a été volé, ni son argent, ni sa montre, ni la pierre précieuse de son épingle à cravate! . . .

L'idée d'une vengeance, me paraît tout aussi invraisemblable. Qui aurait voulu faire du mal à un enfant de cet âge qui, paraît-il, était affectueux et d'un caractère charmant?

L'heure du dîner arrivée, la Marquise de Sombernon, invita ses hôtes à se joindre à la famille pour le repas, dont elle les pria d'excuser la frugalité.

—Nous sommes à la campagne, reprit-elle et si nous portons encore notre nom des jours heureux, nous n'avons plus aujourd'hui, hélas, le moyen de lui faire tenir son rang. Mais c'est là un accident, non un malheur, dont nous avons même appris à bénir la Providence. Dans nos revers, il ne nous est resté pour consolation humaine, que la parole du bon roi François 1er : "Tout est perdu, fors l'honneur".

Après avoir visité le jardin et ses dépendances, fait un tour sur la belle grève du Saint-Laurent, le Vicomte prit congé de ses amis, promettant pour la prochaine visite d'amener ces dames, dont l'absence avait été vivement ressentie ce jour-là.

Puis, étant monté dans la voiture dont le chauffeur tenait la portière, par la glace abaissée, il répéta :

—Il est bien entendu que Dimanche, vous serez tous des nôtres au Parc des Cyprès. Vous ne ferez pas exception, j'espère Monsieur Parizot, en s'adressant au reporter, qui souriant, charmé de l'invitation, se confondait en remerciements.

L'automobile du Vicomte d'Aisy disparut cachée par le bosquet delilas quiembaumait l'atmosphère de ses parfums.

—As-tu observé, demanda Lucien à son frère, après le départ du reporter, l'insistance avec laquelle celui-ci a observé le chauffeur, comme il s'est informé de sa nationalité?

—J'ai entendu dire à notre dernière visite à Pointe-Claire, reprit Georges, qu'étant au service de Lédia Waldorf, avant qu'elle fut mariée, il n'avait pas voulu la quitter, désirant lui continuer jusqu'à la mort, ses services dévoués.

—Mais cette demoiselle Lédia, qui est-elle?

—Son père, paraît-il, était un ancien Colonel du Général Robert Lee et avait eu une armée sous ses ordres, durant la grande guerre du Nord contre le Sud. Mais ses opinions politiques et son fanatisme religieux lui attirèrent sa disgrâce. Il était alors séparé de sa femme ayant divorcé trois ans auparavant. Celle-ci vint au Canada avec sa fille; au contact d'une famille canadienne-française, avec la langue de Champlain, l'enfant apprit à connaître et à aimer la religion catholique qu'elle embrassa.

Demeuré aux Etats-Unis, le père se laissa inféoder à la secte ténébreuse des Ku-Klux-Klan et bien vite fut un de leurs adeptes les plus fanatiques; faisant sienne leur doctrine néfaste, il avait concentré sa haine principalement contre le catholicisme.

Néanmoins, il ne pouvait se consoler de l'éloignement de sa fille qu'il aimait éperdument. Ayant su qu'elle était catholique il vint la rejoindre, mit sa belle fortune à sa disposition, dans l'espoir secret de lui faire abjurer sa foi. Aussi, grande fut son indignation quand il la vit épouser un catholique; seule la perspective de la grande richesse de ce dernier, calma un peu son ressentiment.

—A voir l'affectueux intérêt et le dévouement qu'elle prodigue à son mari, on ne dirait pas que cette jeune américaine est fille d'un homme aussi sectaire, répliqua Lucien.

## IV

### MATINEE.

Ce dimanche-là, le soleil était radieux, une tiède brise caressait le visage et dans l'azur d'un ciel serein, montait le gazouillis des nichées qui peuplaient les bosquets du Parc des Cyprès.

Arrivés de la veille, la Marquise de Somberton et ses deux fils revenaient d'une promenade sur le lac St-Louis, en compagnie du Vicomte, lorsque soudain l'automobile de Parizot parut sur la rive entre deux bouquets d'arbres au feuillage puissant.

—Soyez le bienvenu, cher Monsieur, et si vous me le permettez, je vais monter à vos côtés et ensemble nous conduirons votre machine au garage.

Le son d'une clochette venait d'annoncer le déjeuner.

Monsieur et Madame Giraldi, suivis de leurs invités, montèrent le perron, et par le vestibule orné de trophées de chasses, gagnèrent la salle à manger. C'était une vaste pièce richement meublée, dont les portes-fenêtres entourées de balcons, ouvraient sur des jardins à la française; c'était la façade la plus gaie et la plus ensoleillée de l'habitation.

Dès qu'il eut remarqué l'absence du Professeur de dessin, monsieur Giraldi demanda :

—A-t-on prévenu monsieur Dupras de l'heure du déjeuner?

Un serviteur s'avança pour répondre :

—À dix heures, monsieur Dupras était dans sa chambre se préparant à partir pour Québec; il venait de recevoir un télégramme, l'appelant auprès de sa mère mourante à l'asile de Mastai. Monsieur Giraldi en témoigna une pénible surprise.

La conversation, qui au début du dîner, avait pu éviter un instant le thème si ordinaire, depuis le tragique événement, y revint peu à peu comme entraînée par une pente fatale.

Au sujet de Dupras, monsieur Giraldi avait eu une exclamation :

—Le pauvre garçon; dans son état nerveux, un nouveau malheur l'achèvera. Mais chez Lédia le cri du coeur, fut moins de pitié, que de soulagement :

—Ah! puisque le voilà rappelé près de sa mère, qu'il y reste donc et le plus longtemps possible. . . La présence ici de ce maniaque dangereux est pénible pour tous.

—Pas pour moi, protesta son mari; je me rappelle avec plaisir l'affection de mon cher Jean pour son Professeur. Quand ce dernier me quittera, ce sera un souvenir du passé qui disparaîtra avec lui! . . . Aussi, loin de souhaiter son départ, je tâche de le différer le plus possible. Avant notre deuil, Dupras m'avait proposé de faire le tableau généalogique de la famille de ma chère défunte; je souhaite qu'il puisse le mener à bien.

—Je ne crois pas que ce soit des documents sur la généalogie de feu votre épouse, qu'il est allé chercher dans les tiroirs de mon chauffeur, fit Lédia, avec une impatience croissante. Vous savez que Harry l'a trouvé en train de perquisitionner dans sa chambre et l'a expédié dehors avec non moins de sans-gêne.

Croyez-moi, cher ami, le séjour de notre maison est malsain pour le moral de ce jeune homme; tout ici lui rappelle son élève et sa douleur se transformera en démence si on ne l'éloigne pas au plus tôt.

Combien la physionomie, ordinairement souriante, de Madame Giraldi s'était soudain endurcie en parlant de Dupras! . . .

Connaissait-elle donc toute l'animosité qu'elle inspirait au jeune homme, pour le payer ainsi de retour?

Visiblement contrarié de la tournure qu'avait pris l'entretien, le Maître, avec beaucoup de tact, s'était empressé de le faire dévier sur un autre terrain. S'adressant à monsieur Parizot, il l'interrogea sur la marque du moteur de son auto, s'informa s'il avait suivi les articles signés L. Giraldi, et parus dans la revue : "American Scientific".

Dès lors, la conversation ne roula plus que sur des idées générales : libre-échange et protectionisme; crise financière et politique, commerce des pétroles, pessimisme ou optimisme en affaires, etc. Les questions religieuses et sociales eurent leur tour; la franc-maçonnerie, le socialisme et même l'influence de la secte des Ku-Klux-Klan, vinrent sur le tapis. Plusieurs traits d'un fanatisme aussi haineux que cruel, furent signalés à la charge de cette dernière, dont l'action ténébreuse et anti-catholique s'affirme chaque jour de plus en plus.

—Oui, ajouta le Vicomte d'Aisy, il suffit que des idées soient fausses et pernicieuses, pour que leur diffusion soit rapide; les épidémies morales sont encore plus contagieuses que les autres.

—D'après certains journaux, ajouta Madeleine, la Police américaine rechercherait au Canada, un ancien officier, qui maintes fois s'est signalé parmi les Ku-Klux-Klan, par des actes atroces de barbarie envers des catholiques.

Entre les indésirables de toutes nations qui encombrant notre Pays, celui-là sans doute est l'un des pires; car pour moi, juif, orangiste, Ku-Klux-Klan, sont gens de même acabit, aussi dangereux pour notre nationalité que pour notre religion.

Le reporter Parizot ne fit nul écho à ces paroles qui, en d'autre temps, eussent mis sa verve à contribution : il avait l'esprit occupé d'autre chose. La figure contrainte et presque angoissée de Lédia Giraldi l'étonnait.

Etaient-ce les paroles échangées avec son mari au sujet de Dupras, qui lui laissaient cette impression pénible?

—Mais non, réfléchit Parizot : j'oublie qu'elle est américaine! . . . Nous parlons souvent devant elle, de choses et de gens, qui ne sont pas de nature à flatter son amour-propre national. . . .

Heureusement une discussion relative aux cadres de l'armée canadienne, qui s'éleva entre les St-Cyriens, ramena la causerie

sur un terrain moins personnel. Malgré sa tristesse, monsieur Giraldi avait trop d'usage du monde, pour ne pas soutenir son rôle de Maître de maison. Lédia elle-même retrouva vite sa bonne humeur coutumière. Le repas s'acheva dans une atmosphère moins dépressive, qu'elle ne l'avait été depuis longtemps au Parc des Cyprès.

Pendant qu'au salon ou au fumoir, les conversations continuaient dans une familiarité plus intime, Madeleine organisait un "bridge" et cherchait un quatrième joueur, quand Parizot s'offrit de bonne grâce, aidant à apporter la table de jeu. Il y avait déjà longtemps que l'on n'avait plus touché de cartes à la résidence du Maître et cela fit impression d'en revoir; les paquets étant disposés sur le tapis vert, les joueurs se groupèrent, tandis que d'autres cherchèrent, soit dans une tournée de yacht, soit dans les instruments de musique, un délassement en rapport avec leurs goûts.

Sur le grand piano à queue du salon, un cahier de musique portait en suscription :

"À mon bien-aimé fils Jean, pour le quinzième anniversaire de sa naissance."

De son Père aimant :

Léo GIRALDI.

La simple lecture de cette dédicace, avait causé une profonde impression de mélancolie, réveillant comme la vision de l'absent avec le chant d'une voix lointaine et douce, l'écho de notes naguère vibrantes au piano maintenant muet; et instinctivement revenait à la mémoire la strophe du poète :

*"Le nom bien vite à l'abandon retombe"  
 "Sur la mousse choit la fleur sans parfum"  
 "La pierre grise à l'aspect de la tombe"  
 "Qui recouvre un amour défunt."*

## V

### EN VISITE.

Madame Clara Walfish revenait de la grand'messe à Pointe à Fortune, où sa fille avait chanté de sa voix fraîche et bien timbrée un O Salutaris de Gounod. Celle-ci achevait à peine de remercier pour tous les compliments qui l'avaient assiégée à la porte de l'église, lorsque brusquement elle s'interrompit :

Sur le chemin, qui au tournant rejoignait la grande avenue, une automobile arrivait à grande vitesse.

Bientôt la jeune fille laissa échapper cette exclamation :

—L'auto de Madame Giraldi, à pareille heure?

Que peut-il être arrivé?

Déjà sur un ordre partant du fond de la voiture, Harry, le chauffeur, l'arrêtait net et Lédia mettait pied à terre, pour accourir au-devant de sa chère et dévouée compatriote, Madame Walfish.

—Ah! chères amies, quel bonheur de vous rencontrer! . . .

J'allais chez vous . . . J'ai tant besoin de vous voir . . . elle semblait toute bouleversée. La mère et la fille eurent comme le sentiment d'un autre drame.

—Est-il survenu chez vous un nouveau malheur! demanda Madame Walfish très émue?

Entrée au salon, Lédia se penchant vers la jeune fille, lui demanda aimablement :

—Seriez-vous assez bonne, mon enfant, d'aller vous enquerir des besoins du chauffeur qui est indisposé et de lui faire donner quelque chose à la cuisine?

Puis, baissant la voix et sa main droite saisissant le bras de son amie :

—Croiriez-vous, ma chère, que Dupras, le Professeur de dessin, est venu hier soir vers les dix heures se dénoncer à mon mari comme l'assassin de Jean! . . .

—Ne me dites pas! . . . voyons, c'est impossible! . . .

—Il est devenu fou . . .

De fait, ça été la même stupeur, la même dénégation de la part de tous.

—Oui, fou! Ce n'est pas l'opinion de mon mari. Il ne veut rien croire des prétendus aveux de ce détraqué. Et cependant, Dupras met un tel acharnement à s'accuser! . . . que je m'y méprends.

Puis, sans attendre les questions, elle fit un récit bref en phrases entrecoupées.

—Depuis son départ, nécessité par une dépêche qui l'appelait à Mastai près de sa mère mourante, il n'avait donné aucune nouvelle; c'était le cinquième jour de son absence. Enfin, hier après-midi, ne voilà-t-il pas qu'il reparait chez nous à l'improviste! . . .

Quelle scène! répétait Lédia, les mains jointes . . . Quelle scène . . . je ne l'oublierai de ma vie : C'était vers la fin de la soirée. Nous étions, mon mari et moi dans le petit salon; lui

était plongé dans son journal, tandis que je m'absorbais à ma broderie. Tout à coup, nous voyons entrer Dupras, l'air hagard, les habits maculés de boue; il s'assied et se tourne du côté de la cheminée qu'il fixe d'un regard hypnotique. Mon mari doucement lui reproche de ne pas nous avoir prévenus de son retour : "Le chauffeur, lui dit-il, serait allé vous chercher à la gare en auto, tandis que vous vous êtes tout sali en revenant à pied."

Lui, sans nous regarder aucunement réplique : "Je suis revenu à pied de Québec; j'ai commencé à marcher en quittant le cimetière. . ."

À ce mot de cimetière, je laisse échapper une exclamation de surprise :

—Alors, votre pauvre mère? . . . sans même tourner vers moi, ses grands yeux égarés, il répondit :

—"Ma mère est morte."

Juste à ce moment, le Vicomte et Madeleine rentraient; en les voyant paraître, Dupras se lève brusquement :

—Allons, dit-il, c'est ce que je désirais.

—Vous voilà tous réunis pour écouter mes aveux. . .

Et en accentuant les mots avec force, il reprend d'une voix saccadée :

—"C'est moi qui ai assassiné Jean."

Madame Giraldi se tut un instant; ses yeux semblaient interroger son amie.

—Mon avis? reprit celle-ci, c'est que le malheureux est complètement fou.

—C'est ce que mon mari a enfin cru de suite, reprit Lédia.

Tandis qu'interloqués, nous contemplions Dupras avec horreur, Monsieur Giraldi lui parlait doucement :

—Vous êtes malade, mon pauvre ami; c'est le chagrin qui vous fait délirer. Il est impossible que vous ayez commis ce crime! . . . Rappelez-vous, que pendant la terrible nuit que nous avons passée dans ce même salon, attendant le retour de mon fils, vous partagiez nos inquiétudes, et que le lendemain, en apprenant sa mort, vous avez pleuré avec moi. . . Je ne puis me résoudre à croire à une si odieuse comédie! . . .

Mais Dupras semblait ne pas entendre; comme un homme ivre qui craint de tomber, il se cramponnait à une chaise, s'obstinant à nous redire de sa voix blanche :

—"C'est moi, qui ai assassiné Jean; prévenez la justice et qu'elle me condamne." Ma mère est morte, je n'ai plus personne au monde, je ne me défendrai pas, prévenez la justice! . . .

Certes Madame Giraldi n'exagérait pas en redisant sur un ton animé, chaque détail de cette scène, à jamais gravée dans sa mémoire; son imagination en était encore si frappée, qu'en racontant les aveux du jeune homme elle imitait, sans en avoir conscience, l'intonation, les gestes, le regard fixe, la voix assourdie, les doigts crispés dans le vide, enfin le dément qu'était Dupras.

—Ce n'est pas la justice qu'il eût fallu prévenir, reprit Madame Walfish; le médecin lui était autrement nécessaire.

—C'est ce que nous avons fait; le Vicomte, mon beau-fils, aidé de mon mari, a pu entraîner Dupras dans sa chambre, où il l'a veillé toute la nuit; puis ce matin nous avons téléphoné au Docteur Smith de Montréal.

Répondant de suite à notre appel, une heure plus tard, il arrivait. Après le récit qui lui fut fait et après un examen attentif du patient, il a ordonné l'internement immédiat du malade, signant en hâte un certificat avec lequel le Vicomte, assisté d'un service d'ambulance, l'a conduit directement au Sanatorium de la Longue-Pointe. Oh! il n'a fait aucune résistance: sa crise l'a laissé épuisé, anéanti.

—Après leur départ, acheva Lédia, mon mari est allé prendre un peu de repos; quant à moi, je me sentais trop enfiévrée pour essayer de dormir; ce matin, après déjeuner, je priai de me conduire chez vous. J'avais besoin de vous voir, de vous demander conseil! . . . Mon mari me disait naguère:

—“Que devons-nous faire, informer la police des aveux de Dupras, ou n'y attacher pas plus d'importance qu'aux dénégations d'un détraqué” ?

Je n'ai su que lui répondre. — Nous n'avons encore pris aucune résolution.

Sans hésiter, Madame Walfish se prononça pour la première alternative :

—Votre devoir est d'avertir le chef de Police; c'est à l'autorité à décider si tout est démente dans les paroles de Dupras, ou s'il dit la vérité.

—Mais, si par notre imprudente révélation, nous allons lancer les magistrats sur une fausse piste et déclencher peut-être une erreur judiciaire! . . .

—Etes-vous bien sûrs d'avoir le choix? Si le juge n'est pas renseigné par vous, il le sera par vos domestiques!

Madame Giraldi affirma que les domestiques ne savaient rien. Pensez donc, chère Amie, c'est mon beau-fils le Vicomte d'Aisy qui s'est astreint à veiller seul, cette nuit dans la chambre

du malheureux, et c'est encore lui qui a présidé à son internement.

L'entretien s'était prolongé au-delà du temps que Lédia avait indiqué au chauffeur; celui-ci bientôt remis de son indisposition avait laissé la cuisine, attendant immobile sur son siège.

Comme Madame Giraldi faisait ses adieux, deux coups de feu, partis de la lisière du bois voisin, firent tressaillir ces dames qui jetèrent un cri de frayeur. Le chauffeur ayant quitté son siège pour aller s'enquérir de l'incident, fut suivi par Madame Giraldi qui soudain poussa cette exclamation :

—C'est vous monsieur Parizot, que je trouve ici, en costume de chasse?

—Votre carnier est-il bien gonflé au moins?

—Ne m'en parlez pas, reprit le chasseur improvisé: "Je viens de manquer les deux plus belles perdrix que j'ai jamais vues de ma vie."

—Vous pouvez au moins vous vanter de nous avoir fait aussi peur qu'aux perdrix! . . .

Avant de tirer, le reporter, ainsi travesti, s'était attardé, soigneusement dissimulé dans le taillis, à examiner la singulière attitude du chauffeur : l'engoncement de son collet toujours relevé, sa casquette écrasée sur le front, ne laissaient qu'une vision restreinte de son profil, aux lignes aiguës. Ses mains osseuses demeuraient posées sur le volant de la machine; il les regardait attentivement, comme s'il en eût compté toutes les phalanges.

Tout en conversant avec les dames, le reporter, d'un oeil observateur et intrigué, crut voir une affectation dans la manière dont le chauffeur semblait désintéressé de ce qui se passait à quelques pas de lui. Lédia Giraldi s'en aperçut et réfutant le soupçon avant même qu'il ne fût exprimé :

—Harry, dit-elle, comprend à peine le français et ne le parle pas du tout. Ce n'est point de sa part que je redoute une indiscrétion.

Bien que Lédia parût lui porter intérêt, Parizot garda le silence, évitant de prendre part à un entretien auquel il jugeait n'assister que fortuitement; mais par une question directe, la jeune dame l'invita à se départir de sa réserve :

N'est-ce pas Monsieur, qu'il serait cruel de dénoncer le pauvre fou de Dupras, au risque de lui faire payer de sa tête, l'aveu d'un meurtre, imaginé peut-être dans son délire? . . .

Le reporter se défendit de formuler une réponse précise.

—Il faudrait d'abord, Madame, savoir si le crime est oui, ou non imaginaire! . . . Si vous le permettiez, je pourrais tenter une démarche qui nous fixerait là-dessus.

Lédia eut un geste étonné :

—Quelle démarche? comment pourriez-vous nous tirer de l'incertitude?

—C'est simple. — Vous dites que Dupras a été conduit à la Longue-Pointe. Je connais particulièrement la Révérende Mère Hermengarde, supérieure de l'Etablissement, ainsi que monsieur de Chambure, le Docteur-aliéniste. Il me sera facile de rejoindre Dupras; je saurai s'il persiste dans ses aveux, ou si la scène d'hier, n'est qu'un acte de démence, dont il a peut-être perdu le souvenir.

—Monsieur a raison, approuva madame Walfish; mieux vaut s'éclairer et ne prendre une décision qu'à coup sûr.

Lédia parut indécise, presque interdite. Parizot crut lire en elle :

“Je ne veux pas que monsieur Parizot s'impose pour nous une mission si pénible : ce serait abuser de sa condescendance. . . .”

Puis il ajouta aussitôt :

—À moins que vous ne me le défendiez, j'irai demain à la Longue-Pointe et vous rendrai compte ensuite du résultat de mon enquête.

Ces derniers mots parurent dissiper l'inquiétude de madame Giraldi.

Merci pour moi, merci pour mon mari, reprit-elle; si vous saviez dans quel tourment je le vois depuis hier soir, partagé entre son devoir, qui est de dénoncer le meurtrier de son fils, et la crainte de faire condamner un innocent! . . . deux fois innocent peut-être, puisqu'il s'agirait d'un aliéné. Je vais le rassurer en lui parlant de vos projets. Merci de nouveau. . . .

—C'est bien mal, n'est-ce pas chère amie, de venir ainsi vous compter mes peines et vous ennuyer par mes chagrins! . . . mais, au jour de l'épreuve, à qui a-t-on recours, sinon à ceux que l'on aime. . . .

Puis, n'ai-je pas bien fait de suivre ma première impulsion puisque grâce au dévouement de monsieur Parizot, je vais pouvoir reconforter mon pauvre mari à mon retour?

Ayant repris place dans la voiture, l'auto conduite par Harry vira dans l'avenue, puis disparut bientôt au tournant de la clairière, en route pour le Parc des Cyprès.

## VI

## AU SANATORIUM.

Le vaste Etablissement de la Longue-Pointe, situé à l'extrémité est de la grande île de Montréal, à une heure environ de la Métropole par la ligne des tramways, semblait jadis isolé en pleine campagne.

Ce grand Sanatorium, dont la direction est confiée aux vaillantes religieuses de la Providence, oeuvre admirable de la Mère Gamelin et de Mgr. Bourget, occupe une large étendue. Divers départements ayant chacun leur affectation particulière, sont aménagés avec ce souci constant de joindre l'utile à l'agréable; des villas, des pavillons disséminés parmi de nombreux et frais bouquets d'arbres, forment une cité d'aspect riant et tranquille, comme on en voit dans certaines stations balnéaires.

C'est le lieu de réclusion des aliénés, dont les familles peuvent payer les pensions. Ce département était sous les soins directs du Docteur de Chambure.

Introduit dans le salon d'attente, monsieur Parizot, remit aussitôt sa carte au gardien, qui alla prévenir le médecin.

Durant ce temps le visiteur regardait distraitement par une porte-fenêtre, la pelouse taillée à la mécanique et les allées entretenues avec un soin capable de rivaliser avec l'entretien des meilleurs parcs de la cité.

Un groupe de promeneurs vint à passer devant le salon-parloir; ils étaient bien vêtus et presque tous d'aspect distingué; mais à les considérer de près, ils avaient le regard terne, la physionomie mélancolique et marchaient sans conversation, ni intérêt d'aucune sorte; un gardien les suivait à quelques pas, un trousseau de clés à la main. C'étaient des pensionnaires de première classe, accomplissant leur promenade récréative.

Un instant Parizot se demanda si Dupras était parmi eux; comme il cherchait vainement dans le groupe la figure malade du jeune professeur, le bruit d'une porte s'ouvrant derrière lui, détourna son attention. Il quitta la fenêtre pour aller au-devant du Docteur qui venait d'entrer.

Bien aimable Monsieur de venir me saluer, il y a si longtemps que nous ne nous sommes rencontrés! . . . Parizot serra la main qui cordialement lui était tendue, et prenant le fauteuil que lui désignait le médecin :

—Docteur, je ne mérite pas tous ces remerciements, car ma visite a un but utilitaire que je ne veux pas vous dissimuler le moins du monde. En deux mots voici le fait : je viens interviewer un de vos pensionnaires et pour cela, il me faut l'autorisation du médecin-chef.

—L'autorisation, vous pouvez le croire, ne donnera lieu à aucune péripétie émotionnante; pourtant, il me faut connaître le nom du patient, car, il est certains d'entre eux, qui volontiers pousseront la courtoisie jusqu'à étrangler l'interviewer, si les questions les importunaient par trop! . . .

—Le pensionnaire en question, vous a été amené hier, il se nomme Albert Dupras et je n'ai pas la moindre appréhension d'être étranglé par lui.

—A. Dupras? oui, en effet, on nous a amené hier ce jeune homme et je l'ai accepté sur le certificat du Docteur Smith, auquel je dois téléphoner dans l'après-midi, pour le prier de faire transférer son client ailleurs.

Ce fut au tour de Parizot de s'étonner :

Ailleurs? . . . et pourquoi? . . . est-ce que la place vous fait défaut ici?

—Non, pas le moins du monde, étant donné surtout, que c'est la famille Giraldi, qui s'est offerte à payer pour un traitement de première classe.

Elles sont si rares les familles qui consentent à se mettre en frais pour les malheureux aliénés! . . . Si Dupras doit sortir d'ici au plus tôt, c'est non par manque de place, mais pour une raison plus péremptoire encore : il n'est pas fou.

—Pas fou? . . . répéta Parizot interloqué; mais alors! . . . il n'acheva pas, la conclusion s'imposait à son esprit. Dupras s'était accusé du meurtre de Jean; si le Professeur n'était pas fou, il était donc réellement coupable; son aveu spontané ne s'expliquait que par l'une ou l'autre hypothèse.

Vous pouvez m'en croire, affirma le Docteur, je suis loin de mettre en doute la bonne foi de mon confrère le Docteur Smith; il est si facile à qui n'a pas spécialement étudié les maladies mentales, de se tromper aux apparences . . .

J'ai examiné Dupras, je l'ai questionné, il vient de subir une forte commotion. Sa mère, paraît-il, est morte depuis quelques jours; ce coup l'a atteint après un surmenage intellectuel; peut-être à la suite d'un chagrin. D'autre part, il présente des signes de névrose, et il est compréhensible que dans ces conditions, il ait donné lieu à son entourage de le prendre pour fou.

Je l'ai revu ce matin, et déjà, il est plus calme. En somme, c'est de repos et de solitude dont il a besoin avant tout. Si vous avez quelque influence sur lui, cher Monsieur, vous devriez lui conseiller le séjour dans un établissement de neurasthéniques, car nous ne pourrions le garder ici, vu que nous ne prenons que des déments.

—Je vais transmettre votre avis bienveillant à l'intéressé, dit monsieur Parizot en se levant. Le médecin sortit avec son visiteur et le guida à travers le parc, vers celui des pavillons, où Dupras occupait une chambre depuis la veille.

Au détour d'une allée d'érables, apparut le corps de logis, entouré d'arbustes odorants et dont la vue comme les demeures environnantes, évoquait l'idée de repos et de bien-être.

L'air pur qu'apportait une fraîche brise venant du Saint-Laurent, le cachet du "Home" confortable et bien tenu que l'on voyait en entrant dans les salles, rien, en un mot, n'avertissait que des existences déçues, se traînaient là, sans espoir de délivrance.

Ainsi que nombre de visiteurs clairvoyants et judicieux, Parizot admira l'ingénieuse et délicate charité des admirables religieuses qui entourent des soins les plus maternels, ces pauvres déshérités dont elles ont fait comme leur famille.

Un gardien, son trousseau de clés pendu à la ceinture, traversait la galerie. Au passage, il jeta un coup d'oeil inquisiteur vers cet inconnu que le Docteur amenait. Parizot comprit le sens du regard :

—Il se demande, si je suis un nouveau client et de première classe sans doute! . . .

Peu nerveux d'ordinaire, il commençait pourtant à éprouver le désir instinctif d'éloignement, qu'inspire tout séjour, même de courte durée, dans une prison, ou dans une maison de santé.

—Gardien! . . . appela le Docteur de Chambure:

"Ouvrez-nous la chambre No. 17."

L'homme s'exécuta promptement. Dans une pièce assez spacieuse, dont l'ameublement, était comme celui des salles de réception, dans le style anglais, A. Dupras somnolait étendu sur un sofa.

Réveillé par l'entrée des visiteurs, il se leva, salua le Docteur, et tendit la main à Parizot.

Ainsi que l'avait annoncé le spécialiste, une grande détente semblait s'être produite dans l'état mental du pauvre névrosé.

Après son effroyable crise, et les heures d'abattement qui l'avaient suivie, Dupras s'était trouvé dans ce Sanatorium, seul, éloigné du Parc des Cyprès dont chaque figure, chaque objet, lui rappelaient les événements tragiques dont le souvenir l'obsédait.

Il n'est pas de plus salubre remède contre la neurasthénie qu'un changement de lieu, d'occupations, d'entourage. En quelques heures Dupras avait fourni de ce fait une preuve de plus. Ses yeux n'étaient plus égarés; ses gestes étaient moins convulsifs. Dès les premiers mots, sa voix parut raffermie et moins saccadée.

—Comme vous êtes aimable de venir me voir, Monsieur, dit-il en tendant de nouveau la main au reporter. Et tout de suite, il ajouta avec un faible sourire :

—Convenez qu'en nous quittant l'autre jour au Parc des Cyprès, nous ne pensions nullement que la prochaine rencontre aurait lieu ici! . . . Que voulez-vous, un certain Docteur Smith, après m'avoir examiné cinq minutes, a conclu que j'étais fou, et personne ne l'a contredit. . .

—Pardon, Monsieur, il s'est trouvé quelqu'un pour le contredire, interrompit le Docteur de Chambure. Je viens justement de prévenir monsieur Parizot qu'il m'était impossible de vous garder plus longtemps, ne trouvant en vous, aucun signe d'aliénation mentale.

Parizot et Dupras se regardèrent ayant la même pensée. Après l'aveu du crime, il n'y avait eu pour l'assassin que deux alternatives : la prison ou la maison de santé. Si le médecin aliéniste le déclarait sain d'esprit, rien ne pouvait plus le soustraire à l'action de la justice. Sans pouvoir comprendre ce qui se passait dans leur esprit, Monsieur de Chambure devina un secret entre les deux hommes qu'il venait de mettre en présence.

—Je vous laisse causer avec monsieur Dupras, dit-il, en s'adressant à Parizot, et je vous le répète, conseillez-lui le séjour dans une maison de repos, dirigée par un spécialiste des maladies nerveuses. La neurasthénie peut devenir dangereuse quand elle n'est pas soignée à temps.

## VII

## LE RECIT DE DUPRAS

Dès que le Docteur eut fermé la porte :

—Mon cher Dupras, croyez-moi, s'écria Parizot, je suis venu ici dans votre intérêt : il faut que vous me disiez toute la vérité.

—La vérité! . . . je l'ai dite . . .

Le jeune homme avait déjà repris l'expression égarée des jours précédents. Parizot lui prit la main, et parlant doucement comme à un enfant malade :

—Mon pauvre ami, quoi que vous ayez dit, personne encore ne veut croire à votre culpabilité : on ne s'improvise pas criminel si facilement . . . Ni Monsieur Giraldi, ni sa famille n'ont encore fait part à la justice de vos prétendus aveux.

C'est sans doute le cauchemar d'une nuit de fièvre que vous aurez pris pour la réalité. On est tellement persuadé de votre innocence, que la scène de l'autre soir, a été tenue secrète; les domestiques même, n'en ont rien su.

—Vous croyez cela, Monsieur Parizot? reprit Dupras avec un sourire étrange? . . . Eh bien! moi, je vous assure que le vieux Harry est déjà au courant de tout.

Parizot regarda son interlocuteur, frappé de la manière dont il avait accentué les dernières paroles, et il se souvint que Lédia avait fait allusion aux bizarres procédés de Dupras, vis-à-vis du chauffeur de Madame Giraldi.

—C'est donc Harry que vous soupçonnez? . . . dit-il en baissant involontairement la voix.

—Je n'accuse que moi, je n'ai pas eu de complices.

Et dégageant sa main d'un geste brusque, le jeune homme alla se jeter dans un fauteuil à l'autre extrémité de la chambre.

—Réfléchissez, insista Parizot : il n'y va pas seulement de votre vie, mais de votre honneur. Voudriez-vous infliger à votre nom, la flétrissure d'une pareille ignominie?

—Ma mère est morte, reprit-il amèrement; je n'avais qu'elle au monde, ma condamnation ne flétrira que moi! . . .

Un instant Parizot demeura silencieux; il n'était pas désespéré, mais songeait à ses nouveaux moyens d'attaque.

—Vous ne voulez pas me livrer votre secret, reprit-il, et c'est naturel; nous nous connaissons depuis si peu de temps! . . .

Mais moi, je vais vous donner une preuve de la confiance que j'ai en vous, en vous disant tout ce que je sais du drame et quelle est mon opinion au sujet du coupable.

Quand il eut terminé, Parizot se tut, attendant l'impression de Dupras.

Le jeune homme rêva une minute, puis secoua mélancoliquement la tête :

—Si vous réussissez à connaître celui qui s'attache ainsi à élucider le mystère, conseillez-lui de renoncer à son enquête, car, je vous le jure, Monsieur, il ne pourrait qu'attirer de nouveaux malheurs au Parc des Cyprès. . .

Qu'il se tienne en repos et me laisse agir, moi, dont l'existence n'est utile à personne.

Parizot lui posa la main sur l'épaule :

—Mais, mon pauvre ami, ne venez-vous d'avouer vous-même que vous n'êtes pas coupable? . . . Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout de vos aveux? Me croyez-vous incapable de garder votre secret? . . . Je vous en donne ma parole d'honneur, que rien de vos confidences ne sera divulgué, qu'auparavant, vous ne m'y ayez autorisé.

Quelques secondes encore l'hésitation persista. Mais Dupras, dont la volonté n'avait jamais été bien tenace, fléchissait visiblement :

—Je n'ai pas tué, dit-il enfin, et pourtant, je suis coupable. C'est moi, qui en remettant à Monsieur Giraldi l'Agenda de son fils, lui ai fourni le document terrible, la pièce à conviction établissant le crime. Jusqu'alors, la famille, aussi bien que la justice, admettait une mort accidentelle; que d'angoisses évitées, si cette version eût prévalu!

—Pourtant, vous ne pouvez vous reprocher d'avoir rendu compte à monsieur Giraldi d'un fait aussi grave. Il avait le droit de connaître la vérité, comme vous, le devoir de la dire. . .

A. Dupras fixa son interlocuteur de ses grands yeux enfiévrés :

—Je n'ai pas dit la vérité! . . .

—Comment? . . . vous n'avez pas découvert l'Agenda à demi enfoui dans un fossé du Parc, près de la pièce d'eau? . . .

Dupras fit un signe de tête négatif; puis, parlant bas, comme s'il eût craint que de la Longue-Pointe sa voix ne fût entendue au Parc des Cyprès :

—C'est dans l'automobile de Harry, que j'ai trouvé l'Agenda de Jean. . . Parizot demeura stupéfait! . . . tout à coup, le drame lui apparaissait sous un jour nouveau. . .

Essayant en vain une conciliation entre les faits connus et la déclaration de Dupras, finalement cette protestation jaillit de ses lèvres :

—Mais c'est impossible! Jean était à Montréal et c'est à Pointe à Fortune, dans la direction opposée, que le chauffeur Harry a conduit madame Giraldi . . .

—En grande vitesse, reprit Dupras, on va promptement de Pointe à Fortune à Montréal! . . . une fois l'alibi constitué, ils ont eu le temps de faire un second voyage! . . .

Les deux hommes étaient assis en face l'un de l'autre, séparés par un guéridon, sur lequel Dupras s'accoudait parfois en parlant.

Jamais Parizot ne devait oublier la pitoyable physionomie de ce jeune homme malingre, dont les yeux creusés et la voix débile faisaient effort pour accentuer le plus sincère et le plus accablant des réquisitoires.

—Oui, ils sont coupables! . . . Oh! . . . avant même qu'on eût retrouvé le cadavre de Jean, je savais qu'il y avait eu crime . . .

À entendre son récit circonstancié, l'idée ne pouvait venir, qu'on l'eût jamais accusé de folie.

Le jour du crime, dit Dupras, j'avais accompagné Jean qui allait prendre le train pour Montréal. Dans l'auto qui nous conduisait à la gare, l'enfant m'avait montré un bel Agenda en cuir fauve, marqué aux initiales : "J. G." accompagné d'une jolie plume-fontaine.

—Regardez, Monsieur, me dit-il le joli cadeau de Papa.

Tandis que Jean prenait au guichet, son billet d'aller et retour, l'auto conduit par Harry, était reparti vide. Quant à moi, ajouta Dupras, je devais aller au bureau de poste faire enregistrer une lettre adressée à un monsieur Holden de Chicago, et à laquelle, monsieur Giraldi attachait une grande importance. Mais tandis que Jean prenait de nouveau son Agenda pour y placer son billet de retour, l'enfant eut un geste de pénible contrariété :

—Je joue vraiment de malchance : j'ai perdu ma belle plume-fontaine. C'est sans doute en vous montrant le cadeau de Papa, que j'ai dû la laisser choir à côté de ma poche . . .

—Si elle est tombée dans l'auto, répliquai-je, vous n'avez pas à vous inquiéter, Harry vous la rendra.

À ce nom le visage de Jean se rembrunit :

—Je n'ai pas confiance dans Harry . . . ayez donc l'obligeance, je vous prie, d'aller, en rentrant, la chercher vous-même, je vous en serais bien reconnaissant.

Rassuré par ma réponse affirmative, Jean monta dans le train, après avoir remis dans sa poche, l'Agenda contenant le billet de retour.

Revenu au Parc des Cyprés, encore tout préoccupé des formalités qu'avait exigées la recommandation de la lettre, j'oubliai la promesse faite à mon élève, et lorsqu'elle me revint à l'esprit, l'auto n'était plus au garage; madame Giraldi l'ayant pris pour aller à Pointe à Fortune.

Ce ne fut que vers les sept heures que j'entendis rentrer la puissante machine. Je pris alors ma lampe électrique de poche et me dirigeai vers le garage. La voiture stationnait devant la porte toute couverte de la boue amassée en cours de route. Et quelle boue! par quels chemins était-elle donc passée? . . . les glaces, les roues maculées de vase, accusaient une vitesse vertigineuse; mais de prime abord, le fait ne me parut pas mériter réflexion.

D'une main, tenant ma lampe sourde, j'ouvris la portière prêt à commencer mon inquisition relative à la plume de Jean, quand j'aperçus, à demi caché par un pli du tapis, un Agenda en cuir fauve . . . Je le ramassai dans la pensée de le remettre à madame Giraldi; mais en regardant de plus près, le doute ne fut plus possible : c'étaient bien les initiales "J. G." de mon élève; d'ailleurs, le billet de retour, était là dans une des poches destinées à cette fin.

J'en étais là de mes constatations, lorsque j'entendis quelqu'un approcher. Instinctivement, je dissimulai l'objet de ma trouvaille. C'était le chauffeur qui venait laver l'auto; la grosse lanterne qu'il avait à la main, éclairant sa figure de bas en haut, la faisait paraître encore plus sinistre . . .

Son regard me parut si dur, que sans avoir été questionné, je me crus obligé de lui expliquer ma présence, en disant que j'étais venu chercher un objet oublié dans la voiture.

J'eus l'imprudence d'ajouter :

—Vous êtes allé à Montréal, aujourd'hui, n'est-ce pas?

Il tressaillit convulsivement, comme un homme qui recevrait un coup à l'improviste. Je ne saurais vous dire ce que ses yeux pâles exprimèrent alors de menace silencieuse . . . il fit un pas vers moi, les mains crispées, levées à la hauteur de la gorge. . . Je vous jure qu'à cette minute, monsieur, il avait le désir de m'étrangler . . .

—J'ai conduit Madame à Pointe à Fortune, dit-il d'une voix sourde : pourquoi dites-vous que nous sommes allés à Montréal? . . .

Plus tard, je me souvins que ce Harry qui prétendait ignorer notre langue, m'avait alors parlé en français sans la moindre hésitation. À dire vrai, j'eus peur; mais dominant mon émotion, j'affectai le dédain devant son attitude menaçante et ajoutai d'un ton aussi platonique que possible :

—Ah! excusez-moi, j'avais cru que Madame était allée à Montréal. Ma bravade eut son effet : après m'avoir encore observé un instant avec défiance, le chauffeur cessa de faire obstruction à mon passage.

—Eh bien! grommela-t-il, puisque vous avez trouvé ce que vous cherchiez ici, allez-vous-en, et laissez-moi laver ma voiture.

Je m'éloignai bouleversé; rentré dans ma chambre, si je n'avais tenu l'Agenda dans mes mains, j'aurais cru à un rêve! . . .

## VIII

### L'OPINION DE DUPRAS.

Quand l'heure s'avavançait, je descendis alors au salon, continua le jeune Professeur, Monsieur et Madame Giraldi s'y trouvaient. Celle-ci racontait à son mari l'emploi de sa journée à Pointe à Fortune, lui nommant les personnes qu'elle y avait rencontrées. Sa physionomie était si limpide, que j'accusai mon imagination de grossir un fait aussi simple que celui d'un voyage à Montréal, à l'insu de monsieur Giraldi et aux environs de sa fête.

Je pensai : elle aura voulu choisir, en grand mystère, un présent pour son cher mari, et aura mis Jean dans le complot; ils se seront donné rendez-vous, probablement, à la maison "Birk's" et seront revenus ensemble jusqu'aux environs du Parc où Jean sera descendu, pour faire deux voyages dans des directions opposées.

Mais, continua le narrateur, il se faisait déjà tard, et Jean n'arrivait pas. Lorsque le retard de celui-ci, très exact d'habitude, ne causait encore à tous qu'un simple malaise, Madame Giraldi seule, s'avouait très inquiète. . . et avec quelle perfection elle jouait le rôle de la sollicitude maternelle alarmée. . .

Moi, j'avais renoncé à mes opinions rassurantes: un affreux pressentiment m'envahissait. Au lieu de me mettre à table pour le repas commun, j'allai attendre Jean à la barrière du Parc, puis avançai même assez loin à sa rencontre. Par instants, néanmoins,

je me rapprochais de la résidence, espérant toujours qu'un coup de téléphone viendrait expliquer le retard inusité de l'enfant.

Vous avez su sans doute, n'est-ce pas Monsieur, ajouta Dupras en fixant son interlocuteur, comment après une soirée d'angoisses, le malheureux père partit pour Montréal à la recherche de son fils?

La voix du pauvre interné était si altérée, que Parizot l'interrompit, pour lui laisser le temps de se remettre un peu.

—Oùï, je sais que monsieur Giraldi n'eut pas besoin d'aller jusqu'à Montréal pour connaître la catastrophe; que non loin de la station de Montréal-Ouest, il trouva le corps de son fils que des hommes d'équipe avaient relevé au bas du remblai de la voie ferrée. Chacun alors, avait supposé qu'il était tombé par accident de la plate-forme du wagon.

Ici, l'ancien Professeur de Jean sembla ne plus entendre; accoudé au guéridon, le visage dans les mains, ses larmes coulaient brûlantes et silencieuses! . . .

—Ah! ce que j'ai éprouvé en le revoyant, murmura-t-il! . . .

—Non, même après les angoisses de cette nuit affreuse, je n'étais pas encore préparé à cela.

Je l'ai toujours présent à l'esprit, ce visage livide, aux yeux grands ouverts; quand je m'approchai pour lui dire un dernier adieu, il me sembla que ses yeux me fixaient comme pour me dire : "Toi qui sais la vérité, venge-moi."

Alors, ma première impulsion avait été d'obéir et de crier au père de Jean : "Cette femme, qui se tient auprès de vous, pleurant et baisant le front glacé de votre fils, c'est . . . l'assassin! . . . Elle a été hier à Montréal, elle a rejoint Jean, lui proposant de le ramener; il a accepté sans défiance, car il l'aimait lui, cette étrangère que d'autres à juste titre tenaient en suspicion. Docile et candide enfant, il a pris place dans l'auto, qui les a emportés, Dieu sait où! mais dans un endroit éloigné, à la campagne, sous l'ombre d'un bois. Après une course traîtresse, la voiture s'est enfin arrêtée, le chauffeur descendu a ouvert la portière . . . puis . . . quels ordres avait-il reçus? . . . quelle tragédie abominable, sans nom, eut lieu alors? . . . l'imagination révoltée n'ose même pas y songer . . ."

Un véritable cri de terreur se fit entendre comme si le narrateur assistait réellement à l'horrible scène, dont sa sensibilité surexcitée, lui avait tant de fois rappelé le sinistre tableau.

—Le crime consommé, reprit-il haletant, ils sont remontés dans l'auto, sont venus jeter leur victime du haut du remblai,

pour faire croire à un accident, puis paisibles sont rentrés au Parc des Cyprès, où Lédia, votre chère épouse, monsieur Giraldi, a repris sa place en face de vous, qui l'angoisse dans l'âme, attendiez anxieusement votre cher fils Jean! Avec vous, elle aussi a attendu, paraissant souffrir, simulant une cruelle inquiétude, comme elle simula son hypocrite douleur, en appuyant ses lèvres menteuses au front de l'enfant qu'elle avait tué. . .

Ah! comment dire cela, comment expliquer que cet homme si intelligent ait été le jouet de cette femme qu'il affectionne d'un amour aveugle et qu'il puisse trouver dans la fausse compassion qu'elle lui témoigne, un adoucissement aux tortures de son cœur paternel! . . .

Malheur alors, à qui eût osé faire porter sur elle le plus léger soupçon. Si au père de Jean, j'avais donné la véritable histoire de l'Agenda, il m'aurait sans doute accusé d'avoir volé une pièce à conviction, pour calomnier sa chère Lédia! . . .

Pour le persuader, il fallait des documents irréfutables. C'est alors, que je tentai mon enquête, inspectant l'auto, examinant la banquette, les tapis pour tâcher d'y découvrir quelques gouttes de sang. En grand secret, je fis des perquisitions dans la chambre de Madame, dans celle du chauffeur. Je parcourus tous les environs, interrogeant les personnes qui auraient pu, le soir du crime, remarquer l'auto dans des endroits insolites. C'est à cette époque-là, que l'on commença à me croire fou. . .

N'ayant rien découvert, j'avisai un moyen détourné pour arriver à mon but : je remis au père, l'Agenda de Jean, trouvé soi-disant, au fond d'un fossé du Parc. Ce faisant, je m'étais dit: "Il cherchera le coupable et Dieu veuille qu'il arrive à connaître le monstre qu'il a placé près de ses enfants, pour remplacer leur sainte mère. . ." Et moi, j'aurai évité le rôle odieux de lui faire une pareille révélation.

Ici, malgré sa compassion, Parizot ne put retenir un léger reproche.

—N'importe, vous avez eu tort de mentir. — Voyez-vous Dupras, dire la vérité, c'est s'en remettre à Dieu; mentir, combiner les choses à sa façon, c'est vouloir se substituer à la Providence : c'est usurper le rôle divin.

Dupras ne chercha point à se justifier.

—Si vous saviez, reprit celui-ci, la voix assourdie par les larmes, combien j'eus de remords, quand je les vis tous atterrés, misérables, par suite de ma déclaration mensongère! . . .

Par une odieuse ironie du sort, seuls, Madame Giraldi et son chauffeur paraissaient calmes, indemnes, à l'abri de tout

souçon. — Je vois encore le Vicomte d'Arcy et les deux marquis de Somberton, décontenancés, ne sachant que dire, que faire dans ces circonstances si tragiques. Moi-même, accablé, je résolu de réparer par un second mensonge, telle était du moins mon illusion, le mal accompli par le premier.

Le malheureux jeune homme avait à peine laissé sortir cet aveu de ses lèvres contractées, qu'il s'affaissa, presque évanoui tandis qu'une sueur froide perlait sur son front. En le soutenant, Parizot attachait sur l'infortuné, un regard de profonde compassion.

Pauvre nature sensible, mais faible et malade! . . .

Elevé loin de la douce intimité de la famille, Dupras avait grandi isolé, privé de sympathies et mourant du besoin d'aimer et d'être aimé; c'est pourquoi l'amitié de Jean lui tenait tant à coeur. Brisée par la violence de l'épreuve, sa pauvre volonté avait failli et il se débattait maintenant, perdu dans le dédale de mensonges, où presque inconsciemment il s'était fourvoyé.

Il y eut un long silence; Parizot réfléchissait. Bien vite, il se rendit compte de sa responsabilité. — Le malheureux qui sanglote devant moi, se dit-il, suivra sans nul doute l'impulsion que je lui donnerai. Son honneur, sa vie peut-être sont entre mes mains : quel parti prendre? . . . Mon Dieu, daignez m'inspirer.

—J'avoue, reprit Parizot, que toutes les apparences, jusqu'ici, sont contre Madame Giraldi; mais dans une affaire de cette gravité, devons-nous la juger sur des apparences? . . . le mal se prouve; le bien se suppose. Qui sait! des faits nouveaux, établiront peut-être sa parfaite innocence. . .

—Innocente? . . . balbutia Dupras choqué; vous croyez cela possible?

—Qui sait? . . . d'ailleurs, quel intérêt aurait-elle pu avoir à souhaiter la mort de son beau-fils? . . . Du moins, faut-il que l'accusée sache les soupçons qui pèsent sur elle et ait la possibilité de se défendre.

Déjà Dupras ne résistait plus.

—Oui, reprit-il; c'est ainsi que j'aurais dû agir dès le début.

A présent, il est trop tard! . . . je ne saurais, après tous mes aveux, retourner là-bas et obtenir d'elle un entretien. . .

—Evidemment; mais un autre moyen subsiste.

—Lequel, je vous prie?

—Je vous donnai ma parole de ne rien révéler des confidences que vous voulûtes bien me faire; dégagez-moi de ma promesse : j'irai trouver Madame Giraldi et dans l'entretien que nous aurons, je me fais fort d'établir si, oui ou non, elle est coupable.

D'un mouvement convulsif, le pauvre jeune homme prit la main de Parizot et la serra entre les siennes :

—Oui, j'approuve tout ce que vous déciderez. Ah! Monsieur quel service vous m'avez rendu en venant ici. . . J'étais comme désespéré et réduit à souhaiter de devenir fou pour de bon. . .

—Si vous voulez m'en croire, nous allons partir ensemble. Vous logerez chez moi cette nuit, et dès demain je vous conduis à Châteauguay dans une maison de repos qui appartient à un de mes amis. Vous y serez soigné par une bonne ménagère, qui pour guérir, a des recettes aussi ingénieuses qu'efficaces. Après vous avoir accompagné, je retournerai au Parc des Cyprès et d'ici peu de jours, je serai en mesure de vous faire part de mes informations.

À ce moment, le jeune homme se leva du fauteuil où il s'était laissé tomber :

—Allons, dit-il avec la docilité passive d'un être, qui sentant son impuissance à se diriger lui-même, exécute sans résistance les directives d'autrui.

Quelques instants plus tard, les deux hommes avaient pris congé du Docteur de Chambure et montaient dans le taxi qui les attendait devant le bureau du médecin, puis côtoyant le fleuve, disparurent à toute vitesse par la route de Montréal.

Quelle ne fut pas l'agréable surprise de Dupras, le lendemain, lorsque dans la ménagère si vantée, il retrouva à Châteauguay, la bonne vieille mère Léonard, que douze années auparavant, il avait connue femme de ménage chez monsieur Raimbaud. La joie fut non moins réciproque que la surprise. Parmi les souvenirs du passé, dont ils s'entretenirent, la mort tragique de monsieur Raimbaud était restée au premier plan.

Depuis ce jour néfaste, la mère Léonard était demeurée sans nouvelle et de Dupras et du malheureux Rodolphe. Quand elle sut leur histoire respective et connut le lieu comme le motif de la réclusion du "Prodigue" elle s'écria :

—Ah! que du ciel, sa bonne mère a dû être contente ce jour-là. . . combien il est vrai de dire que l'enfant d'une mère pieuse, s'il s'égaré, revient presque toujours à la foi de son enfance.

Eh bien, ajouta-t-elle, puisqu'il vit, je veux aller voir l'enfant vêtu de sa nouvelle robe d'innocence, je veux saluer Frère Rodolpho. En dépit de la distance, il fallut que Dupras lui promît de l'accompagner dès que sa santé serait rétablie et que les vérités relatives au second drame, auquel il se trouvait mêlé, aurait rasséréiné son âme.

## IX

## LE RAPPORT DE PARIZOT.

Fidèle à sa promesse, Parizot après avoir installé Dupras dans la maison de son ami, revint au Parc des Cyprès. Le Vicomte d'Aisy fut le premier qu'il y rencontra.

— Savez-vous qu'ils sont venus, dit ce dernier, sûr de piquer la curiosité du reporter.

— De qui voulez-vous parler ?

— De l'enquête des policiers.

— Comment ! . . . mais puisque le malheureux jeune homme n'a accusé que lui-même, je ne vois pas ce qui a pu éveiller d'autres soupçons, ni surtout de quels côtés la justice en aurait reçu l'avertissement ! . . .

Partageant cette opinion, le Vicomte blâma sévèrement les magistrats enquêteurs : ils auraient dû y regarder à deux fois, avant de prendre une mesure capable de rendre suspecte à la masse du public, une famille aussi considérée.

— Et savez-vous sur qui les soupçons s'arrêtent de préférence, interrogea le Vicomte ?

— Pas le moins du monde, répliqua Parizot.

— Sur . . . Madame GIRALDI . . .

— Voilà qui est pour le moins singulier, pensa en lui-même le reporter.

— Si vous saviez que de questions ils nous ont posées pour tirer de nous un mot à la charge de la pauvre Dame . . .

Evidemment, c'est le devoir des magistrats de s'informer ; mais je vous assure qu'ils l'ont fait consciencieusement ! . . .

Il a fallu leur dire tout ce que nous savions de Madame Giraldi, anciennement Lédia Waldorf ; puis, qui nous avons vu fréquenter son salon ; quel thème revient le plus fréquemment dans ses conversations, etc . . . Heureusement l'accusation est si absurde, que pour témoigner en sa faveur, nous n'avons eu qu'à dire tout simplement la vérité.

Mais, ce qui me paraît au moins anormal, reprit le Vicomte, c'est que vous n'avez pas l'air de partager notre opinion! . . .

Parizot se récusait en faisant une protestation.

—Je ne veux pas faire ici l'avocat du diable! . . .

Quant à moi, Madame Giraldi m'apparaît comme une personne très sympathique; mais, il est un fait que je veux vous signaler : mieux que personne, vous connaissez et appréciez les qualités de votre digne épouse, la Vicomtesse Madeleine d'Aisy : pourquoi donc une nature si exquise, un coeur et une intelligence si rares n'ont-ils pu encore trouver grâce aux yeux de madame Giraldi? . . .

—Y a-t-il là, quelque chose de bien surprenant de la part d'une belle-mère? . . . vous n'êtes pas à ignorer la loi générale? . . .

—Je sais la réputation dont les belles-mères ont été gratifiées; mais interrogea Parizot, ne croyez-vous pas que la question religieuse entre pour beaucoup dans l'antipathie de la mère et de la belle-fille? Celle-ci, aussi pieuse que clairvoyante, ne soupçonne-t-elle pas chez Lédia, une conversion peu sincère, ou même entièrement feinte? . . .

Ces réflexions embarrassantes, furent interrompues par un à propos du Vicomte d'Aisy :

—Les événements survenus en votre absence, nous ont tellement absorbés, que j'oubliais de vous demander le résultat de votre visite à la Longue-Pointe.

—Voyons, A. Dupras, est-il fou, oui ou non?

—Pas plus que vous et moi répondit Parizot. Je ne saurais vous répéter ses confidences : il m'a prié de n'en faire part, jusqu'à nouvel ordre, qu'à Madame Giraldi. Mais, vu le trouble où l'a jetée la perquisition d'hier, il n'est peut-être guère opportun de lui annoncer mon retour! . . .

Pourtant, comme on n'a rien découvert de suspect ni chez elle, ni . . .

Avant d'achever, Parizot interrogea du regard le Vicomte :

—Ni chez le vieux chauffeur? . . .

Le Vicomte ayant répondu par un simple signe de dénégation, le reporter insista :

—Au fait, quelle a été l'attitude de Harry durant les perquisitions?

—Oh! parfaite. — Bien que l'inspection de sa chambre et de ses tiroirs n'ait absolument rien révélé de compromettant, le Commissaire-enquêteur, l'a fait venir au salon pour l'interroger. Le pauvre diable a répondu avec autant de clarté qu'il lui

a été possible, étant donnée son ignorance quasi-complète de la langue française. Mais son accent, son attitude raide d'ancien militaire devant son supérieur, étaient d'un effet plutôt comique pour les témoins. . .

—Oui, plus que pour lui, ajouta Parizot d'un ton presque sentencieux! . . .

Cependant, une grande préoccupation agitait l'esprit de ce dernier. Comment s'y prendrait-il pour répéter la déposition de A. Dupras, à celle que le Professeur de Jean, inculpait avec autant d'assurance? La jeune Dame ne nierait-elle pas le tout avec véhémence? Peut-être même, ferait-elle appeler son mari, pour la défendre contre ses accusateurs! . . .

Faudrait-il donc raviver la douleur de monsieur Giraldi en lui disant sur qui maintenant, pesaient les soupçons? . . .

Indécis, Parizot resta un moment silencieux.

—Si j'écoute le sentiment, il fera céder ma volonté. Il est trop tard, pour m'arrêter. Je n'ai plus le droit de fuir, moi qui ai offert à Dupras de parler en son nom à madame Giraldi.

Après tout, que peut-elle me reprocher? ne lui ai-je pas promis de lui communiquer le résultat de mon entrevue? . . . Je lui donne plutôt une occasion de se justifier! . . . puisse-t-elle y réussir. . .

Il s'agissait de la rencontrer, sans toutefois éveiller l'étonnement et peut-être les suspicions de son entourage. Mais elle-même, l'avait prévenu sur ce point, car elle l'attendait d'un moment à l'autre.

Au détour d'un massif de verdure, il la vit debout sur la grande véranda, immobile, les yeux fixés vers l'entrée de l'avenue par où débouchent les voitures, semblant attendre quelqu'un. . . Bientôt leurs regards se rencontrèrent et Lédia, en un instant, fut au bas du perron :

—N'entrez pas tout de suite, pria-t-elle, venez avec moi dans le Parc. . . je voudrais vous entretenir sans que l'on nous écoute. . .

Parizot fut frappé de l'accent d'angoisse et de l'altération de la physionomie avec lesquels furent dites ces paroles.

La mante noire qu'elle avait jetée sur ses épaules, faisait ressortir la pâleur de son visage, que la brise barrant quelquefois des tresses de ses cheveux en désordre.

Le reporter ne parut point remarquer, qu'ayant les doigts crispés au rebord de la mante, elle avait omis de lui tendre la

main; mais frappé du contraste de ce négligé avec les toilettes coutumières de la Dame, Parizot éprouva un sentiment de commisération.

—Je vous obéirai d'autant plus volontiers, Madame, dit-il, en s'inclinant, que j'ai, moi aussi, des communications graves à vous faire.

Lédia, anxieusement tourna les yeux vers les fenêtres de la résidence.

—Il faut nous éloigner un peu, dit-elle, baissant instinctivement la voix. Si quelqu'un nous observait, il trouverait étrange que nous restions ici au lieu d'entrer.

Il approuva d'un signe de tête, et après avoir dépassé la pièce d'eau, tous deux vinrent prendre place au kiosque ombragé au centre de la futaie. Avant de s'asseoir, Madame Giraldi promena de nouveau un regard circulaire comme pour s'assurer que personne ne les avait suivis; puis, sans chercher à raffermir sa voix, que l'inquiétude faisait trembler :

—Il paraît que vous avez rencontré Dupras à la Longue-Pointe, vient de me dire mon mari.

—Qui a pu l'en informer?

—Le Vicomte, sans doute, car il vient de le quitter à l'instant.

Parizot eut un geste de contrariété. . .

—J'aurais préféré vous transmettre à vous seule, Madame, ma conversation avec Dupras, avant d'en informer monsieur Giraldi.

—A moi seule! . . . C'est donc de moi qu'il vous a parlé?

—Oui. . .

—Au-dessus de la tête des deux interlocuteurs, une brise plus forte secouant les arbres, venait d'en détacher une branche sèche qui vint tomber aux pieds de Lédia : elle en eut un tres-saillement.

Continuant d'interroger d'une voix à peine perceptible :

—Alors, il n'est pas fou?

Et quand Parizot eut fait signe que non, elle reprit d'une voix haletante :

—Il a donc commis le crime dont il s'accuse?

—Ce n'est plus lui qu'il accuse maintenant! . . .

—Qui donc alors?

Il y eut un silence; leurs regards instinctivement se croisèrent et celui de Lédia semblait si éperdu, que Parizot sentit de nouveau la pitié l'envahir, cette pitié que peut même inspirer le criminel gravissant les degrés de l'échafaud.

Non, cette femme ne lui paraissait point telle que l'avait dépeinte Dupras, jouant en comédienne accomplie son rôle de douleur simulée, aux pieds du lit funèbre de Jean; ce n'étaient pas non plus les dénégations indignées auxquelles il aurait pu s'attendre. Abassourdie d'abord par l'écrasante nouvelle, madame Giraldi, presque dans un sanglot ajouta :

—Dites-moi tout, je vous en supplie.

Brièvement Parizot lui résuma le récit de Dupras : elle l'écouta sans jamais tenter de l'interrompre, affaissée sur le banc où elle s'était laissée glisser.

Quand Parizot eut fini de parler, elle demeura encore un moment immobile et sans réponse; puis, à voix basse :

—Mon Dieu, murmura-t-elle, je suis perdue.

Et d'abondantes larmes coulaient de son visage décoloré.

C'était un aveu . . . et quel aveu!

Jamais dans la suite, le reporter ne put s'expliquer, l'indéfinissable intuition qui pénétrant son âme à cette seconde même, lui avait fait s'écrier :

—Mais c'est impossible! . . . vous n'êtes pas coupable . . .

Longuement elle laissa couler ses larmes silencieuses.

Toujours assise sur le banc, elle devait pour envisager Parizot, lever un peu la tête, ainsi que font les petits quand une grande personne les gronde . . . Alors, voilés de larmes, agrandis par l'épouvante, les yeux de Lédia reflétaient une navrante pitié, semblable à la désolation d'un enfant.

—Oui, oui, je suis coupable! . . . c'est par moi, que le malheur est entré ici . . .

—Mais au nom du Seigneur, qui voit la sincérité de mon repentir, Monsieur, je vous en supplie . . . ne NOUS dénoncez pas . . .

NOUS, par quelle odieuse solidarité ce mot la liait à l'assassin? . . . Parizot restait accablé de la révélation, comme si elle lui fut parvenue par surprise.

Lédia se méprit à son silence, et le croyant inexorable, renouvela sa supplication qui s'éteignit dans une plainte douloureuse :

—Mon Dieu, je suis perdue . . .

Maintenant elle était à genoux, les mains et le front appuyés à la pierre grise du vieux banc, et le reporter, en pensée, crut la voir simulant des larmes, prosternée sur une autre pierre, celle qui là-bas, au cimetière du Mont-Royal, recouvrait le corps de la victime.

A la fin, Monsieur Parizot reprit :

—Je ne vous fais aucune menace, mais comprenez vous-même, qu'il faut mettre fin à une situation intolérable. Songez que monsieur Giraldi, à son insu, nourrit et abrite chez lui l'homme qui a tué son fils! . . . Il le voit, lui parle chaque jour . . .

—Ah! . . . si vous saviez, s'écria la malheureuse, combien j'ai déjà souffert de cela . . .

Ils n'eurent pas le temps d'en dire davantage : un léger bruit de pas, dans une allée voisine, les fit tressaillir tous deux . . .

—Levez-vous commanda précipitamment le reporter : que l'on ne vous voie pas dans cette prostration . . .

Toute chancelante, elle se redressa, passant un mouchoir sur ses yeux, puis avec un accent de supplication :

—N'est-ce pas, Monsieur, que vous ne me dénoncerez pas? . . .

Sans que le temps lui eût permis de formuler une réponse, l'attention de Parizot fut absorbée en voyant apparaître à l'extrémité de l'allée, Madeleine d'Aisy qui, sur le conseil du Vicomte son mari, venait s'enquérir de Lédia qu'on attendait pour le dîner.

Le reporter et Madame Giraldi n'avaient pas encore échangé leur pensée, relativement à l'apparition de Madeleine, quand soudain une détonation brève, vibra dans l'air. Les deux interlocuteurs eurent un tressaillement mais ne s'interrogèrent pas, tant fut prompte la rapidité de l'action. Avant qu'un mot fût sorti de leurs lèvres, la Vicomtesse Madeleine tombait sans vie à quelques pas d'eux, frappée d'une balle de revolver.

## X

### EVASION.

Deux jours s'étaient écoulés, depuis qu'aux appels de Parizot et de Lédia, Madeleine d'Aisy avait été relevée et portée sans connaissance dans sa chambre, atteinte d'une balle au côté droit.

Le chirurgien venu en hâte de l'Hôtel-Dieu, ne pouvait répondre de la blessée, qui était toujours dans le coma. Une nouvelle descente de la Police n'aboutit, faute de renseignements à aucune arrestation. Toutefois, ordre fut donné à tous les hôtes du Parc des Cyprès d'avoir à garder la résidence et nul autre sans

l'autorisation de l'Agent de police préposé, ne put y entrer ou en sortir. Deux religieuses de l'Hôtel-Dieu furent commises à la garde de la blessée, à l'exclusion des proches et des serviteurs jugés également suspects.

Cependant, à force d'instances, Madame Walfish de Pointe à Fortune et les deux marquis de Somberton, avec leur mère, obtinrent leurs entrées libres dans cette maison, qui après les avoir si souvent accueillis aux jours de gaieté, venait d'être à nouveau plongée dans le deuil. L'accablement de Lédia, en présence de ce nouveau crime, rendit impossible son interrogatoire et le Coroner dut se contenter de la déposition de Parizot; déposition d'ailleurs assez peu explicite, ce dernier ayant vu tomber Madeleine, sans pouvoir préciser d'où était parti le coup.

Depuis ce second attentat, Parizot ne quittait plus le Parc des Cyprès; entraîné par les événements dont il avait cru rester seulement spectateur, un lien indéfinissable l'attachait maintenant aux êtres qui se débattaient sous ses yeux.

Parmi eux, qui était le coupable? . . . Harry? . . . mais sous quelle impulsion aurait-il agi? Malgré tout, il ne pouvait croire à la complicité de Lédia; il n'avait pas même ajouté foi aux aveux de la malheureuse, quand devant lui, elle s'était avouée coupable du meurtre de Jean. Il lui semblait que quelque chose en elle criait son innocence, même quand ses paroles la condamnaient.

Deux jours après l'attentat, l'extraction de la balle fut opérée et laissa la malade dans une telle faiblesse, que Parizot voulut demeurer là pour aller d'heure en heure donner des nouvelles à la famille consternée, qui s'exaspérait d'être tenue loin de la nouvelle victime. Au petit jour seulement, le bénévol agent d'information, fit savoir que le mieux s'accroissant, la malade venait de s'endormir d'un sommeil paisible.

Pour tromper l'ennui de sa cruelle attente, Monsieur Giraldi, dont la chevelure était devenue grisonnante sous les coups répétés du malheur, accompagné du Vicomte, pénétra dans la chambre qu'habitait naguère sa fille. Y reviendrait-elle jamais, du moins en parfaite santé? . . . Sur la riche tapisserie des murs, étaient le crucifix, à la place d'honneur au-dessus de la cheminée, des images pieuses, le portrait de sa défunte mère Lucie, et même celui de Lédia faisant pendant à l'image du père bien-aimé.

Dans un cadre doré, le portrait de Jean, l'innocente victime, faisant face à celui du Vicomte, occupaient l'un et l'autre une place bien en vue. La corbeille à ouvrage, où une aiguille enfilée

de soie demeurée piquée dans la broderie inachevée ; enfin, sa petite bibliothèque, avec ses livres alignés, dont les titres attestaient à la fois et la piété et la culture littéraire de la Vicomtesse. Sur le bureau laqué de blanc, un riche sous-main, une massive écritoire de bronze, le tout dominé par une riche statuette métallique du Sacré-Coeur de Montmartre.

L'âme attendrie d'un religieux et affectueux respect, les visiteurs n'échangeaient quelques mots qu'à de rares intervalles, n'osant se demander si tous ces objets n'allaient pas devenir autant de reliques, souvenirs d'un être aussi cher que révéral.

Cependant les chirurgiens, qui d'abord, n'avaient osé se prononcer sur l'heureuse issue de l'opération, donnèrent bientôt des affirmations rassurantes; nulle infection ne s'étant déclarée, on pouvait normalement compter sur une guérison prochaine.

La surveillance exercée par l'autorité sur les allées et venues des hôtes du Parc des Cyprès, ne s'était point relâchée de sa rigueur et cette suspicion qui pesait sur tous, était particulièrement pénible à Lédia.

La jeune femme, alitée depuis l'attentat commis sous ses yeux, s'était levée pour la première fois et paraissait épuisée de cet effort.

Assise près de la fenêtre, que la douceur de la soirée permettait de laisser ouverte, Madame Giraldi semblait absorbée dans un rêve intérieur. . . . Pâle, abattue, les paupières enflammées, la tête renversée sur le coussin de son fauteuil, elle regardait avec une fixité étrange la ligne sombre des arbres de la futaie au fond du Parc et croyait entendre encore, sans doute, la détonation qui avait abattu Madeleine à quelques pas d'elle.

Attribuant cette apparente insensibilité à un excès d'émotions, chacun évitait de prolonger l'entretien, pour se retirer au plus tôt. Bientôt un coup sec frappé à la porte fut suivi de l'entrée du Vicomte. Tandis qu'il s'informait de la santé de Lédia, celle-ci répondant évasivement et par monosyllabes, gardait les yeux tournés vers les lignes grises de l'horizon où s'épaississaient les nuages qui avaient voilé le crépuscule.

Changeant subitement de ton l'interlocuteur annonça :

—Madame, je suis chargé de vous poser une question.

Vous savez les ordres sévères qui tiennent tous les habitants de cette maison privés de leur liberté. Eh bien ! malgré la surveillance étroite dont ils sont l'objet, il y a un disparu ! . . . c'est Harry, votre chauffeur . . . on le cherche vainement depuis deux heures et les gardiens semblent attacher une grande importance au

fait de sa disparition . . . Ils voudraient savoir si vous pouvez donner quelque information à son sujet ? . . .

Lédia baissa les paupières comme si les lueurs pâles et indécises de ce soir-là l'eussent éblouie.

—Que veut-on que je sache, dit-elle d'un ton plutôt agacé : je suis malade, recluse, je ne vois que le docteur et ma femme de chambre.

—Oui, oui, je sais, reprit le Vicomte ; mais cette disparition de Harry est tellement surprenante dans les conditions où nous sommes! . . . Faute d'une meilleure explication, nous en étions venus à nous demander si vous ne l'aviez pas envoyé faire quelque commission . . .

La jeune femme se mit à protester avec véhémence ; pour rien au monde, elle n'eût voulu exposer le chauffeur à encourir les rigueurs de la justice.

Affectant le plus entier détachement, il pouvait sembler que la fuite de Harry n'avait aucun rapport avec elle ; mais sa voix tremblait un peu : le Vicomte s'en aperçut et insista dans l'espoir d'un aveu.

—Harry est votre compatriote, il comprend peu le français et froid avec tous, ne parlait guère qu'à vous. Admettons que même innocent, il ait craint de voir les soupçons du crime peser sur lui et ait voulu prendre la fuite ; serait-il impossible qu'il vous eût avertie de son projet ? d'ailleurs, sa seule fuite suffit à le rendre suspect.

Lédia dégageant ses mains dont elle se couvrit le visage :

—Me laissera-t-on enfin en repos, murmura-t-elle avec un accent si navré, que les témoins en eurent pitié et quittèrent la chambre abandonnant à elle-même la pauvre créature ; elle était si accablée de tortures morales, qu'elle ne parut pas même s'apercevoir de leur sortie.

Plusieurs demeurèrent persuadés qu'elle ne savait rien :

—Dites plutôt qu'elle ne veut rien dire, fit sèchement le Vicomte.

—Je ne crois pas, ajouta Georges de Sombernon, qui avait été témoin du dialogue, que le chauffeur ait pu sortir de la propriété. La surveillance autour de nous est trop étroite ; les issues et tous les abords du Parc sont si bien gardée, que la fuite n'est possible qu'avec la complicité des gardiens ; mais cette hypothèse est fort peu probable, attendu que le policier délinquant encourait la même pénalité que le fugitif. Il est donc à peu près certain que Harry n'a pu rompre une maille du filet qui nous enveloppe.

—Je supposerais plutôt, que pendant son séjour ici, le chauffeur s'est aménagé une cachette soit dans l'habitation, soit dans le Parc. Il est peut-être plus près de nous que nous le pensons. Mais ajouta une voix, pour s'être ménagé d'avance une cachette, il faudrait que Harry eût longuement prémédité son crime . . .

Parizot demeurait silencieux, consterné de voir les faits de plus en plus probants, s'accumuler contre la jeune dame qu'il aurait voulu croire innocente; cependant, aucun témoignage tangible n'établissait la connivence de Madame Giraldi, dans l'évasion du Chauffeur.

Moins optimiste que son frère, Lucien de Sombernon voyait les choses sous un angle différent. Pour lui, Lédia était la femme néfaste, cause de tous les malheurs de la famille. Il l'accusait de l'assassinat de Jean, de l'attentat contre Madeleine et bien entendu de sa complicité dans l'évasion de Harry. Il ajoutait : si à force de larmes et d'évanouissements, elle réussit à égayer la Police, moi du moins, je ne serai pas dupe, et me chargerai, le cas échéant, de faire prouver sa culpabilité. D'après lui, Lédia était une furie aussi pleine d'animosité contre la société que contre la religion catholique.

## XI

### DANS L'OMBRE

De son timbre argentin, la grosse pendule de bronze venait de sonner onze heures du soir. Au lit depuis le dîner, qu'elle s'était fait servir dans son appartement, Lédia se soulevant sur sa couche, avait compté en silence les vibrations de la pendule. À la faible clarté d'une petite lampe liseuse posée sur une console, elle regarda la femme de chambre sommeillant dans un fauteuil à son chevet.

—Eugénie ? fit-elle à mi-voix .

Eveillée comme en sursaut, celle-ci un peu honteuse de sa somnolence demanda :

—Madame m'a appelée ? . . . Madame a-t-elle besoin de quelque chose ?

—Non c'est au contraire parce que je n'ai plus besoin de rien, que je vous prie d'aller au lit; je me sens mieux, je vais dormir et je vois que pour vous aussi, le sommeil s'impose. Retirez-vous, je sonnerai si j'ai besoin de vos services.

Eugénie résista un instant :

—Le médecin a trouvé que Madame avait beaucoup de fièvre ; il vaudrait mieux que Madame ne restât pas seule . . .

—Mais cela me fatigue d'être veillée, reprit Lédia avec impatience ; je dormirai mieux quand je serai seule.

La voix saccadée et nerveuse de la Dame fit tomber les dernières hésitations d'Eugénie, qui, dans la crainte de l'irriter, céda immédiatement.

—Madame veut-elle garder de la lumière, demanda la garde-malade avant de se retirer ?

—Non, éteignez : ne vous ai-je pas dit que je voulais dormir ! . . .

Et pour affirmer davantage sa résolution, la malade se jeta en arrière, la tête enfouie dans ses oreillers.

Eugénie sortit emportant la lampe. Madame Giraldi l'entendit ouvrir puis refermer la porte; elle écouta les pas sourds s'éloigner dans le couloir ; continuant à prêter l'oreille . . . bientôt elle n'entendit plus que les battements précipités de son coeur entrecoupés par le tic tac de la riche pendule.

Des minutes passèrent, longues et pesantes ; puis le timbre de la sonnerie fit de nouveau résonner sa note claire : Onze heures et demie . . .

Lédia avait retardé autant que possible, la tâche, dont l'accomplissement l'épouvantait . . .

L'heure convenue arrivée, elle ne pouvait plus reculer . . .

La malade alors, dont les dents claquaient plus de peur que de fièvre, se leva sans bruit, sans lumière, pour ne point attirer l'attention. Ayant mis la robe de chambre et les pantouffles placées près de son lit, elle se dirigea à tâtons vers la fenêtre et dans le silence le plus absolu, entre-bailla les persiennes. Blafard, un rayon de lune mit un peu de lumière dans la pièce. Au milieu de cette obscurité atténuée, Lédia parvint à une armoire, où elle prit un paquet soigneusement enveloppé de linge.

Ce jour-là, comme le jour précédent, la malheureuse s'était privée de sa nourriture, afin de porter les aliments qu'on lui servait, à celui qu'elle voulait sauver à tout prix, malgré l'horreur qu'il lui inspirait.

La femme de chambre qui avait remarqué l'appétit croissant de la malade, n'avait pas manqué de faire part à tous de cet augure de bonne santé. Lédia en avait eu des échos ; aussi, épuisée par deux jours de jeûne, l'estomac tirailé par la faim, elle se remémorait ces compliments avec un poignant sourire . . .

Avoir des vivres, ne suffisait pas ; il fallait maintenant les porter à destination. Inutile de songer à sortir par la galerie, ou à descendre par le grand escalier . . . les agents qui faisaient leurs rondes de nuit, pas plus que les regards défiants de plusieurs hôtes de la résidence ne l'eussent permis. Une seule issue, bien que d'accès difficile et fort dangereuse depuis la chambre de Lédia, permettait de s'échapper à l'insu de tous : c'était un étroit escalier de fer destiné au sauvetage en cas d'incendie, et n'ayant un palier d'accès qu'à la fenêtre de la chambre voisie ; aussi la Dame dut faire un effort peu commun d'acrobatie, pour atteindre son instrument d'évasion.

Parvenue à mi-chemin dans l'escalier, la jeune femme s'arrêta un moment oppressée et tremblante : la résonnance de quelques marches de fer, mal assujetties, se répercutait avec fracas dans son cerveau enfiévré ; elle entendit des pas crisser sur le sable de l'allée et l'émotion produite fut affreuse : elle faillit se trouver mal et tomber comme une masse inerte dans la plate-bande fleurie qui s'étendait au pied de la muraille.

Serrée contre le mur, à demi-morte de frayeur, immobile osant à peine livrer passage à sa respiration, elle attendit que le bruit se fut éloigné : elle attendit un long temps . . . croyant enfin le danger disparu, elle se trouva bientôt sur la pelouse qui s'étendait devant elle, baignée dans la lumière blanche de la lune. Impossible de la traverser sans être vue, si à la maison quelqu'un veillait.

Enfin, résolue, d'un élan rapide, Lédia coupa l'allée contournant la pelouse, bien vite glissa dans un taillis d'arbustes où elle s'enfonça haletante, puis immobile, attendit quelques minutes guettant de côté et d'autre . . . Rien . . . Elle se remit en marche, le visage souvent cinglé par les branches, courbant la tête pour les éviter, trébuchant presque à chaque pas . . .

Avant de quitter le fourré, la jeune femme fit halte, observa de nouveau les alentours. Bien lui en prit, car, au détour d'une allée, elle vit dans l'ombre briller deux yeux, qui glacèrent son sang, lui causant un effroi indicible : un énorme chien policier, qu'un agent tenait en laisse était là prêt à s'élaner au premier signe de son maître. Par quelle chance miraculeuse, trahi par son flair, l'animal omit-il d'aboyer ? . . . Lédia hors d'elle-même, n'eut guère le temps d'y songer : effrayée, elle se rejeta en arrière, se blottit, agenouillée dans un fouillis de broussailles. Le moindre craquement de branche sèche eût suffi à déceler sa présence, car l'homme passa si près d'elle, qu'il frôla le taillis protecteur, en conduisant l'animal qui, inquiet, grognait sourdement.

Quelques minutes encore, Lédia demeura immobile, le cœur bondissant dans sa poitrine ; la vue du chien surtout, l'avait affolée. Tomber comme Madeleine sous une balle de revolver, ne lui souriait nullement ; mais être déchirée vivante par les crocs d'une bête furieuse, dépassait l'horreur des pires cauchemars.

Par un effort surhumain de volonté, elle reprit sa marche, le cou tendu, l'oreille au guet, se glissant d'un bouquet d'arbres à l'autre, restant le moins possible à découvert. Arrivée sous les hautes voûtes de la futaie tout enveloppées d'obscurité, elle eut l'impression d'échapper au péril et sentant se ranimer son ardeur, se mit à courir.

Un sentier sous bois, la conduisait vers la pièce d'eau. Parvenue à la lisière de la futaie, elle aurait, dans des conditions normales, été fascinée par l'éblouissement d'un ciel limpide où scintillaient les diamants stellaires, donnant à ce paysage nocturne l'enchantement d'un rêve.

Du milieu des petites vagues argentées qui déferlaient sur la rive, émergait un îlot planté d'érables dont le feuillage puissant semblait chuchoter des choses mystérieuses, dès que la brise caressait leurs têtes superbes.

Lédia avançant sur la rive, dégagea promptement de son amarre un léger canot qu'elle gouverna dans la direction de l'îlot. Là-bas, à l'insu de tous, de bonne heure Harry s'était ménagé un refuge en cas de poursuite. En dessous de la cabane des canards de Barbarie, une sorte de caveau avait été creusé par lui et dissimulé aux yeux des passants, avec un art si consommé, que les agents de Police ayant plusieurs fois inspecté l'îlot, avaient marché sur la tombe du fugitif, sans que le moindre de leur soupçon fût mis en éveil.

Après avoir fixé son canot à l'un des arbustes bordant la petite île, la jeune femme s'avancait vers la hutte, quand un homme embusqué derrière un gros arbre, quitta son abri et dans la pénombre, vint au-devant d'elle.

—Je me suis bien fait attendre, dit Lédia d'un ton très bas.

—Oui, mais qu'importe donnant dans le panneau, vous voilà prise, répliqua l'homme d'une voix brève et dure . . .

Deux nuits auparavant, en effet, en faisant sa ronde nocturne, un agent de police avait cru apercevoir comme une forme blanchâtre s'avancant vers la résidence après avoir frôlé les taillis ; puis, dans la demi-obscurité, le fantôme s'était comme perdu en atteignant l'ombre.

Dans l'après-midi du lendemain, la disparition du chauffeur ayant été signalée, l'agent avait naturellement lié cet épisode

à la visite nocturne, avec d'autant plus de raison, que le personnage avait paru se diriger sous les fenêtres mêmes de madame Giraldi.

Il n'y avait plus à en douter : le fugitif se terrait dans les alentours et avait des complices dans la maison.

Vivement intrigué, l'agent avait résolu de percer le mystère. Il s'en ouvrit à son chef qui voulut lui adjoindre un auxiliaire. Ensemble ils fouillèrent le parc, inspectèrent toutes les dépendances ; ayant battu tous les taillis, ils acquirent la conviction, que l'îlot, sorte de forêt en miniature, servait de retraite au gibier qu'ils poursuivaient. De fait, très habile nageur, Harry, à la faveur des ténèbres, traversait l'étang, et venait sous les fenêtres de Lédia ramasser le minimum de vivres nécessaire à sa subsistance.

Mais l'imminence du péril l'avait fait renoncer à l'entreprise. C'est alors qu'inquiète pour le reclus, la Dame avait elle-même tenté le ravitaillement au péril de sa vie.

Ayant éventé le manège, l'agent avait eu soin de disposer le canot, et caché, attendait la réalisation de son plan. Lédia vint, en effet, se faire prendre à l'endroit même, que l'homme, dans son instinct sûr de chasseur, avait choisi pour s'embusquer.

—C'est donc bien ici que se cache votre complice, reprit-il avant que la femme éperdue eût retrouvé la force de prononcer un mot ; après tant de recherches, je commençais à m'en douter.

—N'en doutez plus maintenant, ajouta d'un ton guttural une voix à demi étranglée par la rage, en même temps qu'un coup de couteau perçait le côté droit de l'agent de police.

Harry venait de quitter sa tanière, et, courbé en deux, tel le fauve parmi les broussailles, avait frappé de sa criminelle et tremblante main, le violateur de son repaire.

L'homme ne fut que blessé, un écart brusque l'ayant préservé d'un coup fatal pour ses jours ; aussi brandissant de suite son revolver, il s'écria :

—Misérable, tu ne m'auras pas surpris sans arme, comme tes deux victimes précédentes. Si Harry ne s'était pas lui-même servi du sien, c'est qu'il craignait qu'une détonation ne donnât l'éveil ; mais le temps n'était plus aux hésitations : leurs décharges furent pour ainsi dire simultanées, sans toutefois devenir fatales. Alors d'un même élan, on vit les deux adversaires se ruër l'un sur l'autre, ensemble rouler à terre, enserrés de leurs bras, s'acharnant dans une lutte mortelle, tandis, que terrifiée, oubliant ses craintes d'être reconnue, Lédia sanglotait tout haut, levant les bras éperdue, appelant au secours.

L'alarme fut ainsi donnée et la maison s'éveilla dans les rumeurs les plus terrifiantes. Quelle n'avait pas été la stupéfaction de tous, quand on avait trouvé vide la chambre de Madame, sa fenêtre et ses persiennes entr'ouvertes ! . . .

Au bruit du combat dans l'îlot, chacun était accouru précipitamment, inconscient du danger, vis à vis le lieu du sinistre, où l'on aperçut bientôt un homme à terre, gisant dans son sang, faisant effort pour se redresser et comme dans un spasme d'agonie.

—Une chaloupe, clama le chef des policiers, vite, il faut que nous traversions . . .

Une embarcation plus lourde que le canot dont Lédia avait gardé le contrôle, était amarrée à proximité, sous l'ombrage épais de vieux saules au tronc nouveaux.

Les rames venaient à peine d'effleurer l'eau, lorsque l'agent blessé, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, s'écria en se soulevant avec peine sur les mains :

—Attention : tournez à droite . . . le gibier fuit, il se sauve à la nage . . .

Bien que blessé lui-même, le chauffeur avait pu nager encore, mais avec peine et d'une allure qui allait s'affaiblissant.

Voyant la chaloupe des policiers fondre sur lui, il plongea pour l'éviter : mais dans son évolution trop rapide, il vint heurter le gouvernail métallique qui le frappa à la tempe : le malheureux eut un gémissement de douleur, puis disparut sous l'eau.

## XII

### AU LENDEMAIN DU CHATIMENT

Le matin était radieux ; dans l'azur d'un ciel sans nuages, le soleil brillant mettait une lumière précise sur les lieux et sur les choses. Les ombres témoins de la scène tragique, étaient dissipées depuis quelques heures.

Blottie inerte dans un massif à l'extrémité de l'îlot, Lédia insensible, avait vu se succéder les scènes de la nature, terrifiée qu'elle était par celle qui emplissait encore ses yeux et son âme d'épouvante.

Pareille à une bête apeurée, tapie sous les ombres du feuillage, elle avait assisté impuissante et comme dans un cauchemar, à la mort de son père tué par le choc du gouvernail ; elle avait aperçu le halage du corps, enfin retrouvé après de longues recherches.

On avait transporté le mort et le blessé dans l'habitation; puis, un silence mêlé de stupeur continua à régner, durant lequel chacun osait à peine penser à ces événements, qui déconcertaient les plus optimistes.

Un instant Lédia en vint à souhaiter, qu'oubliée de tous, elle pût mourir dans cette muette et terrifiante solitude, tant elle était épuisée et sentait se ralentir les battements de son cœur. Quelle délivrance ce lui serait, de mourir ainsi, sans avoir revu ceux dont elle ne pouvait espérer aucun pardon et qui jusqu'à son dernier jour, lui reprocheraient leurs deuils inconsolables. . .

Le soleil cependant, montait à l'horizon; des bruits lointains de la route comme de la résidence annonçaient la reprise normale des occupations quotidiennes.

Une idée lancinante vint réveiller les angoisses de Lédia :

—On va me chercher, me découvrir ici, peut-être et me ramener à la maison. . .

Elle se représenta avec horreur l'interrogatoire qu'il lui faudrait subir. . . Non, à tout prix, il fallait y échapper. A son tour, elle saurait choisir un refuge, dont les grands arbres garderaient longtemps, toujours peut-être le secret. . . Ne valait-il pas mieux finir paisiblement son existence, loin de tous? . . . son agonie s'achèverait là sous le regard de Dieu, qui, lui ne la maudirait pas, sachant combien de tortures elle avait souffertes.

Pleine de ces sombres pensées, elle se leva pour se diriger vers la berge; son pied soudain heurta un paquet enveloppé de linge; elle eut une commotion nerveuse en se rappelant les provisions apportées la veille. . . il n'était plus. . . celui auquel ces aliments étaient destinés; il ne toucherait pas au pain dont sa fille s'était privée pour le nourrir.

Retrouvant le canot qui l'avait amenée, elle y entra, ses bras épuisés ayant peine à faire avancer l'embarcation; non sans efforts, elle parvint à la lisière de la futaie. Elle venait de franchir l'espace gazonné qui sépare le chemin du bord de l'eau, lorsqu'une voix haletante appela :

—Lédia! . . . Lédia! . . .

La fugitive tenta de marcher plus vite, mais ses genoux accablés fléchirent; elle glissa et serait tombée, si son amie madame Walfish accourue près d'elle ne l'eût soutenue dans ses bras.

—Ma pauvre amie, dans quel état je vous vois! . . . vous avez l'air d'une morte.

Celle qui toujours lui était apparue distinguée, élégante, se-reine, elle la voyait maintenant en guenilles, vêtue d'habits dé-

chirés et souillés de boue, les cheveux en désordre, voilant presque son visage livide et amaigri . . .

Madame Walfish fut si émue du spectacle qu'elle avait sous les yeux, qu'elle oublia un moment tous les soupçons dont madame Giraldi était l'objet. Cette douce voix qui la plaignait, ces bras protecteurs qui la soutenaient, firent de nouveau couler les larmes de la malheureuse, mais larmes bien douces comparées à celles qu'elle avait versées jusqu'alors.

—Laissez-moi partir, ajouta-t-elle: je ne veux plus voir personne.

—Personne ! . . . pas même votre mari ? . . . votre mari qui vous réclame et m'a envoyée à votre recherche ? . . .

—Il me demande ? . . .

Pour mieux envisager son amie, Lédia, d'un geste de la main écarta vivement de son visage les mèches de ses cheveux dénoués.

—Il me demande ! . . . il ne sait donc pas ? . . .

Tout en conversant, les deux amies se rapprochaient de la maison. Madame Walfish expliqua qu'assidu au chevet de sa chère Madeleine, Monsieur Giraldi était demeuré comme insensible et étranger aux choses du dehors, tant qu'il n'avait pas eu la certitude de sauver sa fille.

Désormais, rassuré par la promesse du Docteur, et inquiet du tumulte de la nuit, il s'était enquis des événements.

—Nous ne lui avons dit, continua madame Walfish, qu'une partie de la vérité : il sait que Harry est mort en essayant de s'échapper. Alors, il est tourmenté de l'idée qu'on vous accusera peut-être d'avoir aidé, dans sa tentative d'évasion un homme auquel vous aviez droit de vous intéresser, comme à un compatriote et il tient à vous voir, à vous rassurer, à vous promettre qu'il est là pour vous défendre.

Suffoquée par l'émotion, Lédia dut s'arrêter pour s'appuyer un instant contre le mur du garage au-dessus duquel se trouvait la chambre du chauffeur.

—Ainsi vous ne savez pas encore, reprit-elle d'une voix hésitante que l'homme tué cette nuit, est mon père ? . . .

Madame Walfish resta un moment interdite : elle était si loin de s'attendre à cette révélation . . . c'était toute une lumière, dont nombre d'épisodes restés mystérieux allaient recevoir une clarté nouvelle.

—Mais alors, vous étiez obligée de l'assister, de le défendre, de protéger sa fuite ! . . . qui oserait vous reprocher le dévouement à son égard ?

—Ah ! reprit-elle avec un effort visible, mon père ? . . . mais, c'est lui qui a assassiné Jean . . .

A ce coup inattendu, l'amie ne put dissimuler un tressaillement d'horreur . . .

—Et vous saviez cela, ajouta madame Walfish, vous le saviez, le jour où . . .

Mais elle s'arrêta, craignant d'accabler par un reproche trop cruel la triste créature, dont le regard fiévreux implorait sa pitié. Elle ne voulut pas remémorer les terribles heures d'angoisse qui avaient suivi la mort de l'enfant, alors que dans la famille défiante, chacun se sentant suspect, rejetait le soupçon sur les autres.

Parvenue à se dominer, elle conclut : nul ne saurait vous faire un crime de n'avoir pas dénoncé votre père ! . . . Mais dites-moi Lédia, ne pouviez-vous du moins l'éloigner d'ici ?

—Il refusait hélas ! de partir sans moi et je ne pouvais pas le suivre. Il m'eût fallu quitter mon cher mari, et c'est en m'obstinant à lui rester fidèle, que j'ai attiré tous nos malheurs.

L'accent du repentir était si douloureux, que de nouveau l'amie se sentit vaincue :

—Vous auriez évité bien des maux en vous confiant à nous dit-elle doucement . . . mais votre fuite à cette heure, aggraverait vos torts et ne les rachèterait pas.

Venez répondre à l'appel de votre mari, venez dire la vérité aux juges qui l'ignorent et pourraient frapper des innocents. C'est l'acte de contrition que Dieu vous impose : sachez l'accomplir en chrétienne courageuse.

—Vous avez raison, dit la jeune femme, presque à voix basse, après une minute de recueillement ; j'avouerai tout, puis, je partirai ensuite . . . si mon mari ne me dit pas de rester.

L'agent blessé, ayant reçu à temps les soins nécessaires, prenait du mieux, tandis que dans sa chambre, Harry reposait sans vie sur un lit de sangle.

—Je veux le revoir, insista Lédia, il faut que je veille près de lui ; elle n'osait pas redire "mon père".

—Ma pauvre amie, vous n'en auriez pas la force ; venez d'abord vous refaire un peu et prendre quelque repos.

Parizot qui était demeuré près du mort, avait posé un crucifix sur ce cœur que jamais la pitié n'avait émue ; il avait fermé ces yeux fixes, restés durs et menaçants jusque dans la mort.

Une pensée obsédante lui revenait à l'esprit :

L'âme de ce criminel, où était-elle à présent ? . . .

Un bruit de pas dans l'escalier avait coupé les réflexions du reporter : suivi du médecin-expert, le Coroner entra. Tandis que le Docteur examinait le corps, constatait le décès, l'autre, minutieusement questionnait les témoins.

—L'a-t-on fouillé, avait-il quelques papiers sur lui ?

Parizot indiqua du doigt les vêtements encore trempés, jetés en amas sur le plancher de la chambre.

Parmi les divers objets sortis des poches, un carnet, en grande partie protégé de l'eau par sa couverture de toile cirée, attira l'attention du Coroner qui l'examina attentivement, puis lut à haute voix cette déclaration écrite sur la première page :

“Si je suis arrêté et condamné, je laisse ces renseignements, afin que nul, après ma mort, ne soit incriminé pour des actes que j'ai prémédités et accomplis seul, et dont je réclame toute la responsabilité.”

Quelques extraits de ce document, achèveront de mettre en pleine lumière les faits qui seraient demeurés obscurs dans le drame du Parc des Cyprès.

### XIII

#### LE CARNET DU CHAUFFEUR.

J'ai nom Harry Waldorf, autrefois Colonel dans l'armée du Général Robert Lee. Ayant, au contact d'amis aux idées révolutionnaires, abjuré les traditions sociales et religieuses de ma famille, j'ai dû abandonner mon nom, ma carrière militaire, pour servir les doctrines prônées par la secte des Kux-Klux-Klan.

Ce qui m'a coûté davantage, ça été de quitter ma femme, qui ne voulut point accepter mes théories et que mon abandon a fait mourir de chagrin ; puis ma fille, que j'aimais tant en dépit des dogmes enseignés par ma religion nouvelle.

Que de fois, pour la revoir, chez des parents d'adoption qui la reçurent, comme leur enfant je me déguisai sous toutes sortes d'accoutrements ! . . . plus d'une fois ainsi, sans me faire connaître, d'elle, je pus lui parler, la caresser, m'informant si elle conservait encore le souvenir de son père avec un reste d'affection pour lui. Ayant intrigué auprès des chefs de la secte pour venir faire du prosélytisme au Canada, je pus, après de longues années et de pénibles recherches retrouver enfin les traces de ma chère Lédia.

Bien que mariée à un catholique, dont elle-même professait la foi, le million du mari me fit fermer les yeux sur ses croyances. Par mon ordre, elle me présenta à monsieur Giraldi, comme un ancien militaire réformé qui sollicitait une place de chauffeur.

J'ai dit l'épouvante que j'inspirais à ma pauvre Lédia depuis mon divorce et mon apostasie, surtout quand je fus installé au Parc des Cyprès. J'en souffrais pour elle et néanmoins, elle n'osait me refuser son intermédiaire pour la diffusion de ma secte, que patronaient quelques Orangistes d'Ontario.

Jean, le plus jeune des enfants de monsieur Giraldi, était souvent auprès de sa belle-mère : c'est ainsi qu'il surprit quelque chose de la vérité. Croirait-on que ce garçon de 15 ans à peine, ait poussé l'audace jusqu'à me signifier mon congé. . .

Un jour, il vint me trouver et me dit :

—Harry, vous prétendez n'être qu'un homme du peuple, ne sachant d'autre langue que l'anglais et je me suis aperçu que vous lisiez en cachette, des journaux français et allemands ; vous recevez de même des lettres en diverses langues sous le couvert de madame Giraldi, qui ne vous dénonce pas, soit par pure bonté puisque vous êtes son compatriote, soit parce que vous l'auriez menacée de votre vengeance ! . . .

Moi non plus, je ne vous dénoncerai pas, afin qu'elle ne soit point inquiétée à votre sujet ; mais c'est à la condition expresse que d'ici huit jours, vous ayez franchi le 45<sup>ième</sup> parallèle . . . sinon, toute la police canadienne aura votre signalement, avec force détails et si vous ne voulez goûter de la corde . . . retournez au plus vite d'où vous êtes venu. Des gens comme vous, et de doctrines comme les vôtres, le Canada n'a que faire . . .

—Pauvre innocent ! . . . quelle candeur de m'avertir à l'avance de ses sentiments et de ses intentions ! . . . je saluai militairement, lui promis d'être fidèle à la consigne, et cela avant le délai expiré.

Le lendemain, il allait à Montréal prendre sa leçon de musique. Ayant conduit ma fille à Pointe à Fortune, chez une de ses amies, je repartis aussitôt, alléguant une réparation urgente à la voiture. De bonne heure j'arrivai à Montréal et vins stationner à quelque distance de la maison où Jean recevait sa leçon de musique.

La leçon terminée, l'enfant vint à moi, surpris de ma présence et s'informa du motif qui m'avait amené. Dans un français pas mal écorché, je lui dis en substance :

—Une dépêche a demandé Dupras auprès de sa mère mourante à l'asile de Mastai — Québec — Pour gagner du temps,

monsieur Giraldi m'a prié de le conduire à la gare Viger. On m'a dit de vous attendre ensuite, pour vous faire profiter de la voiture au retour. L'histoire parut plausible et l'enfant "embarqua" sans défiance.

Arrivé en pleine campagne, par suite d'un détour fait à dessein, l'auto s'arrêta. J'avais mis pied à terre.

Feignant une trouvaille sur le marche-pied vis à vis de sa porte: Qu'est-ce que cela, Jean ? . . .

Tandis que l'enfant surpris se penche par la fenêtre de la portière, je fais usage de ma garcette, charmant bijou en acier, tenant peu de place, ne faisant pas de bruit, mais rapide et excellente besogne . . . Oh ! l'affaire fut vite réglée et l'enfant n'eut le temps ni de crier ni de souffrir ; d'ailleurs, je n'avais aucune haine contre lui . . . Nous étions deux . . . lui trouvant que j'étais de trop, au Parc des Cyprès, je préfèrai le voir partir le premier ! . . .

Ayant dissimulé le corps dans la voiture, je comptais le jeter sur la voie ferrée ; malheureusement, il roula en bas du remblai ; c'était non loin de la station de Montréal-Ouest.

A 7 heures, de nouveau, j'étais à Pointe à Fortune. Ma Lédia ne s'est doutée de rien, ce jour-là. Si plus tard, elle conçut des soupçons, c'est à cause des bavardages de Dupras, que je regrette d'avoir laissé vivre si longtemps . . .

Ma fille, au courant du crime, me supplia alors de partir ; ma présence dans la maison et au service du père de la victime, lui faisait horreur. En vain se livra-t-elle à des scènes de désespoir. Evidemment, j'aurais dû fuir, mais je ne pouvais me décider à partir sans elle : j'avoue que c'est une faiblesse indigne des théories et du parti que je sers, mais telle est la vérité. A toutes les sollicitations que je lui fis de me suivre, elle n'avait pas d'autre réponse que celle-ci :

—J'aime mon mari autant qu'il m'aime ; sa religion est la mienne, tous deux, nous avons opté pour la même patrie canadienne, je ne désèrterai ni l'une ni l'autre.

Désespérant alors de pouvoir fléchir sa volonté, je résolus de couper toutes les amarres qui la retenaient dans ce maudit Canada. La Vicomtesse Madeleine professant à mon égard la même hostilité que son frère Jean, elle devait partager son sort : c'est ce qui a eu lieu, en attendant le tour du dernier, du plus coupable, de celui qui m'a ravi ma fille, de monsieur Giraldi, ce qui ne tardera guère, si Lédia refuse encore de me suivre . . .

Mais pour dépister la police, je quitte ce soir le Parc des Cyprès. . . J'ai indiqué à Lédia ma cachette qui était préparée depuis longtemps et lui ai expliqué, quand et comment, elle pourrait venir me rejoindre pour notre commune évasion. . .

Il est convenu que si elle est arrêtée, je me livrerai pour la protéger, je veux dire que je livrerai mon cadavre, car je préfère cent fois mourir, que de tomber vivant, entre les mains de la justice bourgeoise.

Harry WALDORF,

ancien Colonel.

Quelques mots étaient ajoutés au crayon de mine :

Lédia doit venir m'apporter des vivres cette nuit; mais je crains fort qu'elle ne veuille pas consentir à me suivre. Pourquoi ma fille ne m'aime-t-elle pas? . . . Mon dévouement à la cause que j'ai embrassée, m'aura coûté bien cher. . . J'ai vécu de haine et je vais sans doute mourir détesté de tous, même de ma chère Lédia. . . Si pourtant je. . .

La dernière phrase restait inachevée; peut-être le malheureux craignait-il de laisser voir dans un document destiné à lui survivre, un regret trop amer de son effroyable passé. . .

Le témoignage de madame Giraldi, les précieuses informations du reporter Parizot, et tous les renseignements trouvés par la Police, ayant confirmé les aveux posthumes du chauffeur Harry, la mort de ce dernier mettait fin à l'enquête.

Mais Lédia ne se consolait pas d'avoir attiré le malheur sur la maison où elle était entrée! . . . C'est en vain que son mari, auquel toute la vérité était maintenant connue, cherchait à apaiser ses remords.

—Vous donniez asile à votre père, lui disait-il; il vous défendait de divulguer sa présence à personne, pas même à moi; or, en raison des dangers qui le menaçaient, vous n'avez pas osé lui désobéir. . . Allez, ma pauvre amie, ne soyez pas plus sévère pour vous-même que nous ne le sommes. . .

Je suis sûr, qu'en dépit de tout ce qui est arrivé, mon cher Jean, que vous affectionniez tant, ne vous garde pas rancune là-haut. Quant à Madeleine qui se rétablit promptement, elle aussi, connaît toute la vérité, et sait combien sa propre blessure vous a fait souffrir. . .

—A-t-on eu des nouvelles de Dupras, interrogea le Vicomte?

—Au dire de Parizot, qui l'a revu hier, ajouta monsieur Giraldi, son moral se relève étonnamment; le repos et le grand air lui ont rendu ses énergies, soutenues d'un optimisme des plus consolants.

Il n'est ni fou, ni déséquilibré, comme il a tenté de le faire croire. . . Rappelons d'ailleurs, que jamais, il n'a encouru le moindre blâme, tant qu'il a été le Professeur de mon fils. Je n'aurais qu'un reproche à lui faire : c'est l'acharnement qu'il mit à soupçonner ma chère Lédia de complicité dans la mort de son élève. . . mais vu que lui aussi ignorait l'étroite parenté de celle-ci avec le vrai coupable, il a agi avec droiture, tant était vif en lui, le désir de venger son ami. . .

C'est le chagrin causé par le deuil inopiné et les terribles commotions ressenties à sa suite, qui ont ébranlé son tempérament débile et causé sa neurasthénie.

Actuellement, il n'a plus besoin que de travail et j'ai eu la bonne fortune de lui en trouver. Une chaire vacante à l'École des beaux-arts de Québec va offrir à la fois un exercice à ses rares aptitudes de dessinateur et des ressources amplement suffisantes pour alimenter son budget de vieux garçon.

## XIV

### AVANT LE RETOUR.

Monsieur Giraldi n'avait pas encore fourni tous les renseignements relatifs à Dupras, lorsqu'un vigoureux coup de timbre attira tous les regards vers la porte d'entrée.

Sur le seuil, un jeune cycliste en livrée parut, sur le képi duquel on lisait ces mots : "Special Delivry". Le jeune homme tendit un papier bleu, puis, ayant fait le salut militaire, se retira.

Monsieur Giraldi, auquel le télégramme était adressé, n'en eut pas plus tôt pris connaissance, que pâlisant soudain il se pencha vers le fauteuil le plus proche, et s'y laissa choir comme écrasé sous le coup d'une nouvelle catastrophe.

Seuls, les mots suivants, écrits au clavigraph, occupaient le centre de la grande feuille imprimée :

Milwaukee le. . . août. . . 19. . .

"THE DAYTON STEEL TRUCK WHEELS" en faillite. Ruine complète.

Signé : HOLDEN.

Emue et vivement intriguée de connaître la nouvelle qui de nouveau plongeait son père dans l'angoisse, Madeleine, qui avait repris sa place au cercle familial, interrogea anxieuse :

—Encore un malheur, Père? . . .

—Nous parlerons de cela plus tard, ma fille; pour le moment, tu me ferais plaisir de songer à nos préparatifs de retour à la ville. La belle saison achève, et tandis que je vais indiquer au Père Laurendeau les réparations qui s'imposent avant les rigueurs de l'hiver, songe à inviter tous nos amis pour le repas d'adieu qui aura lieu dimanche.

Par les conseils du Docteur, Lédia épuisée à la suite des tragiques événements des dernières semaines, dut suivre le traitement même qui avait été imposé à Dupras et avait accompagné madame Walfish, sa compatriote et son amie dans une visite de repos aux Etats-Unis.

Monsieur Giraldi n'avait pas voulu, devant des étrangers à sa famille, faire connaître à la Vicomtesse Madeleine, la teneur du fatal télégramme. Soucieux du prestige de son nom, il se refusait à divulguer publiquement la nouvelle source de chagrins qui venait l'abreuver. Stoïquement, il essaya de faire bon coeur contre mauvaise fortune, et dissimula sa torture morale.

Dans la lettre recommandée que Dupras avait mise à la poste, la soirée même où Jean fut assassiné, monsieur Giraldi répondait à monsieur Holden :

—Je ne crois pas aux risques que vous semblez redouter; je vois au contraire, dans l'offre de cette nouvelle compagnie, une occasion d'immenses profits. Ne craignez pas d'y engager toutes mes "Actions" au prix courant, et croyez-moi votre reconnaissant et bien avisé :

Léo GIRALDI.

Les événements venaient de donner tort à l'optimisme du Maître, qui, du fait, se trouvait à perdre, sans la moindre indemnité, les \$400,000 dont la "Compagnie" de monsieur Holden, lui avait fidèlement servi, jusque-là, les riches dividendes.

Le coup atteignit l'homme d'affaires en plein coeur; pour la première fois, ses prévisions l'avaient déçu et son amour-propre, non moins que sa fortune, en subissait un choc terrible. Puis, bientôt de ses lèvres, laissant échapper cette exclamation chrétienne et résignée, il s'était écrié :

—Mon Dieu, ce n'est que justice! . . .

Un vent frais et humide, une par une, détachait les premières feuilles jaunies, qui en tourbillonnant, venaient couvrir le

sable des allées et défier l'infatigable activité du vieux jardinier le Père Laurendeau . . . Un jour, qu'armé d'un immense balai, il faisait la toilette des sentiers du Parc, il fut croisé par monsieur Giraldi :

—Eh bien! Père Laurendeau, les feuilles sèches vous donnent de la misère! . . .

—Oui, Monsieur, mais elles ont leurs bons côtés. J'en fais des provisions et grâces à elles, les racines de mes arbustes et les couches du jardin vont se moquer du froid et de la neige cet hiver.

—Mon ami, vous avez la bonne manière d'envisager les choses : vous savez d'un obstacle vous faire un moyen, d'un ennemi, un ami! . . . J'admire votre philosophie, et je regrette de ne l'avoir pas toujours pratiquée . . . peut-être que j'aurais moins de cheveux gris! . . .

Docile aux désirs de son père, Madeleine avait convoqué pour le dimanche 15 septembre, tous les parents et amis, en vue de clôturer par une fête intime de famille, la saison sur son déclin, avant de quitter le Parc des Cyprès.

Ce n'était plus à cette époque, la joyeuse exubérance de Juin, qui rayonnait sur les visages; l'aile sinistre du malheur avait frôlé cette résidence, et depuis, la joie expansive semblait être descendue avec Jean dans la tombe.

Le jour venu, en parfait Gentilhomme, monsieur Giraldi sut faire les honneurs de sa Maison et montrer à ses hôtes un visage aimable à défaut d'un coeur joyeux . . . La table, royalement servie, ne laissait soupçonner à personne, que quelques jours auparavant, le Maître avait perdu près de la moitié de sa fortune. Les deux marquis de Sombernon et leur mère, le Vicomte d'Aisy et Parizot qui se retrouvaient pour la première fois ensemble, depuis leur rencontre à Vaudreuil, furent les tenants principaux de la note joyeuse.

Madeleine, en l'absence de Lédia, avec un tact parfait sut remplir son rôle de Maîtresse de Maison, pourvoyant à tout, ayant pour chacun des invités les attentions en rapport avec son rang et son degré d'intimité avec la famille. Dupras, que la mère Léonard avait été invitée à accompagner, ne tarissait pas d'éloges à l'adresse de celle qu'il appelait sa seconde mère et dont les soins maternels lui avaient rendu la santé.

L'ancien Professeur de Jean, devenu plus expansif, en raison même de l'absence de Madame Giraldi, ne put s'empêcher, en évoquant les scènes du passé, de citer un nom qui était dans

nombre de mémoires, et dont le souvenir, demeuré cher, attendrissait encore les cœurs.

Tout à coup, la sonnerie de la porte retentit.

Avertie aussitôt, Madeleine se dirige vers le salon, mais à peine est-elle arrivée sur la porte, que ce cri spontané lui échappe :

— Ah mon Dieu ! c'est vous mon Père ! . . .

Celui-ci n'avait pas eu le temps de répondre, que sur le seuil de la salle à manger apparaissait le costume d'un religieux trappiste dont la barbe noire rendait plus pâle la fine expression de sa physionomie. Ce fut comme un coup de théâtre : en un instant, tous les convives furent debout, respectueux, le regard tendu vers le nouvel arrivant, tandis qu'au milieu des exclamations de joie et de surprise, Monsieur Giraldi en pleurs, serrait dans ses bras, Hippolyte, son ancien secrétaire, devenu le Père Rodolpho, impuissant, lui aussi, à refouler ses larmes.

— Ah ! mon cher ami, s'était écrié le Maître transporté ; quelle joie et quelle récompense vous m'apportez aujourd'hui ! . . .

Et tandis qu'à la place d'honneur, le religieux devient le centre de la conversation, l'objet de la curiosité, ou un foyer de sympathie, selon les personnes présentes, Madeleine s'empresse à le servir, attentive à ses moindres besoins.

Ayant pris à la lettre le mot de son père, elle avait invité "Tous les Amis" de la Maison. C'est pourquoi, sans trop croire au succès de sa démarche, par l'intermédiaire et avec l'appui du Révérend Père Abbé d'Oka, elle avait fait parvenir sa demande à la Trappe de Mistassini ; et voilà que soudain, comblant les vœux de tous, le Trappiste avait obtenu la faveur aussi rare qu'appréciée, de revoir la famille au sujet de qui il avait tant souffert et à laquelle il avait tant pardonné ! . . .

Désireux de rompre complètement avec le monde, Frère Rodolpho, privé lui-même de parents, avait cessé toute relation extérieure dès son entrée en religion et ignorait le tout des événements qui avaient suivi la mort de Lucie Giraldi.

Aussi quelle impression de poignante et douloureuse surprise, suivie d'une explosion de larmes, ne provoqua pas soudain cette malencontreuse question :

— Mais où est donc mon ami Jean, que je ne vois pas ici ? . . .

Soupçonnant alors quelque mystère douloureux et comprenant qu'il venait de rendre béantes des plaies à peines cicatrisées, il se confondit en excuses, mêla ses larmes à celles de l'assemblée et se prit à regretter sa présence.

—Croyez-moi, mon Père, reprit monsieur Giraldi, il n'y a nulle offense et vos excuses sont sans fondement. Avant qu'au salon, je puisse continuer avec vous, l'histoire si triste de ma vie, je vous demande de vouloir bien appeler sur moi et sur les miens les bénédictions du Dieu que vous servez avec tant de générosité.

Tous les convives alors, un genou en terre, le front incliné, tracèrent sur eux le signe de la croix, pendant que la main et les yeux levés vers le ciel, le Père Rodolpho prononçait d'une voix tremblante d'émotion :

“BENEDICTO DEI OMNIPOTENTIS, PATER ET FILIUS ET SPIRITUS SANCTUS.”

## XV

### L'ADIEU.

La soirée s'acheva dans la discrète intimité d'amis venus plutôt pour consoler des amis, que pour se récréer. Tout au long, Monsieur Giraldi fit à son ancien secrétaire la narration des terribles tragédies qui avaient ensanglanté sa famille et déversa dans ce coeur de prêtre et de confident, toutes les amertumes, dont le sien, depuis leur séparation, avait été abreuvé.

—Ah! mon ami, fit-il en forme d'exclamation, Dieu avait placé à mes côtés, l'ange destiné à guider mes pas, à conduire ma vie dans les sentiers humbles, mais droits, de l'honneur et de la vertu. Ma vaniteuse ambition crut alors plus sage de poursuivre la réalisation de ses rêves, dussent les moyens être plus ou moins avouables. . . vous savez ce qu'ils m'ont valu d'amers remords, de sombres chagrins, dont vous étiez, hélas l'innocente victime et enfin, de châtements, dont ma vie semble être tissée.

N'ayant pas su apprécier à sa valeur ma Lucie, trésor dont Dieu m'avait gratifié, il me fut repris. . .

Que vous êtes heureux, cher ami, d'avoir choisi la “meilleure Part” . . . et d'avoir méprisé ce que j'ai adoré : la gloire et la fortune.

Mais déjà la soirée s'avancait, et pour rester fidèle au règlement du monastère, le Père Rodolpho dut se retirer à la Trappe d'OKA où il avait obtenu de demeurer une semaine, à titre de délassement.

Depuis son départ, Lédia n'avait pas encore donné de ses nouvelles et Monsieur Giraldi avait trouvé étrange ce silence pro-

longé, d'autant plus que lui-même, n'ayant pas son adresse, n'avait pu la prévenir. Pour justifier ce délai anormal, il avait rejeté sur la fatigue, les embarras d'un long voyage, sur mille incidents imprévus, etc. . . le retard à la lettre attendue.

La famille avait retrouvé ses appartements d'Outremont et monsieur Giraldi se plaisait à jouir des derniers restes de la belle saison, assis sous le kiosque du jardin, qui avait retenu ses préférences.

Or, ce matin-là, en dépouillant son courrier, ses yeux reconnurent enfin l'écriture de sa chère Lédia. Un soupir de joie gonfla un instant sa poitrine; hâtivement, il brisa l'enveloppe et lut :

*Philadelphie . . . le 20 septembre . . . 19 . . .*

*Monsieur,*

*Une plume, imprudente peut-être, mais dont je loue l'indiscrétion, m'a fait savoir qu'à dessein vous aviez préparé mon absence en vue de réunir chez vous tous ceux qui vous sont chers, à quelque titre que ce soit, et que vous les avez reçus avec un luxe, comme jamais vous ne l'avez fait en ma présence.*

*Puis donc que je vous suis devenue étrangère, et qu'il n'y a plus de place pour moi à votre table, j'ai l'honneur de vous faire savoir, Monsieur, que je reprends dès aujourd'hui ma liberté et considère comme nuls et non avenues, entre nous, tous les liens du passé. Du reste, l'antipathie générale que m'a valu le dévouement à la personne de mon cher père, suffit à me prouver que le bonheur pour moi est désormais impossible à vos côtés. J'ai retrouvé ici des amitiés fidèles, qui me consoleront amplement de votre hypocrite sympathie.*

Signé : *Lédia WALDORF.*

Anéanti par cette foudroyante nouvelle, monsieur Giraldi n'avait pu en croire ses yeux; il avait relu la lettre, puis fait des efforts pour se persuader qu'il n'était pas le jouet d'une illusion, la victime d'un rêve.

Il n'avait pas eu le temps de reprendre possession de lui-même, lorsque descendant au jardin, la femme de chambre vint le prévenir qu'un visiteur l'attendait au salon.

A peine conscient de sa démarche, il suivit la domestique et bientôt se trouva face à face avec le Père Rodolpho, qui venait lui faire ses adieux, avant de retourner à la Trappe de Mistassini.

Un torrent de larmes fut le seul salut qu'il adressa au religieux, en lui tendant ouverte, la lettre qu'il tenait encore à la main... Un silence de stupéfaction suivit la lecture, pendant que silencieux et comme pétrifiés dans leur fauteuil, les deux hommes se regardaient, cherchant réciproquement à deviner leur pensée...

— Mon Dieu!... mon Dieu... la mesure est comble, s'écria Monsieur Giraldi avec un accent de désespoir; venez à mon aide ou bien de nouveau je vais succomber... et le front, sur sa main appuyée au dossier d'un fauteuil, il pleure amèrement...

L'âme un peu soulagée par l'épanchement spontané de sa douleur, tout ce que l'affection la plus sincère, la foi la plus profonde peuvent suggérer à un ami, lui fut dit par le Père Rodolpho. Des hauteurs morales où l'avait élevé sa vie de sacrifices, le religieux lui fit voir le doigt de Dieu dans les événements, et en dépit des apparences, lui montra son cœur si bon, qui ne frappe que ceux qu'il aime, et ne châtie ici-bas que ceux qu'il veut sauver éternellement.

Peu à peu, comme sous l'action bienfaisante d'une rosée divine, le cœur de l'ancien millionnaire, semblait goûter cette doctrine si nouvelle pour lui et insensiblement passait de la résignation à une joie jusqu'alors inconnue à son âme régénérée par la souffrance.

Puis, vint la séparation :

Alors, sur le seuil de sa résidence, en serrant la main du Trappiste :

— Adieu, mon Père et... MERCI...

Tenez voici pour payer votre passage : c'est un acompte sur ce que je vous dois!... acceptez-le pour votre monastère... et il lui glissa son chèque au montant de \$200,000 dollars...

"Souvenez-vous du pauvre millionnaire, quand vous monterez à l'autel du Seigneur!..."

FIN

## TABLE DES MATIERES

---

### PREMIERE PARTIE

1e	Chapitre.—Au Lac Nomingue. . . . .	5
2e	—La catastrophe. . . . .	7
3e	—Scène tragique. . . . .	10
4e	—En famille. . . . .	13
5e	—Biographie. . . . .	17
6e	—Essais d'orientation. . . . .	20
7e	—Le fugitif. . . . .	25
8e	—Derrière la frontière. . . . .	29
9e	—A l'institut Grant. . . . .	32
10e	—L'occasion. . . . .	36
11e	—En voie de réalisation. . . . .	39
12e	—L'essai. . . . .	41
13e	—Le triomphe. . . . .	44
14e	—Vie nouvelle. . . . .	48
15e	—Dans l'intimité. . . . .	51
16e	—Espoirs déçus. . . . .	55
17e	—Controverse. . . . .	58
18e	—Etrange visite. . . . .	61
19e	—De la lumière. . . . .	65
20e	—Le fin mot. . . . .	70
21e	—L'orage intime. . . . .	74
22e	—Chez l'aumônier. . . . .	78
23e	—L'entrevue du détective. . . . .	83
24e	—L'aveu. . . . .	87
25e	—Grandeur d'âme. . . . .	90
26e	—Coeur vil. . . . .	92
27e	—Réclusion. . . . .	96
28e	—Deuil et mélancolie. . . . .	98

## DEUXIEME PARTIE

1e	Chapitre.—Au parc des Cyprés . . . . .	103
2e	” —Suspensions . . . . .	108
3e	” —L'enquête . . . . .	112
4e	” —Matinée . . . . .	116
5e	” —En visite . . . . .	119
6e	” —Au Sanatorium . . . . .	125
7e	” —Le récit de Dupras . . . . .	129
8e	” —L'opinion de Dupras . . . . .	133
9e	” —Le rapport de Parizot . . . . .	138
10e	” —Evasion . . . . .	143
11e	” —Dans l'ombre . . . . .	147
12e	” —Au lendemain du châtement . . . . .	152
13e	” —Le carnet du chauffeur . . . . .	156
14e	” —Avant le retour . . . . .	160
15e	” —L'adieu . . . . .	164

---

## Volumes parus dans la collection Le Roman Canadien

- 1.—*L'Iris Bleu*, (2ième édition).
- 2.—*Le Massacre de Lachine*, épuisé.
- 3.—*Ma Cousine Mandine*, (2ième édition).
- 4.—*Les Fantômes Blancs*, épuisé.
- 5.—*La Métisse*, épuisé. Nouvelle édition petit format 75c.
- 6.—*Gaston Chambrun*.
- 7.—*Le lys de Sang*.
- 8.—*Le Spectre du Ravin*, (2ième édition sous presse.)
- 9.—*Le Médaillon Fatal*.
- 10.—*L'Aveugle de St-Eustache*, (2ième édition.)
- 11.—*Nypsis*.
- 12.—*Fierté de Race*.
- 13.—*Roxane*.
- 14.—*La Revanche d'une Race*.
- 15.—*L'Expiatrice*.
- 16.—*L'Associée Silencieuse*.
- 17.—*L'Ombre du Beffroi*.
- 18.—*La Besace d'amour*.
- 19.—*Le Grand Sépulcre Blanc*.
- 20.—*Les Cachots d'Haldimand*.
- 21.—*La Cité dans les Fers*.
- 22.—*La Taverne du Diable*.
- 23.—*Le Trésor de Bigot*.
- 24.—*Le Patriote (1837-38)*.
- 25.—*Le Mort qu'on venge*.
- 26.—*Le Manchot de Frontenac*.
- 27.—*Fleur Lointaine*.
- 28.—*La Ceinture Fléchée*.
- 29.—*Le Bracelet de Fer*.
- 30.—*La Digue Dorée*, (Le roman des Quatre).

**Tous ces romans se vendent 25c par malle 30c**

- 31.—*La Besace de Haine*.
- 32.—*Le Lutteur*.
- 33.—*Le Siège de Québec*.
- 34.—*La Reine de L'Ungava*.
- 35.—*Les Caprices du Coeur*.
- 36.—*Le Mystérieux Monsieur de l'Aigle*.
- 37.—*Le Drapeau Blanc*.

**Editions Edouard Garand**

**1423-1425-1427, rue Ste-Elisabeth**

**Casier Postal 969, - Tél. Lancaster 6586**

**MONTREAL**